



ROBERT SILVERBERG

l'homme stochastique



Robert Silverberg

L'homme stochastique

*Traduit de l'anglais
par René Lathière*



[Rev 2, 06/05/2011]

Éditions J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
THE STOCHASTIC MAN

© Robert Silverberg, 1975

Pour la traduction française :
© Éditions Robert Laffont, S.A. 1977

Il est remarquable qu'une science ayant débuté dans l'étude des jeux de hasard fut devenue l'objet primordial de la connaissance humaine... Les questions les plus importantes de la vie ne sont en fait, pour la plupart, que des problèmes de probabilité.

LAPLACE, *Théorie Analytique des Probabilités*.

Dès qu'un homme apprend à *voir*, il se trouve isolé dans l'univers, sans autre chose que la folie.

CASTANEDA, *Réalité séparée*.

1

Nous venons au monde par accident pour figurer dans un univers qui résulte du pur hasard. Nos vies sont déterminées par des combinaisons de gènes entièrement fortuites. Tout ce qui arrive n'est que le produit du hasard. Les concepts de cause et d'effet sont trompeurs. Il n'y a là que causes *apparentes* conduisant à des effets *apparents*. Comme rien ne procède de rien, nous nageons chaque jour dans un océan de chaos. Rien ne saurait être prévisible, pas même les événements de l'instant qui va suivre.

Partagez-vous ce point de vue ?

Si oui, je vous plains, car votre existence doit être bien sombre et bien terrifiante.

Il fut un temps, je crois, où j'ai admis quelque chose d'analogue. J'atteignais alors mes seize ans et le monde me semblait hostile, incompréhensible. Oui, j'ai cru que l'univers était comme un gigantesque jeu de dés, sans but ni schéma rigoureux, dans lequel nous autres, pauvres mortels, faisons intervenir la réconfortante notion de causalité à seule fin de préserver notre raison si fragile. J'ai nourri l'idée que dans ce cosmos fantasque nous pouvions nous estimer heureux de survivre d'un jour à l'autre (et *a fortiori* d'une année à l'autre), car à tout instant, sans la moindre explication, sans le moindre signe avant-coureur, le soleil risquait de se changer en nova, ou notre planète de devenir une masse gélatineuse de naphte. La foi, le bon vouloir sont insuffisants – et même grotesques : n'importe quoi peut arriver à n'importe qui, à n'importe quel moment. Vivons donc pour l'heure présente, sans nous soucier du lendemain, puisque ce lendemain ne tient nul compte de nous.

Philosophie bien cynique, et philosophie d'adolescent. Ce cynisme des jeunes est surtout un rempart contre la peur. En

prenant de l'âge, je suppose que j'ai jugé l'univers moins terrifiant et professé moins de cynisme. J'ai retrouvé en partie la candeur de l'enfance et accepté comme tous les gosses le concept de cause et d'effet. Poussez le bébé, le bébé tombera. Cause et effet. Privez d'eau le bégonia pendant une semaine et le bégonia s'étiolera. Cause et effet. Bottez le ballon, et il volera dans les airs. Cause et effet encore. Le cosmos, admettais-je, n'a peut-être aucun but, mais il n'est certainement point sans schéma général. Ainsi ai-je fait les premiers pas sur la route qui m'a conduit à mon métier, puis à la politique, et de la politique aux enseignements de Martin Carvajal l'omniscient, l'homme sombre et torturé qui repose désormais dans cette paix dont il avait tellement peur. C'est Carvajal qui m'a mené jusqu'à l'endroit que j'occupe maintenant dans l'espace et dans le temps.

2

Je m'appelle Lew Nichols. J'ai des cheveux blonds comme les blés, des yeux noirs, aucune marque ou cicatrice propre à m'identifier, et je mesure très exactement deux mètres sous la toise. J'étais marié à Sundara Shastri sous le régime de la monogamie. Nous n'avons pas eu d'enfants et nous sommes maintenant séparés sans jugement. J'aurai bientôt trente-cinq ans. Je suis né à New York, le 1^{er} janvier 1966 à 2 h 16 du matin. Un peu plus tôt, la veille au soir, deux événements simultanés d'importance historique furent enregistrés dans ce même New York : l'installation du fameux et séduisant maire John Lindsay, et le début de la première grande grève du métro aux conséquences catastrophiques. Croyez-vous à la simultanéité ? Moi oui. Il ne peut y avoir stochastique sans simultanéité, ni saine logique. Si nous essayons de voir l'univers comme un agrégat de faits isolés les uns des autres, comme une peinture pointilliste de non-causalité, nous sommes perdus.

Ma mère devait me mettre au monde vers la mi-janvier, mais je naquis deux semaines plus tôt que prévu, au grand embarras de mes parents, ceux-ci étant obligés de gagner la clinique dans les petites heures d'une veille de Nouvel An, traversant toute une ville soudain privée de transports. Leurs techniques prophétiques eussent-elles été plus poussées, ils auraient pu louer une voiture ce soir-là. Et le maire Lindsay eût-il possédé de meilleurs moyens prophétiques, je suppose que le pauvre bougre aurait renoncé à prêter serment, s'épargnant ainsi des années de casse-tête.

3

La causalité est un principe commode, honorable, mais qui ne fournit pas toutes les réponses. Si nous voulons trouver un sens aux choses, il nous faut aller plus loin. Il nous faut admettre que nombre de phénomènes importants refusent de se laisser enfermer dans les beaux cartonnages de la causalité, ne pouvant être interprétés qu'au moyen des méthodes stochastiques.

Un système dans lequel les événements surviennent d'après une loi de probabilité – mais sans être déterminés individuellement en fonction du principe de causalité – est un système stochastique. La réapparition quotidienne du soleil ne constitue pas un phénomène stochastique : il se trouve inexorablement déterminé par les positions relatives de la Terre et du Soleil dans l'espace, et une fois que l'on a compris le mécanisme causal, il n'y a aucun risque à prédire que le Soleil se lèvera demain, et encore le surlendemain, et ainsi de suite. L'on peut même prédire l'heure exacte où il apparaîtra : nous ne *conjecturons* plus, nous *savons d'avance*. Le mouvement de l'eau qui coule vers le bas n'est pas non plus un phénomène stochastique : c'est un effet de la pesanteur, de l'attraction

terrestre, que nous tenons pour constant. Mais il existe maint domaine dans lequel la causalité doit nous venir en aide.

Il nous est impossible, par exemple, de prédire les mouvements d'une molécule donnée dans un litre d'oxygène – mais avec quelques connaissances de cinétique, nous pouvons à coup sûr prévoir le comportement du litre tout entier. Nous n'avons nul moyen de savoir quand un atome particulier d'uranium commencera sa décomposition radioactive, mais nous sommes à même de calculer avec précision combien d'atomes, dans un bloc d'U-235, se désintégreront au cours des dix prochains millénaires. Nous ignorons le numéro qu'un tour de roulette va faire sortir, mais le casino sait fort bien quelle sera probablement la somme encaissée à la fin d'une longue nuit de jeu. Toutes sortes de processus, pour imprévisibles qu'ils puissent sembler quand on se fonde sur une étude minute par minute ou cas par cas, sont néanmoins prévisibles grâce aux procédés de la stochastique.

Stochastique. Selon le Grand Dictionnaire d'Oxford, le mot fut créé en 1662, et il est maintenant *rarement utilisé*, ou *périmé*. N'en croyez rien. C'est le Grand Dictionnaire d'Oxford qui est *périmé*, et non la stochastique, car ce terme perd chaque jour de son archaïsme. Son sens primitif est « objectif », ou « but à atteindre », d'où les Grecs ont fait dériver un verbe signifiant « viser une cible » et, par extension métaphorique « réfléchir, penser ». Il passa dans la langue anglaise, d'abord comme une manière fantaisiste de condenser « moyens propres à conjecturer », ainsi que le prouve la réflexion de White-foot au sujet de sir Thomas Browne en 1712 : « Bien qu'il n'eût point de don de prophétie... il excellait pourtant dans une connaissance qui y touche de fort près, je veux dire la stochastique, grâce à quoi il se trompait rarement au sujet d'événements futurs. »

D'après les propos immortels de Ralph Cudworth (1617-1688) : « L'on a besoin d'utiliser ce jugement et ce point de vue stochastiques, en ce qui concerne la part de vérité et la part de tromperie inhérentes à la vie humaine. » Ceux dont la pensée est vraiment stochastique sont prudents et judicieux : ils ne chercheront jamais à généraliser en partant d'un seul cas

fatalement discutable. Comme le démontrait Jacques Bernoulli au tout début du XVIII^e siècle un simple fait isolé n'annonce rien, mais plus vous rassemblez de faits analogues, et plus vous êtes fondés à supputer l'exacte distribution des phénomènes qu'ils englobent.

Voilà pour la théorie des probabilités. Je passerai rapidement sur les Distributions de Poisson, le Théorème de la Limite Centrale, les Axiomes de Kolmogorof, les Jeux d'Ehrenhaft, les Chaînes de Markof, le Triangle de Pascal et bien d'autres. Je préfère vous épargner ces dédales mathématiques. (« Soit p la probabilité suivant laquelle un fait peut se produire en un seul essai, et 5 le nombre de fois que ce fait survient au cours de n essais... ») Je veux simplement en arriver là : le véritable stochasticien apprend de lui-même à respecter ce que nous, membres du Centre d'Études des Moyens Stochastiques, appelons maintenant Intervalle de Bernoulli – cette pause durant laquelle nous nous demandons : *Ai-je bien désormais les données suffisantes pour tirer une conclusion valable ?*

Je suis directeur du Centre qui a été légalement déclaré il y a quatre mois, le 1^{er} août 2000. L'argent de Carvajal couvre nos frais. Nous occupons pour l'instant une maison de cinq pièces dans un district rural du New Jersey – et je ne tiens pas à me montrer plus précis sur son emplacement. Notre objectif est de réduire à zéro l'Intervalle de Bernoulli, je veux dire, énoncer des conjectures dont l'exactitude ne cessera d'augmenter, en nous appuyant sur un échantillonnage statistique toujours décroissant. En d'autres termes, passer de la probabilistique à la prédiction absolue. Ou encore, remplacer la conjecture par la clairvoyance.

Nous travaillons donc pour acquérir des facultés poststochastiques. Carvajal m'a enseigné que la stochastique ne saurait constituer la fin de nos recherches : elle représente seulement une étape, qui sera bientôt dépassée, dans notre marche pour atteindre la pleine révélation de l'avenir, dans cette lutte pour nous soustraire à la tyrannie du hasard. Dans l'univers absolu, tout événement peut être considéré comme déterministique, et si nous ne pouvons percevoir les structures plus vastes, c'est que notre vision est défectueuse. Nos

perceptions des causes et des effets seraient-elles seulement dans une bonne moyenne, nous pourrions acquérir la pleine connaissance de ce qui doit arriver. Nous nous rendrions omniscients. C'est ce qu'affirmait Carvajal – et pour moi, il avait raison. Sans doute n'êtes-vous pas d'accord. Vous tendez au scepticisme, non ? Fort bien. Vous changerez d'optique. Je le sais.

4

Maintenant, Carvajal est mort. Il a disparu exactement à l'heure et de la façon qu'il savait. Je suis encore là, et je crois connaître moi aussi les circonstances dans lesquelles je périrai – mais je n'en ai nulle certitude absolue. De toute façon, ce détail ne semble pas m'affecter autant qu'il obsédait Carvajal. Il n'avait point la force nécessaire pour affronter ses visions. Il n'était qu'un petit homme desséché, aux yeux las et au sourire vidé, personnage falot possesseur d'un don trop écrasant pour son âme. C'est ce don qui l'a tué, autant que le reste. Si j'ai vraiment hérité son pouvoir, j'espère en tirer plus de profit qu'il n'a su le faire.

Carvajal est mort, mais je suis vivant et le resterai pour quelque temps à venir. Tout autour de moi flottent les formes floues des gigantesques gratte-ciel d'un New York qui existera d'ici vingt ans, masses luisantes dans la pâle lumière des aurores qu'on n'a pas encore vu poindre. J'interroge la morne voûte de porcelaine dessinée par le ciel d'hiver, j'y trouve des répliques de mon propre visage considérablement vieilli. Je ne suis donc pas à la veille de disparaître. Je dispose d'un très long avenir. Le futur, je le sais, est un lieu aussi déterminé et accessible que le temps révolu. C'est pour l'avoir compris que j'ai abandonné une épouse aimée, renoncé à une profession qui me faisait riche, et encouru l'inimitié de Paul Quinn, l'homme le plus dangereux du monde virtuellement parlant, ce Paul Quinn

dont on proclamera l'élection à la présidence des États-Unis dans quatre ans. Ce n'est pas lui personnellement que je crains. Il ne saurait me nuire. Il peut porter atteinte aux principes démocratiques et à la liberté d'expression, mais il ne tentera rien contre moi. Si je me sens coupable, c'est d'avoir aidé à faire de lui le prochain occupant de la Maison-Blanche. Du moins partagerai-je cette responsabilité avec vous, et vous, et vous encore, avec tous vos suffrages de malheureux aveugles sur lesquels vous regretterez votre vie durant de ne pouvoir revenir. Et puis, qu'importe ? Nous pourrions survivre à Quinn. Je vous ouvrirai le chemin. Ce sera ma façon de réparer. Je sais comment vous tirer du chaos, même maintenant, même alors que Quinn nous barre l'horizon et devient plus formidable chaque jour.

5

J'étais plongé depuis six ans dans les probabilités sans avoir entendu une seule fois le nom de Martin Carvajal.

À partir de 1992, mon travail consista en extrapolations. Je peux regarder le gland et voir immédiatement les stères de bois de chauffage – c'est un don que je possède. Moyennant honoraires je vous aurais dit si j'estimais bonne votre idée d'ouvrir un salon de tatouage à Topeka, ou si la mode des crânes en boules de billard (qui faisait fureur) durerait assez longtemps pour qu'il soit rentable d'agrandir votre usine de produits épilatoires installée à San José. Et la suite me donnait raison.

Mon père répétait volontiers : « Un homme ne choisit pas son métier. C'est son métier qui le choisit. »

Peut-être. Jamais je ne me serais attendu à faire carrière dans les prophéties. En vérité, même, je ne voyais pour moi aucun débouché. Mon père craignait que je fusse un propre à rien, et il est certain que j'en prenais tout l'air, le jour où l'on me remit mes diplômes (université de New York, 1986). J'ai

traversé trois années d'études supérieures, ignorant totalement ce à quoi je voulais consacrer mon existence – sinon que ma profession devrait être quelque chose de créatif, de rémunérateur et de raisonnablement utile à la société. Je ne me sentais aucun goût pour la littérature, ni pour l'enseignement, ni pour les armes, ni pour la religion. L'industrie pas plus que la finance ne m'attirait, la médecine était bien au-delà de mes aptitudes, la politique me semblait vulgaire et braillarde. Je connaissais mes capacités qui sont foncièrement verbales et conceptuelles – et aussi mes besoins, qui tendent vers la sécurité et la sauvegarde d'une vie privée. J'étais (et suis toujours) plein d'allant, énergique, désireux de travailler dur, et opportuniste par candeur, quoique, je l'espère, nullement candide par opportunisme. Mais il me manquait un but précis, un point bien défini, quand l'université me lâcha dans l'existence.

Un homme ne choisit pas son métier, c'est son métier qui le choisit. J'avais toujours eu un talent peu ordinaire pour flairer les choses les plus invraisemblables. Par degrés aisément franchis, j'en ai fait mon gagne-pain. Comme travail d'appoint pendant les vacances, j'avais trouvé un job dans le sondage d'opinion. Certain jour, au bureau, je formulai deux ou trois remarques pénétrantes sur le schéma que laissaient entrevoir les données brutes, et mon patron me pria de préparer un montage conjecturel en vue de l'opération suivante. C'est un procédé qui vous dicte quelles sortes de questions il faudrait poser pour obtenir les réponses voulues. Travail stimulant, dans l'exécution duquel mes facultés supérieures étaient déjà un plaisir pour l'ego. Et quand un gros ponte, client de mes employeurs, me suggéra de les quitter et d'ouvrir un cabinet de consultant, je saisis l'occasion par les cheveux. Entre ce stade et le jour où je dirigeai ma propre firme, il ne s'écoula que quelques mois.

Quand je travaillais aux extrapolations, beaucoup de personnes mal informées me prenaient pour un vulgaire sondeur. Eh bien, non. Les sondeurs opéraient pour mon compte – toute une armée de gallups à gages. Ils étaient pour moi ce qu'est le meunier pour le boulanger : ils tiraient la farine

des grains, et je produisais le pain ou les gâteaux. Utilisant les données rassemblées au moyen des habituelles méthodes quasi scientifiques, j'échafaudais des prédictions à long terme, je faisais des bonds intuitifs – bref, je conjecturais, et je conjecturais juste. Il y avait pas mal d'argent à la clé, certes, mais je goûtais aussi une manière d'extase. Quand je me trouvais face à un monceau de sondages bruts d'où il me fallait tirer une extrapolation majeure, je me trouvais comme un pêcheur se lançant d'une haute falaise dans la mer écumante pour y chercher quelque doublon d'or enfoui sous le sable au plus profond des vagues : mon cœur cognait, mes pensées tourbillonnaient, mon corps, mon esprit subissaient une poussée brutale qui les mettait dans un état d'énergie plus forte, plus intense, L'extase, oui.

Ce que j'accomplissais était sophistiqué et purement technique, mais constituait également une espèce de sorcellerie. Je plongeais dans les procédés harmoniques, les biais positifs, les valeurs modales, les paramètres de dispersion. Mon bureau était un labyrinthe d'écrans et de diagrammes. J'avais une batterie d'ordinatrices fonctionnant jour et nuit sans arrêt, et ce que l'on aurait pu prendre pour un bracelet-montre fixé à mon poignet droit (au lieu du gauche) était en réalité un récepteur de données qui chômait rarement. Mais les mathématiques supérieures, tout comme la puissante technologie de Hollywood, n'étaient que de simples aspects des phases préliminaires – le stade d'information. Quand il me fallait passer aux conjectures proprement dites, IBM ne pouvait plus rien pour moi. Je devais opérer sans rien d'autre que mon cerveau livré à ses seuls moyens. J'étais là, debout sur la falaise dans un isolement terrible, et même si le sonar m'indiquait la configuration des fonds marins, même si les appareils les plus perfectionnés enregistraient la violence des courants dominants, la température de l'eau et l'indice de turbidité, je restais tout seul au moment crucial de la réalisation. Je scrutais l'océan de mes yeux mi-clos, pliant les genoux, balançant les bras, aspirant le plus d'air possible, attendant la minute où j'allais *voir*, la minute où je *voyais* véritablement. Et quand je sentais cette vertigineuse, cette splendide confiance implantée

derrière mes cils, alors je plongeais enfin. Je piquais tête la première dans les flots houleux, à la recherche du doublon d'or. Je me lançais nu, sans défense et sans la moindre erreur de trajectoire pour atteindre mon objectif.

6

De septembre 1997 à la fin de l'hiver 2000...

Il y a sept ou huit mois, en juin 2000, je fus obsédé par l'idée de porter Paul Quinn à la Maison-Blanche.

Obsédé. Voilà un terme fort. Il vous a un certain goût de Sacher-Masoch, de Krafft-Ebing, d'ablutions rituelles, de sous-vêtements de caoutchouc. Et pourtant, je crois, il définit en tout point mes rapports complexes avec Quinn et ses ambitions.

Ce fut Haig Mardokian qui me présenta à lui au cours de l'été 1995. Haig et moi nous trouvions au collège ensemble (Dalton, dans les années 1980-82, où nous faisons pas mal de basket-ball), et nous sommes restés en relations par la suite. Haig est un avocat retors, à l'œil de lynx, dont la taille approche trois mètres. Entre autres choses, il veut être un jour le premier Procureur Général d'origine arménienne de l'Union, et il y réussira probablement.

(Probablement ? Pourquoi en douterais-je ?) Par un après-midi de juillet torride, il me téléphona :

— Sarkosian donne ce soir une boum à tout casser. Tu es invité. Et je te garantis qu'il y aura du bon pour toi.

Sarkosian dirige une puissante affaire immobilière possédant, semble-t-il, les deux rives de l'Hudson sur six ou sept cents kilomètres.

— Que verrons-nous chez lui ? demandai-je. À part, bien entendu, Ephrikian, Missakian, Hagopian, Manoudjian, Garabedian et Boghosian.

— Il y aura Berberian et Khatisian. Puis... (Mardokian récita une liste époustouflante de plusieurs célébrités de la finance, de

la politique, de l'industrie, des recherches et des arts, dont le point final fut :)... et Paul Quinn. Avec emphase significative sur ce nom.

— Suis-je censé le connaître, Haig ?

— Tu devrais, mais il est probable que tu l'ignores actuellement. Pour l'instant, il est député de Riverdale. Un gaillard qui fera son chemin dans la vie publique.

Je ne me souciais guère de perdre cette soirée du samedi à écouter un jeune loup irlandais exposer des plans tenant à assainir la galaxie. Toutefois, j'avais fait récemment quelques prévisions au profit de certains politiciens. C'était fort bien payé, et Mardokian n'ignorait sans doute pas où je pouvais trouver mon compte. Et puis, comment résister à une telle liste de noms ? Enfin, ma femme passait ce mois d'août en Oregon, invitée par un ménage à six temporairement réduit – et j'imagine que l'idée agréable m'est venue de ramener ce soir-là une beauté d'Arménie chaude comme braise.

— Et à quelle heure, la boum ?

— 9, précisa Mardokian.

En route donc pour les pénates de Sarkosian : appartement sur toit, tout en haut de quatre-vingt-dix étages d'une tour circulaire d'albâtre et d'onyx supportée par une des plates-formes marines de Lower West Side. Des gorilles au visage impassible, qui auraient fort bien pu être faits de métal et de plastique vérifièrent mon identité, me fouillèrent pour s'assurer que je n'avais point d'arme et me laissèrent entrer. Dans l'appartement, l'air était une brume bleuâtre. L'odeur épicée de poudre d'os dominait toutes les autres, car cette année-là, on fumait du calcium mêlé de stup. Des fenêtres ovales semblables à de vastes hublots faisaient tout le tour de l'appartement. Dans les pièces qui donnaient à l'est, la vue était bouchée par les masses monolithiques jumelles du Centre Mondial des Échanges – mais pour le reste, Sarkosian nous gratifiait d'un panorama deux cent soixante-dix degrés sur New York, New Jersey, l'autoroute du West Side, et peut-être même un coin de Pennsylvanie. Seul, un des salons triangulaires montrait des fenêtres opaques. Je compris pourquoi lorsque je passai dans une pièce adjacente et pus observer une silhouette déchiquetée :

ce côté de la tour faisait face, aux vestiges non encore démolis de la statue de la Liberté, et Sarkosian ne voulait point que ce spectacle lugubre pût attrister ses hôtes. (Nous étions en 1995, n'oubliez pas, une des années les plus terribles de cette décennie, où le grand bombardement laissait encore chacun dans les transes.)

Les hôtes de Sarkosian ! Ils étaient tous là, comme promis, fourmillement glorieux de contraltos et d'astronautes, de dirigeants et de présidents. Les costumes se situaient au niveau du flamboyant, avec l'étalage prévisible des seins et des sexes, mais aussi, venant de l'avant-garde, les premiers symptômes très *fin de siècle* de cette pudeur ardemment réclamée qui a désormais pris le dessus : gorges gainées et bandeaux stricts. Cinq ou six hommes et plusieurs femmes arboraient ostensiblement le drapé monacal, et il devait bien y avoir quinze pseudo-généraux constellés de médailles dont le nombre eût fait mourir de honte un dictateur africain. J'étais pour ma part assez sobrement vêtu d'un maillot vert radiant et d'un collier triple. Bien que les pièces fussent archipleines, le va-et-vient des occupants n'était nullement désordonné, car je remarquai vite huit ou dix personnages imposants, très bruns de peau et pleins d'entregent (tous membres de l'omniprésente mafia arménienne de Mardokian), lesquels, équitablement répartis dans la pièce principale comme autant de fiches, de jalons ou de pylônes, occupaient des positions repérées à l'avance, offraient cigares, cigarettes et boissons, présentaient untel à untel, ou aiguillaient certains vers d'autres personnes dont on souhaitait leur faire faire la connaissance. Je fus pris sans peine dans ce filet subtilement tendu, eus la main broyée par Ara Garabedian ou Jason Komourdjian (mais peut-être s'agissait-il plutôt de George Missakian ?), puis me trouvai placé en orbite autour d'une jeune femme hâlée, blonde comme l'or et nommée Automne qui n'était point d'Arménie et que je ramenai chez moi quelques heures plus tard.

Cependant, et avant d'en être rendu là, je m'étais laissé gentiment guider à travers une rotation de fauteuils mélodiques occupés par des interlocuteurs tout disposés à bavarder, périple au cours duquel, successivement, je...

...m'entretins avec une représentante du sexe faible qui était de race noire, très vive d'esprit, plus grande que moi de trente centimètres, et dans laquelle je devinai sans me tromper Ilèle Mulamba, dirigeante de la Chaîne Quatre. Ce tête-à-tête allait d'ailleurs me valoir un engagement comme expert pour préparer leurs prochaines émissions ethnico-régionales...

...déclinai aimablement les avances badines du conseiller municipal Ronald Holbrecht, ce porte-parole au style tout personnel de la Communauté Joyeuse, et le premier qui, en dehors de la Californie, eût remporté une élection sous l'étiquette du Groupe Homosexuel...

...errai à l'aventure jusque dans un dialogue entre deux messieurs blanchis par l'âge, très banquiers d'aspect, et que je découvris bientôt être des spécialistes bioénergétiques attachés à Bellevue et à Columbia, échangeant leurs opinions sur la sonopuncture quotidienne, procédé qui inclut le traitement ultrasonique des maladies osseuses avancées...

...écoutai un dirigeant des Laboratoires CBS exposer à un jeune homme portant lunettes les merveilles de leur nouveau gadget, la spirale bio-rétroactive pour forcer la sympathie...

...appris ensuite que ledit jeune homme était Lamont Friedman, de la sinistre Sauvegarde des Droits Hypothécaires...

...bavardai à bâtons rompus avec Noël MacIver de l'Expédition Ganymède, Claude Parks de la Brigade des Stupéfiants (qui s'était muni de son saxo moléculaire et ne semblait guère se faire prier pour en jouer), trois champions professionnels de basket, une organisatrice de la nouvelle union des prostituées pour le bien public, un préposé à l'inspection du bordel municipal, et le conservateur du Musée des Arts Éphémères de Brooklyn, Meiling Pulvermacher...

...eus mon premier affrontement avec une prosélyte de la Religion transitiste, la petite mais fanatique Catalina Yarber, tout juste arrivée de San Francisco, dont je repoussai par des faux-fuyants les efforts pour me convertir sur-le-champ...

... et fis la connaissance de Paul Quinn.

Paul Quinn, oui. Il est certaines nuits où je m'éveille en sursaut, trempé de sueur, sauvé d'un rêve qui est la répétition de cette soirée, dans lequel je me trouve balayé par un courant

irrésistible dans une mer de célébrités aux propos cacophoniques, poussé vers la tête blonde, vers le sourire de Paul Quinn qui me guette comme Charybde, l'œil brillant, les mâchoires béantes. Quinn. Trente-quatre ans à l'époque, donc mon aîné d'un lustre. Trapu, bâti en force, large d'épaules, yeux bleus bien écartés, expression chaleureuse, vêtements dans le style conservateur. L'homme a la poignée de main solide, virile. Le geste qui vous saisit par l'intérieur du biceps autant que par les doigts, la rencontre des regards qui se fait avec un choc presque audible et crée entre vous un rapport immédiat. Procédés classiques de bon politicien, direz-vous – et certes, je les avais déjà vus mis en œuvre bien souvent. Mais jamais atteindre pareil degré d'intensité et de puissance. Quinn franchissait la brèche ouverte entre lui et l'interlocuteur avec une telle promptitude, une telle persuasion, que j'arrivais presque à le soupçonner de cacher dans son oreille l'un des merveilleux gadgets des laboratoires CBS qui provoque en vous le charisme. Mardokian ne lui eut pas plus tôt dit mon nom qu'il se trouva de plain-pied avec moi. « Vous êtes un des types que je souhaitais le plus rencontrer cette nuit ! » Puis : « Vous pouvez m'appeler Paul ! » Et enfin : « Cherchons donc un coin où il y a moins de boucan, Lew. » Je me rendais fort bien compte que j'étais manœuvré de main de maître, et pourtant, en dépit de moi-même, je restai piégé.

Il me conduisit jusqu'à un petit bureau que deux ou trois pièces séparaient de la grande salle. Figurines précolombiennes, masques africains, écrans de pulsar – au total une décoration offrant un heureux mélange d'ancien et de moderne. Le papier mural était des pages du *New York Times* remontant aux années 80. « Fameuse soirée ! » apprécia Quinn en riant. Il lut rapidement la liste des invités, partageant avec moi l'admiration respectueuse du gamin qui se voit coudoyer tant de gens célèbres.

Après quoi il restreignit le champ et fit tout converger sur ma personne.

On l'avait bien renseigné. Il connaissait à fond mon curriculum vitae – les écoles par où j'étais passé, quel genre de

travail je faisais, l'adresse de mes bureaux. Il me demanda si j'avais amené ma femme...

— Sundara, c'est son prénom, n'est-ce pas ? Souche asiatique ?

— Sa famille est originaire de l'Inde.

— Je me suis laissé dire qu'elle est très belle.

— Elle passe l'été en Oregon.

— J'espère avoir l'occasion de faire sa connaissance. La prochaine fois que je quitterai Richmond, je vous rendrai peut-être visite au passage, pourquoi pas ? À propos, comment diable pouvez-vous vivre dans Staten Island ?

Cela aussi, je l'avais déjà vu. Le Traitement Numéro Un, l'esprit programmé du politicien en action, comme si un microcircuit cliquetait chaque fois qu'il avait besoin de faits, et il y eut un moment où je soupçonnai Quinn d'être une manière d'androïde. Mais il se montrait bien trop bon pour n'être pas de chair et de sang. Sur un certain plan, il restituait tout simplement ce qu'on lui avait appris de moi et en tirait des effets impressionnants, mais sur un autre il me communiquait son amusement pour l'outrance qu'il apportait dans cette manœuvre de séduction. L'on eût dit que Paul Quinn m'adressait des clins d'œil intérieurs, qu'il me chuchotait : *Je suis obligé de forcer la dose, Lew, c'est la règle que je dois respecter pour jouer ce jeu stupide*. De même, il semblait capter le fait que, tout comme lui, j'étais à la fois amusé et sidéré par sa maestria. Il était fameux. Fameux au point d'en être effrayant. Mon cerveau se mit automatiquement à extrapoler, me présentant une série de manchettes du *Times* qui offraient à peu près le texte suivant :

PAUL QUINN, DÉPUTÉ DU BRONX, DÉNONCE LES RETARDS
APPORTÉS DANS L'ASSAINISSEMENT DES TAUDIS.

LE MAIRE QUINN SOUHAITE UNE RÉFORME DE LA CHARTE.

LE SÉNATEUR QUINN CANDIDAT À LA MAISON-BLANCHE.

PAUL QUINN MÈNE LES NÉO-DÉMOCRATES VERS UNE
VICTOIRE ÉCRASANTE DANS TOUTE L'UNION.

PREMIER MANDAT DU PRÉSIDENT QUINN : APPROBATION
UNANIME.

Il parlait toujours, sans cesser de sourire, maintenant le contact de nos regards, me laissant empalé. Il m'interrogeait sur mon métier, cherchait à percer mes opinions politiques, réaffirmait les siennes.

— On dit que vous avez la plus grosse cote d'amour parmi les extrapolateurs du Nord-Est... Cependant, je donnerais ma main à couper que pas même vous n'auriez pu prévoir l'assassinat de Gottfried... Pas besoin d'être grand prophète pour plaindre ce pauvre DiLaurenzio – quand on songe qu'il prétend régenter la mairie de New York à pareille époque... Cette ville est ingouvernable, il faut l'avoir en souplesse, savoir la flatter... Êtes-vous aussi écoeuré que je le suis par cette Loi de Voisinage qui ne trompe personne?... Que pensez-vous du projet de fusion à l'usine Continental Edison de la 23^e Rue?... J'aurais voulu que vous voyiez tous ces graphiques de production qu'on a trouvés dans le coffre de Gottfried...

Il montrait une grande habileté à insister sur les lieux communs de la philosophie politique. Mais il devait savoir que je partageais la plupart de ses opinions, car s'il était si bien renseigné à mon sujet, il n'ignorait certainement point que je figurais dans les rangs néo-démocrates, que j'avais établi des prévisions pour le Manifeste du XXI^e siècle et son pendant, le fameux opuscule *Vers une humanité plus vraie*, que je pensais comme lui à propos des priorités, des réformes et de la folie des Puritains quand ils prétendaient faire passer des lois sur les mœurs. Plus il discourait, plus je me sentais attiré vers cet homme.

Je me mis à faire des comparaisons frappantes entre Quinn et quelques grandes figures politiques d'autrefois – Franklin Delano Roosevelt, Rockefeller, Johnson, le premier Kennedy. Tous possédaient ce don chaleureux, cette merveilleuse duplicité qui les rendait capables d'observer les rites de la séduction et, parallèlement, de prouver à leurs proies les plus intelligentes que personne n'était dupe : c'est une simple formalité, nous le savons vous et moi, mais ne pensez-vous pas que je m'en tire à la perfection ? Même à cette époque, en ce premier soir de 1995, quand il n'était qu'un jeune député totalement ignoré à l'extérieur de sa circonscription, je l'ai vu

prendre rang dans l'histoire politique du pays, au côté de Roosevelt et John Fitzgerald Kennedy. Plus tard, je fis des rapprochements beaucoup plus grandioses entre Paul Quinn et les imitateurs de Napoléon, Alexandre, voire Jésus, et si de tels propos vous font ricaner, veuillez-vous souvenir que je suis maître dans l'art de la stochastique, et que ma vision est plus claire que la vôtre.

Cette fois-là, Quinn ne me souffla mot de ses projets pour accéder à un poste plus élevé. Comme nous rejoignons les autres invités, il précisa seulement :

— Il est encore trop tôt pour que je forme une équipe. Mais quand je m'y mettrai, j'aurai besoin de vous. Haig gardera le contact.

— Alors, que penses-tu de lui ? me demandait Mardokian cinq minutes plus tard.

— Il sera maire de New York en 98.

— Et après ?

— Si tu veux en savoir davantage, mon vieux, téléphone à mon bureau et prends rendez-vous. Pour cinquante dollars l'heure, je te montrerai la boule de cristal.

Il me décocha une petite bourrade et tourna les talons en riant.

Peu après ce bref dialogue, je partageais une cigarette avec la belle aux cheveux d'or qui s'appelait Automne. Automne Hawkes, tel était son nom – rien de moins que la nouvelle soprano (follement acclamée) du Metropolitan. Nous eûmes vite fait de négocier un arrangement – uniquement par les yeux, langage muet du corps – concernant le restant de notre nuit. Elle m'apprit qu'elle accompagnait Victor Schott – jeune géant du type prussien anguleux, sanglé dans une tunique noire de coupe militaire extraordinairement médaillée – que ledit Victor devait lui faire connaître le septième ciel cet hiver, mais qu'il semblait avoir préféré suivre chez lui le conseiller Holbrecht, laissant ainsi la belle Automne chercher son bonheur ailleurs. Et, ma foi, elle le cherchait. Cependant, je ne me leurrais point sur ses préférences véritables, car je vis les regards affamés qu'elle lançait à Paul Quinn, et ses prunelles brillaient. Mais

Quinn était ici pour affaires : aucune femme ne pouvait l'en détourner (ni aucun homme !).

— Je me demande s'il chante ? murmura-t-elle d'un ton plein de sous-entendus.

— Songeriez-vous à essayer quelques duos avec lui ?

— Yseult et Tristan. Turandot et Calaf. Aida et Radamès.

— Vous admirez ses idées politiques ?

— Je le pourrais, si je savais en quoi elles consistent.

— Il est libéral et sain d'esprit, précisai-je.

— Alors, j'admire ses idées. Je pense aussi qu'il est extraordinairement viril et splendidement beau.

— L'on prétend que les politiciens en puissance font de piètres amants.

Elle haussa les épaules.

— Ces témoignages par on-dit ne m'impressionnent guère. Il me suffit de regarder un homme... une seule fois... pour savoir immédiatement s'il est apte.

— Mille grâce ! plaisantai-je.

— Trêve de compliments. Je me trompe aussi, bien sûr, ajouta-t-elle avec une douceur venimeuse... Pas toujours, mais cela peut arriver.

— Il en va de même pour moi.

— Au sujet des femmes ?

— Au sujet de tout. Je possède une double vue, vous comprenez ? Pour moi, l'avenir est comme un livre ouvert.

— Vous semblez très sérieux.

— Je le suis. C'est grâce à cela que je gagne ma vie. Les extrapolations.

— Et que voyez-vous dans mon avenir ? demanda-t-elle, mi-craintive, mi-fanfaronne.

— Dans l'immédiat, ou à long terme ?

— Les deux.

— Dans l'immédiat, une nuit de folle débauche et un paisible retour à pied sous un léger crachin. À plus longue échéance, triomphes continuels, gloire, villa aux Baléares, deux divorces et le bonheur pour finir.

— Somme toute, vous seriez un de ces Bohémiens qui disent la bonne aventure ?

Je secouai la tête :
— Rien de plus qu'un technicien de la stochastique, Votre Seigneurie.
Elle jeta un coup d'œil en direction de Quinn.
— Et pour lui, que voyez-vous ?
— Lui ? Il sera Président. C'est le moins que je puisse dire.

7

Au matin, quand nous sortîmes tranquillement bras dessus, bras dessous pour traverser les taillis embrumés de la Zone de Sécurité Six, un épais crachin tombait. Maigre triomphe pour moi – car je subis comme tout le monde les caprices du temps. Automne me quitta pour ses répétitions, l'été prit fin, Sundara revint d'Oregon heureuse et à bout de forces, de nouveaux clients accaparèrent mes pensées moyennant des honoraires coquets – et la vie continua.

Il n'y eut pas de suite immédiate à ce premier entretien avec Paul Quinn, mais je n'en attendais pas. C'était justement l'époque où la vie politique de New York bouillonnait. Quelques semaines plus tôt, un solliciteur mécontent s'était approché du maire Gottfried présent à un banquet du Parti Libéral. Ôtant le pamplemousse de l'assiette posée devant le maire stupéfait, il avait collé à sa place un gramme *d'ascenseur*, le nouvel explosif français qu'utilisaient les différentes factions politiques. Anéantissement de Son Honneur, du meurtrier, de quatre personnalités du comté et d'un serveur, dans une apothéose de flammes. Ce qui créa une vacance du pouvoir, car chacun posait en principe que Gottfried le Redoutable serait élu pour quatre ou cinq autres mandats – et tout à coup, cet homme invincible n'était plus, comme si Dieu lui-même cessait d'exister un dimanche matin, au moment où le cardinal va distribuer le pain et le vin. Le nouveau maire, l'ex-conseiller municipal

DiLaurenzio, était un médiocre : en bon dictateur, Gottfried aimait s'entourer de pâles figurants tout disposés à lui obéir.

L'on admettait généralement que ce fantoche constituait un simple intérim qui céderait sa place lors des élections de 97, balayé par n'importe quel candidat suffisamment puissant. Et Paul Quinn attendait dans les coulisses.

Je n'eus pas de nouvelles de lui, ni à son sujet, au cours d'octobre et novembre. La législature siégeait. Quinn avait rejoint son pupitre à Albany – autant dire Mars, dans la mesure où un New-Yorkais se soucie de la chose. En ville, le spectacle d'épouvante habituel battait son plein, et d'autant plus permanent, que la terrible force freudienne incarnée par Gottfried, Père de tous les Citoyens, l'homme aux sourcils charbonneux et au long nez, soutien des faibles et châtreur des trublions, avait disparu. La Milice de la 125^e Rue, cette nouvelle force noire en faveur de l'autodétermination qui se targuait d'acheter des chars à la Syrie, fit plus que révéler trois monstres blindés lors d'une conférence de presse houleuse : elle les lança dans Columbus Avenue pour une opération de nettoyage total de l'Hispano-Manhattan, et ils laissèrent derrière eux quatre blocs d'immeubles incendiés, ainsi que plusieurs douzaines de morts. En octobre tandis que les Noirs célébraient le Marcus Garvey Day, les Portoricains leur rendirent la pareille avec un raid sur Harlem, raid que menaient en personne deux de leurs trois colonels israéliens. (Les gens du *barrio* s'étaient assurés dès 1994 le concours d'Israël pour aguerrir leurs troupes, suivant les clauses du traité de « défense mutuelle » anti-Noirs signé par les Portoricains et les éléments restants de la population juive de New York.) Au cours d'une marche éclair dans Lenox Avenue, ce commando détruisit le garage des chars et les trois engins blindés. Il pilla en outre cinq magasins de spiritueux et le Centre Principal des Ordinatrices, pendant qu'une force de diversion allait faire sauter le Théâtre Apollo.

Quelques jours plus tard, à l'emplacement de l'Usine de Fusion de la 23^e Rue, il y eut un sanglant accrochage entre le groupe fusionniste (Gardons Une Cité Radieuse) et ses adversaires (Civils Opposés Aux Technologies Incontrôlables). Quatre membres des services de sécurité de la Continental

Edison furent lynchés et l'on dénombra trente-deux victimes parmi les manifestants : vingt et une chez les GUCR, onze du côté COATI, chiffre incluant des jeunes mères politiquement engagées, et même quatre ou cinq bébés qu'elles tenaient dans leurs bras. Circonstance qui souleva une vague d'horreur (même à New York on peut provoquer de violents remous en fusillant les bébés au cours d'une manifestation), et le maire DiLaurenzio jugea bon de nommer un comité d'enquête pour réexaminer la question des usines atomiques implantées dans les limites de New York. Le bilan se traduisant par une victoire des COATI, la force de frappe GUCR vint assiéger l'Hôtel de Ville et voulut poser des mines dans les bosquets. Mais ces éléments de choc furent refoulés grâce à un hélicoptère de la Police Tactique qui les arrosa d'un chapelet de bombes. Cette journée coûta neuf vies de plus aux GUCR. Le *Times* mentionna les faits en page 27.

Quand DiLaurenzio prononça une allocution depuis sa mairie annexe, quelque part dans le Bronx (il avait installé huit bureaux différents tous situés dans les districts italiens, et dont l'emplacement était tenu secret), il renouvela ses appels au bon vouloir général. Mais nul ne lui prêta l'oreille, en partie du fait qu'il était au-dessous de tout, et en partie à cause d'une réaction compensatrice suivant cette brusque fin de la présence morose, saturnienne, écrasante de Gottfried le Gauleiter. Du haut en bas, du préfet de police jusqu'à l'humble directeur de la fourrière, DiLaurenzio peuplait son administration de bons amis italiens. Système assez valable, je pense, ses frères de race étant bien les seuls New-Yorkais disposés à lui obéir – pour la bonne raison qu'ils avaient tous qualité de neveu ou de cousin du maire. Par contre, cela signifiait que son unique soutien provenait d'une minorité ethnique dont le nombre diminuait de jour en jour. (La Petite Italie elle-même se réduisait maintenant à quatre blocs d'immeubles sur Mulberry Street, avec les Chinois grouillant dans toutes les rues adjacentes et la nouvelle génération des *paisanos* retranchée dans Patchogue et New Rochelle.) Un éditorial publié dans le *Journal de Wall Street* suggéra de reculer l'élection imminente du nouveau maire et

d'instaurer la loi martiale, avec un cordon sanitaire pour empêcher ce New York virulent de contaminer le reste du pays.

— À mon avis, me dit Sundara, un détachement pacifiste des Nations Unies serait préférable.

C'était au commencement de décembre, la nuit où souffla le premier blizzard.

— Nous n'avons plus une ville, mais une arène offerte à toutes les haines ethniques et raciales accumulées depuis trois mille ans.

— Ce n'est pas exact, objectai-je. Ici les vieux ressentiments ne correspondent plus au mépris. À New York, les Hindous dorment en paix avec les Pakistanais. Turcs et Arméniens s'associent pour ouvrir des restaurants. C'est nous qui inventons de nouvelles rivalités ethniques. New York n'est rien s'il ne sert pas d'avant-garde. Pour peu que tu y aies vécu depuis ta naissance comme je l'ai fait, tu comprendrais cela.

— J'ai l'impression d'y être née.

— Six ans de mariage ne font pas de toi une fille du pays.

— Mais six ans au milieu des guérillas continues vous semblent bien plus longs que trente partout ailleurs.

Tiens, tiens ! Sa voix gardait une note gaie, mais ses grands yeux sombres lançaient un éclair de mauvais augure. Elle me poussait à la parade, à contredire, à défier. Je sentis l'atmosphère s'échauffer, devenir fiévreuse. Voilà que nous dérivions encore dans ce dialogue style J'abomine-New York, source éternelle de fêlures entre nous. Nous allions bientôt nous disputer pour de bon. Un New-Yorkais peut haïr sa ville natale tout en l'aimant. Un étranger – et ma douce Sundara resterait une étrangère ici – puise une énergie farouche dans le refus qu'il oppose à notre métropole démente où il a choisi de vivre, et se trouve gagné par la soif du meurtre avec une fureur qu'il n'a pas le droit d'éprouver.

Prévenant toute complication, je suggérai :

— Eh bien, allons en Arizona.

— Pardon ! C'était à moi de le dire !

— Excuse-moi. J'ai dû sauter ma réplique.

La tension avait disparu.

— C'est vraiment une ville abominable, Lew.

— En route pour Tucson, donc. Les hivers y sont bien plus doux. Veux-tu fumer, ma chérie ?

— Oui, mais plus de cette poudre d'os.

— Une bonne vieille drogue de nos grand-mères ?

— S'il te plaît.

Je pris le coffret. Entre nous, l'air était maintenant limpide, parfumé d'amour. Nous étions unis depuis six années et bien que certaines dissonances se fussent produites, nous restions mutuellement les meilleurs compagnons du monde. Comme je roulais les cigarettes, elle effleura doucement les muscles de ma nuque, sollicitant avec un art supérieur les points de pression, laissant le vingtième siècle fuir mes chairs et mes vertèbres. Ses parents venaient de Bombay, mais elle était née à Los Angeles – et cependant, ses doigts souples interprétaient Radha pour mon propre Krishna, à croire que j'avais là une *padmani* de l'aurore hindoue, une femme-lotus versée dans la science érotique des shastras et des soutras de la chair, ce qui était vraiment le cas, bien qu'elle eût tout appris d'elle-même, n'ayant aucun des diplômes que décernent les académies secrètes de Bénarès.

Les terreurs, les traumatismes de New York semblaient honteusement lointains quand nous restâmes un instant près de notre longue fenêtre à la transparence cristalline, si proches l'un de l'autre, nos regards fixés dans cette nuit d'hiver où brillait la lune, ne voyant plus rien que notre double image reflétée – celle d'un homme aux cheveux blonds et celle d'une mince femme bronzée, dressés côte à côte, toujours côte à côte, unis contre les ténèbres.

En fait, ni Sundara ni moi ne trouvions la vie new-yorkaise vraiment insupportable. Membres d'une minorité de familles riches, nous restions isolés de presque toutes les démenches quotidiennes – bien à l'abri dans notre appartement double situé sur une hauteur et qui offrait un maximum de sécurité, protégés derrière écrans et filtres brouilleurs quand nous prenions la capsule des banlieusards pour gagner Manhattan, sans oublier les dispositifs du même genre qui nous défendaient dans nos bureaux. Toutes les fois que nous désirions marcher, voir de nos propres yeux la triste réalité urbaine sans fards,

nous le pouvions – sinon, les servocircuits faisaient bonne garde autour de nous.

Nous nous passions et repassions la cigarette, laissant nos doigts frôler nos doigts à chaque changement. Elle me semblait alors la perfection sur terre, Sundara, mon épouse, mon aimée, la moitié de mon être, pleine d'esprit et de grâce, exotique et mystérieuse. Front haut, chevelure bleu-noir, visage de pleine lune, mais une lune estompée, sculptée par l'ombre. Splendeur personnifiée, femme-lotus des soutras, peau veloutée, si tendre chair, yeux beaux comme ceux d'une biche confiante, bien dessinés et rouges aux coins des orbites, seins fermes, pleins et cambrés, cou racé, nez droit, *yoni* à l'image du bouton de lotus éclos, voix basse et musicale comme le chant de l'oiseau *kokila*... Sundara, ma récompense, mon aimée, ma compagne, mon épouse venue d'autres cieux. Douze heures plus tard je devais prendre un chemin qui allait me la faire perdre, et c'est peut-être pour cette raison que je l'admirais avec une telle ferveur, ce soir-là où tombait la première neige. Peut-être... et pourtant, je ne prévoyais rien de ce qui allait arriver – rien, je ne savais rien. Mais j'aurais dû savoir.

Portés par la drogue à la limite du délire, nous nous laissâmes tomber sur le sofa de cuir rugueux qui faisait face à notre grande fenêtre. La lune était en son plein, phare blanc de givre éclaboussant la ville d'une lumière aussi pure que la glace. À l'extérieur, les flocons scintillaient merveilleusement au gré des tourbillons brassés par le vent. Notre panorama était celui offert par les tours de Brooklyn-Centre, immédiatement après le port. Plus loin, c'était le Brooklyn exotique, Brooklyn dans ce qu'il y a de plus sombre, le Brooklyn armé de crocs et de griffes. Que perpétrait-on là-bas, dans cette jungle de rues basses et sordides, derrière la façade brillante du front de mer qui alignait ses gratte-ciel ? Quelles mutilations, quels gestes d'étrangleurs, quelles fusillades, quels butins, quels biens volés ? Alors que nous nichions nos têtes étourdies de marijuana dans une douce chaleur intime, les moins privilégiés subissaient le vrai New York dans ce quartier lugubre. Maraudeurs de sept ou huit ans bravant la neige drue pour harceler quelque veuve misérable remontant Flatbush Avenue ; gosses armés de chalumeaux,

dont le grand plaisir était de couper les barres des cages au Zoo de Prospect Park ; bandes rivales de prostituées à peine pubères, nues aux trois quarts sous des diadèmes d'aluminium, et qui tenaient leur sabbat du vice sur Grand Army Plaza. À ta santé, bon vieux New York ! À ta santé, Monsieur le Maire DiLaurenzio, toi qu'on n'attendait pas, chef indulgent et optimiste ! Et à ta santé, Sundara mon amour ! Voilà encore le vrai New York, cette jeunesse dorée bien en sécurité dans ses hautes tours – créateurs, inventeurs, ingénieurs, favoris des dieux. Si nous n'étions point présents, cet endroit ne serait pas New York, mais rien qu'un vaste campement haineux de pauvres hères inadaptés, fous de souffrance, Victimes du Moloch urbain. Tueurs et sueurs ne suffisent pas à créer une Mégalopolis. Il y faut également la splendeur et, pour le meilleur comme pour le pire, Sundara et moi en faisons partie.

Zeus lançait à poignées un grésil crépitant contre notre fenêtre inexpugnable. Nous ne fîmes qu'en rire. Mes mains glissèrent sur les petits seins sans défaut de Sundara, sur leurs pointes durcies. Avec mon orteil je pressai le bouton du magnétophone et, des haut-parleurs, nous arriva sa voix chaude, mélodieuse. Un passage enregistré du *Kamasoutra* : « Chapitre Sept. Les différents moyens pour solliciter une femme, et les sons correspondants. Les rapports sexuels peuvent se comparer à une querelle d'amants, en raison des petits chagrins que l'amour a vite fait de causer, et de la tendance, chez deux êtres passionnés, à transformer promptement l'amour en colère. Dans l'intensité de la passion, on sollicite souvent l'aimée sur son corps, et les parties du corps où il faut porter ces coups sont : les épaules... la tête... l'espace entre les seins... l'échine... le *jaghna*... les flancs. Il existe également quatre façons de solliciter la femme aimée : avec le dos de la main... avec les doigts légèrement raidis... avec le poing... avec la paume. Ces coups sont pénibles, et la personne sollicitée pousse souvent un cri de douleur. Il y a huit sons de souffrance voluptueuse qui correspondent aux différentes catégories de coups : *hinn... phouutt... phatt... souutt... platt... »*

Et tandis que j'effleurais sa chair, que sa chair caressait la mienne, elle souriait et chuchotait à l'unisson de sa propre voix enregistrée : « *Hinn... phouutt... souutt... platt...* »

8

Le lendemain matin, j'étais à mon bureau pour 8 heures et demie, et Haig Mardokian téléphona à 9 heures précises.

— Prends-tu vraiment cinquante dollars l'heure ? demanda-t-il.

— J'essaie toujours.

— J'aurais pour toi un travail intéressant, mais la personne ne peut aller jusqu'à cinquante.

— Qui est-ce ? Et en quoi consiste le travail ?

— Paul Quinn. Il lui faut quelqu'un pour analyser ses éléments d'information, et un conseiller stratégique.

— Quinn se porte candidat à la mairie ?

— Il pense qu'il lui sera facile de balayer DiLaurenzio lors de la réunion primaire, et les républicains n'ont personne. Le moment est donc bien choisi pour agir.

— Sans aucun doute, dis-je. Et le travail ? Plein temps ?

— Très partiel l'année prochaine – mais complet ensuite, d'octobre 96 jusqu'au jour de l'élection en 97. Peux-tu annuler tes engagements à long terme pour être avec nous ?

— Ce n'est plus un simple travail de conseiller, Haig : ça signifie faire de la politique.

— Et alors ?

— Quel besoin aurais-je de m'en mêler ?

— Mon vieux, personne n'a jamais besoin de rien, sinon d'un peu de pain et d'eau de temps à autre. Le reste est question de préférence.

— Je déteste tout ce qui est politique, Haig, et surtout la politique locale. J'en ai assez vu comme ça, rien qu'avec mes conjectures pour le secteur privé. On t'oblige à tout gober, à te

mouiller de mille manières plus sales les unes que les autres, à t'exposer aux...

— Nous ne te demandons pas d'être candidat, Lew, simplement de nous aider à dresser nos batteries.

— Rien que ça. Vous voulez me prendre un an de ma vie et...

— Qui te fait croire que Quinn va s'imposer seulement pour un an ?

— Tu présentes les choses de façon terriblement alléchante.

Haig reprit, après un bref silence :

— Il y a là des perspectives inouïes.

— Peut-être.

— Non, pas peut-être. C'est certain !

— Oh, je vois ce que tu veux dire. Mais la puissance n'est pas tout.

— Es-tu disponible, Lew ?

Je le laissai languir un moment. Ou ce fut peut-être lui. Et enfin :

— Pour vous, c'est quarante dollars.

— Dans l'immédiat, Quinn ne peut aller que jusqu'à vingt-cinq. Trente-cinq dès que les cotisations rentreront.

— Et ensuite, trente-cinq à effet rétroactif ?

— Vingt-cinq maintenant et trente-cinq dès que nous le pourrons. Pas question de rappel.

— Pourquoi accepterais-je des honoraires réduits ? Moins d'argent et un travail plus salissant ?

— Pour Quinn. Pour cette ville du diable, Lew. C'est le seul homme en mesure...

— Oui, oui ! Mais moi ? Suis-je donc le seul dans New York qui puisse l'aider ?

— Tu es le meilleur que nous ayons actuellement sous la main, Lew... Non, c'est faux : tu es le meilleur, point à la ligne. Et sans te flatter.

— De quel genre sera l'équipe ?

— Toutes les commandes aux mains de cinq personnages principaux. Tu serais l'un d'eux. Moi un autre.

— Tu supervises la campagne ?

— Exact. Missakian coordonne les communications et la propagande. Ephrikian assure la liaison entre circonscriptions.

- C'est-à-dire ?
- L'homme qui dispense les bienfaits. Et pour les finances, un certain Bob Lombroso, très coté à Wall Street. Il...
- Lombroso ? C'est italien, ça ? Non. Attends. Quel coup de génie ! Vous avez réussi à dénicher un Portoricain de Wall Street pour rassembler les fonds.
- Il est juif, rectifia Mardokian avec un petit rire sec. Lombroso est un vieux nom israélite, il me l'a dit. Nous formons une sacrée équipe, Lew : Lombroso, Ephrikian, Missakian, Mardokian et Nichols. Toi, tu es notre mascotte, l'authentique descendant des tout premiers Anglo-Saxons protestants.
- Et comment sais-tu que je vais marcher avec vous ?
- Je n'en ai pas douté une seconde.
- Je répète : comment le sais-tu ?
- Crois-tu donc être le seul qui puisse lire l'avenir ?

9

Ainsi, dès les premiers jours de 96, nous établissions notre quartier général au neuvième étage d'une vieille tour de Park Avenue passablement délabrée par les intempéries (mais d'où l'on avait une merveilleuse vue aérienne sur la partie centrale de l'immeuble de la Pan Am), et entreprenions de faire élire Paul Quinn maire de cette ville folle. Ce qui ne semblait guère difficile. Nous n'avions qu'à réunir le nombre voulu de pétitions propre à justifier sa candidature – du gâteau, car on peut faire signer n'importe quoi aux New-Yorkais – et mettre ainsi Paul Quinn suffisamment en vue pour lui donner un certain prestige dans les cinq circonscriptions avant les primaires. Candidat séduisant, intelligent, pénétré de ses obligations, ambitieux – bref, un homme dont l'aptitude s'impose d'elle-même. Point n'était donc besoin de créer une image, un mannequin de salon de coiffure. Tant de fois avait-on donné la ville pour moribonde et tant de fois avait-elle opposé les signes d'une indéniable

vitalité, que le cliché « New York, métropole agonisante » finissait par être usé. Seuls, à présent, les imbéciles ou les démagogues y revenaient. New York était censé avoir péri une génération plus tôt, quand les unions du service civil eurent pris tous les leviers et pressuré impitoyablement les bonnes gens. Mais le longiligne, le séduisant Lindsay la ressuscita sous forme de Cité Joyeuse, uniquement pour voir cette joie tourner au cauchemar quand des squelettes armés de grenades sortirent de toutes les chambres secrètes. Alors New York put découvrir à quoi ressemblait une vraie métropole agonisante, et la précédente période d'abaissement fut bientôt considérée comme un âge d'or. La classe moyenne blanche éclata en un exode dominé par la peur, les impôts montèrent jusqu'à un taux répressif pour assurer la continuité des services publics dans une ville où la moitié des habitants, trop pauvres, ne pouvaient faire face au coût de l'entretien. Les grandes entreprises ripostèrent par un transfert massif de leurs sièges dans les banlieues verdoyantes, contribuant ainsi à saper davantage la base des impositions. Chaque quartier vit exploser des querelles raciales byzantines. Des coupe-jarrets étaient à l'affût derrière tous les lampadaires. Comment imaginer qu'une métropole pareillement gangrénée pût survivre ? Le climat était à la haine, la bourgeoisie malveillante, l'air infect, l'architecture hideuse, et un ensemble de processus s'accéléraient d'eux-mêmes attaquait l'économie par la base dans des proportions alarmantes.

La ville survécut, pourtant, et même, elle prospéra. Il y avait ce port, ce fleuve, cet emplacement géographique privilégié qui faisait de New York la connexion neurale indispensable à toute la côte Est, un tableau de distribution ganglionnaire que l'on ne pouvait supprimer. Bien mieux : avec cette étrange densité suffocante, New York atteignait une sorte de masse critique, un niveau culturel qui le transformait en matrice d'âmes, puissante et fortifiante par elle-même, car tant d'événements surviennent, aussi bien dans un New York moribond qu'ailleurs, que la ville ne pouvait pas rendre son dernier soupir. Il lui fallait continuer à palpiter, à vomir ses miasmes, à se régénérer, à se renouveler par ses propres moyens. Une énergie farouche, indomptable,

battait encore et encore au cœur de la cité, et ce battement durerait toujours.

Pas question de mort, donc. Mais il existait des problèmes.

On pouvait affronter l'air pollué avec les masques et les filtres. On pouvait lutter contre le crime comme on faisait contre les blizzards ou la canicule : négativement en se déroband, ou positivement en passant à l'offensive technologique. Soit que vous ne portiez sur vous aucun objet de valeur, que vous puissiez détalier prestement dans la rue et que vous restiez calfeutré derrière le plus grand nombre de verrous poussés, soit que vous vous équipiez d'un appareil d'alarme spatio-positif, de baguettes anti-personnel, de cônes de protection rayonnant d'un circuit cousu dans les doublures de vos vêtements et que vous fussiez prêts à braver les yahous. Faire face, oui. Mais la classe moyenne blanche avait disparu, probablement pour toujours, et il en résultait des difficultés que nul électronicien ne pouvait tourner. Vers 1990, la ville était dans une très large mesure noire et portoricaine, parsemée de deux sortes d'enclaves : les unes qui diminuaient (ces poches groupant les Juifs, les Italiens et les Irlandais, dont tous prenaient de l'âge), et les autres qui croissaient régulièrement en superficie et en force, îlots bienheureux des classes affluentes, celles des dirigeants et des créateurs. Une cité exclusivement peuplée de riches et de pauvres subit certaines ruptures spirituelles néfastes, et il faudra longtemps avant que la bourgeoisie non blanche qui émerge peu à peu constitue une puissance réelle pour la stabilité sociale. Une grande partie de New York resplendit comme seules, dans le passé, ont pu le faire Athènes, Constantinople, Rome, Babylone et Persépolis : le reste est une jungle au sens littéral, infecte, répugnante, où seule prime la loi du couteau. Ce n'est pas tant une ville mourante qu'une ville ingouvernable – huit millions d'âmes tournant sur huit millions d'orbites, subissant des pressions centrifuges spectaculaires qui risquent à tout moment de nous transformer en huit millions d'hyperboles. Soyez le bienvenu à la mairie, Mr Quinn !

Gouverner l'ingouvernable ? Dieu merci, il se trouve toujours un homme prêt à essayer. Parmi nos cent et quelques maires,

certains furent honnêtes, beaucoup prévaricateurs, et sept au maximum se montrèrent compétents et efficaces. Deux d'entre eux étaient des fripouilles, mais peu importe leur moralité, s'ils surent accomplir la tâche de premier magistrat aussi bien qu'un autre. Certains étaient remarquables, certains catastrophiques, et tous en bloc ont contribué à pousser New York vers l'ultime débâcle entropique. Et maintenant arrivait Quinn. Il promettait d'être grand, synthétisant, semblait-il, la force et la vigueur d'un Gottfried, la séduction d'un Lindsay, l'humanité et la pitié d'un La Guardia.

Nous l'avons donc fait choisir comme candidat par les néo-démocrates contre le mou, le velléitaire DiLaurenzio. Bob Lombroso soutira des millions aux grandes banques, George Missakian organisa une série de courtes émissions télévisées mettant en relief plusieurs des huiles qui avaient assisté à la fameuse soirée, Ara Ephrikian troqua des postes de délégués contre un soutien à titre de solidarité – et j'apparaissais de temps en temps au quartier général avec des rapports conjecturaux sans mystère où l'on ne trouvait rien de plus profond que

*jouez serré
continuez à négocier
nous tenons le bon bout.*

Chacun s'attendait à voir Quinn balayer le terrain. En fait il remporta l'élection primaire avec une majorité absolue sur une liste de sept. Les républicains dénichèrent un banquier nommé Burgess qui voulut bien être leur homme. Un illustre inconnu, novice en politique, et j'ignore si c'était désir de suicide de leur part ou simple preuve de réalisme. Un sondage effectué quatre semaines avant l'élection donnait à Quinn 83 % des voix. Les 17 % manquants le tracassèrent. Il voulait tout et jura de poursuivre sa campagne au milieu des foules. Dans ces vingt dernières années, nul candidat n'avait osé respecter la vieille tradition motorcade-et-poignées-de-main, mais il tint bon et fit entendre raison à un Mardokian timoré qu'obsédait le spectre de l'assassinat.

— Quels sont mes risques d'être abattu si je traverse Times Square à pied ? me demanda Quinn d'un ton impératif.

Je ne flairais aucune atmosphère de mort le concernant, et je le lui dis, non sans toutefois ajouter :

— Mais je préférerais que vous vous absteniez, Paul. Nul n'est infailible, et vous n'êtes pas immortel.

— S'il n'est pas prudent pour un candidat de rencontrer ses partisans en plein New York, riposta-t-il, autant utiliser cette ville comme terrain d'essai de la Bombe Z.

— On a déjà assassiné un maire, il n'y a pas plus de deux ans.

— Gottfried ? Tout le monde l'exécrait. Un nazi digne de porter la croix de fer, ou je ne m'y connais pas. Imaginez-vous que l'on puisse penser de moi une telle chose, Lew ? J'y vais.

Quinn fonça, distribua des poignées de mains. Et peut-être cela lui a-t-il servi, car il allait remporter la plus belle victoire électorale que l'on eût jamais vue dans l'histoire de New York : 88 %, majorité relative. Le 1^{er} janvier 1998, par une journée ensoleillée dont la douceur quasi floridienne était vraiment hors de saison, Haig Mardokian, Bob Lombroso et nous tous du conseil restreint formions groupe sur le perron de l'Hôtel de Ville pour regarder notre homme prêter serment. Chose curieuse, je sentais battre en moi une vague inquiétude. Que craignais-je ? Je n'aurais su répondre. Une bombe, peut-être ? Oui, une bombe bien ronde et bien brillante comme dans les bandes dessinées, une bombe avec sa mèche allumée qui fendait l'air en sifflant pour nous réduire à l'état de mésons et de quarks. Or, nulle machine infernale ne fut lancée. Allons, Nichols ! Qu'est-ce qui te prend de jouer les oiseaux de mauvais augure ? Ris donc plutôt, applaudis ! Et je restais nerveux. On se donna des claques dans le dos. On s'embrassa. Paul Quinn était maire de New York – et bonne année 1998 pour tous.

10

— Si Quinn l'emporte, m'avait dit Sundara, certain soir d'août 97, te proposera-t-il un poste dans son administration ?

— Vraisemblablement.

— Accepteras-tu ?

— Pas question. Soutenir une campagne est amusant. Diriger une municipalité au jour le jour n'est plus qu'une corvée malpropre. Je compte bien retrouver mes clients habituels dès que l'élection sera dans la poche.

Trois jours après les résultats, Quinn m'envoyait chercher, m'offrait la place d'adjoint administratif particulier, et j'acceptais, sans hésitation, sans une seule pensée pour mes clients ou mes subordonnés, ni pour mon impeccable bureau, garni d'appareils et de diagrammes.

Avais-je donc menti à Sundara, au cours de cette nuit d'été ? Non. Le seul que je trompais, ce soir-là, était moi-même. Ma conjecture péchait à la base, car la connaissance que j'avais de ma propre personne était imparfaite. Entre août et novembre j'avais appris une chose : que la proximité du pouvoir devient intoxicante. Pendant plus d'un an j'avais tiré de Paul Quinn une vitalité nouvelle. Lorsqu'on passe tant de jours si près des commandes, on se trouve entraîné par le flux d'énergie, on finit par être véritablement drogué. Ce n'est pas de votre plein gré que vous abandonnez la dynamo qui vous alimente. Le jour où Quinn, futur maire, eut recours à mes services, il disait avoir besoin de moi et j'ai pu le croire, mais il serait plus vrai d'ajouter que lui-même m'était nécessaire. Quinn prenait son élan pour un formidable saut en hauteur, un passage météorique à travers la sombre nuit américaine. Je souhaitais maintenant faire partie de sa suite, prendre un peu de son feu et m'y réchauffer. Rien de plus simple – et de plus humiliant. Libre à moi d'arguer qu'en servant Quinn je participais à une vaste et exaltante croisade pour délivrer la plus fameuse de nos métropoles, et que j'aidais à tirer des abîmes la civilisation urbaine moderne, à lui restituer but et viabilité. Peut-être étais-je sincère, d'ailleurs. Mais ce qui me poussait vers Quinn était l'attraction du pouvoir. Le pouvoir de modeler, de façonner, de transformer.

Notre équipe au grand complet entra immédiatement dans la nouvelle administration new-yorkaise. Quinn prit Haig Mardokian comme adjoint et Bob Lombroso comme

gestionnaire des finances. George Missakian fut chargé des moyens de propagande et Ara Ephrikian dirigeait la Planification.

Nous étions maintenant tous les cinq autour de Paul Quinn, et nous nous chargions du reste. Ephrikian proposait la plupart des gens à nommer, Missakian, Lombroso et Mardokian appréciaient leur compétence, je donnais à chacun une cote d'amour intuitive, et Quinn décidait en dernier lieu. Nous trouvâmes ainsi l'assortiment habituel de Noirs, de Portoricains, de Chinois, d'Italiens, d'Irlandais, de Juifs, etc., nécessaire pour faire fonctionner les services des Ressources Humaines, du Logement et de la Construction, des Activités Culturelles – bref, de toutes les administrations. Puis nous mîmes discrètement plusieurs de nos fidèles (y compris nombre d'Arméniens et de Juifs du Sephardim) en bonne place aux échelons inférieurs. Nous gardâmes les personnes les plus qualifiées provenant de l'équipe DiLaurenzio (ce qui ne faisait pas beaucoup) et rappelâmes deux ou trois commissaires du terrible Gottfried – des durs, certes, mais relativement éclairés. C'était une sensation exaltante, que de choisir les gens capables de gouverner le Grand New York, d'éliminer les médiocres et les opportunistes, de les remplacer par des hommes et des femmes doués d'initiative et d'audace – des gens qui, le hasard aidant (je dis bien le hasard), constituaient un mélange ethnico-géographique dont le cabinet de notre maire ne pouvait se passer.

Quant à moi, mon travail resta nébuleux, mal défini : conseiller privé, fournisseur d'intuitions, dépanneur, éminence grise invisible derrière le trône. J'étais censé utiliser mes facultés pour garantir à Quinn une ou deux longueurs d'avance sur les cataclysmes, cela dans une ville où les loups attaquent le maire si l'office météorologique laisse s'abattre la moindre tempête de neige à l'improviste. En retour, je touchais un traitement réduit équivalant à la moitié des sommes que j'aurais gagnées comme consultant privé. Mais mon salaire municipal totalisait encore plus que ce dont j'avais réellement besoin. Et il s'y ajoutait une autre gratification : la certitude enivrante qu'au fur et à mesure qu'il grimperait, je grimperais avec lui.

Tout droit vers la Maison-Blanche.

Cette imminence de Paul Quinn président, je l'avais sentie dès 95, le premier soir chez Sarkosian, et Haig Mardokian l'avait flairée longtemps avant moi. Les Italiens utilisent un mot, *papabile*, pour situer un cardinal qui aurait ses chances de devenir pape. Présidentielllement parlant, Quinn était *papabile* – jeune, bien de sa personne, énergique, indépendant. La silhouette classique d'un Kennedy, et depuis plus de trente ans, John Fitzgerald Kennedy exerçait une emprise mystique sur notre électorat. On ignorait totalement Quinn à l'extérieur de New York, certes, mais ce détail importait peu : avec les crises urbaines dont la fréquence dépassait de 250 % celle de la génération d'avant, tout homme se montrant capable de gouverner une grande ville devient automatiquement un président éventuel, et si New York ne brisait pas Quinn comme il avait brisé Lindsay vers 1965, il aurait une réputation nationale dans un an ou deux. Et alors... Et alors...

Dès octobre 97, la mairie déjà pratiquement gagnée, je m'aperçus que j'étais de plus en plus intéressé (et d'une façon que je jugeai bientôt obsessionnelle) par les chances de Quinn d'accéder à la présidence. Je le *voyais* président, sinon en 2000, du moins pour le mandat suivant. Mais formuler une simple prédiction ne suffisait pas. Je jouais avec cette idée de Paul Quinn président à la façon dont un gamin joue tout seul : de plus en plus excité, manipulant son plaisir pour lui-même, jusqu'à s'évader de la réalité.

En privé, secrètement, car je me sentais un peu confus d'ourdir une intrigue pour le moins prématurée : je ne voulais pas que des professionnels à l'esprit froid comme Mardokian ou Lombroso me sachent déjà embarqué dans ce rêve brumeux et onanique, bâti sur le brillant avenir de Quinn (et pourtant, je soupçonne qu'ils s'étaient déjà fait des idées analogues). Secrètement, donc, je dressais une liste interminable des politiciens valant la peine d'être flattés, dans des endroits comme la Californie, la Floride, le Texas. J'établissais la courbe dynamique des divers blocs électoraux, imaginais des schémas complexes figurant les remous d'une convention nationale chargée de désigner son homme, montais une infinité de

scénarios simulés pour l'élection elle-même. Tout cela, je le répète, était de nature obsessionnelle – autrement dit, je revenais sans cesse, encore et encore, passionnément, inéluctablement, à mes extrapolations et à mes analyses.

Chacun a une obsession dominante, une fixation qui devient une armature pour l'édifice qu'est son existence. Ainsi nous faisons-nous collectionneurs, jardiniers, acrobates, coureurs de marathon, cocaïnomanes, fornicateurs. Nous avons tous la même sorte de vide intérieur et nous le comblons tous de la même manière, quel que soit le matériau choisi. Je veux dire, nous adoptons le remède que nous préférons, mais nous avons tous la même maladie.

Donc, je rêvais du Président Quinn. En premier lieu, j'estimais qu'il méritait cette fonction. Non seulement il se montrait un meneur irrésistible, mais de plus il était humain, sincère, et compatissant aux besoins des gens. (Entendez par là que sa philosophie politique correspondait beaucoup à la mienne.) En outre, je trouvais chez moi un besoin de jouer mon rôle dans le progrès social de mes semblables, de m'élever par personne interposée en mettant discrètement mes facultés stochastiques au service d'autrui. Il y avait là quelque ressort caché, né d'un appétit de pouvoir s'alliant à un désir d'effacement volontaire – le sentiment d'être le plus invulnérable quand on est le moins en vue. Je ne pouvais devenir moi-même président. Je ne voulais pas m'astreindre à subir le tumulte, la fatigue, les dangers. Je ne voulais pas risquer l'aversion solide et gratuite que le peuple nourrit si volontiers pour ceux qui cherchent son amour. Mais en œuvrant à faire Paul Quinn président, je pouvais quand même me glisser dans la Maison-Blanche, par la petite porte, sans prendre de vrais risques. Voilà donc les racines de cette obsession mises à nu. Je voulais utiliser Paul Quinn tout en lui laissant croire qu'il se servait de moi. Au fond, je m'identifiais à son personnage : il était mon alter ego, mon bouclier, celui qui allait tirer les marrons du feu, mon pantin, mon homme de paille. Je voulais gouverner. Je voulais le pouvoir. Je voulais être président, roi, empereur, pape, dalaï-lama. À travers Quinn, j'y arriverais par le seul moyen dont je disposais. Je secouerais les rênes de

l'homme qui les avait en main. Je serais ainsi mon propre père et le papa chéri de tous.

11

Il y eut certaine journée glaciale, fin mars 99, qui débuta comme toutes les autres depuis que je travaillais pour Paul Quinn, mais dévia sur un chemin inattendu avant que l'après-midi fût arrivé. Je me levai à 7 h 15, selon mon habitude. Sundara et moi prîmes une bonne douche ensemble (prétexte : économie d'eau et d'énergie, mais la vérité est que nous adorions tous deux le petit dieu savon et aimions nous frotter mutuellement jusqu'à ce que nos corps fussent luisants comme un pelage de phoque). Petit déjeuner vite expédié, départ à 8 heures, capsule des banlieusards direction Manhattan. Ma première étape fut mon bureau en ville, mon bon vieux local (Lew Nichols et Cie), que je faisais marcher avec un personnel réduit pendant le *temps consacré au service* de la ville. J'y entrepris la classique analyse conjecturale de tracasseries administratives sans grande importance : projet d'un nouveau groupe scolaire, fermeture d'un hôpital vétuste, changements dans la répartition des zones pour installer un nouveau centre de désintoxication de cocaïnomanes dans un quartier résidentiel, toutes choses banales, mais de ces choses courantes qui risquent de devenir explosives quand il s'agit d'une ville où les nerfs de chaque citoyen sont tendus au-delà de tout espoir de les voir se relâcher, et où les petits désagréments ont tôt fait d'être considérés comme d'intolérables brimades. Puis, vers midi, je partis pour la mairie où je devais conférer et déjeuner avec Bob Lombroso.

— M. Lombroso reçoit actuellement un visiteur, me dit la réceptionniste, mais il tient quand même à ce que vous entriez.

Le bureau de Lombroso offrait un décor bien fait pour le servir. C'est un homme de belle taille, harmonieusement

proportionné, quelque peu théâtral d'aspect. Une silhouette qui s'impose, avec des cheveux noirs et bouclés, une barbe rude et taillée court, un sourire chaleureux, et l'allure pleine de force et de sérieux d'un négociant arrivé. Cette pièce où il travaillait, redécorée à ses frais dans le style Bureaucrate Primitif, constituait un véritable sanctuaire pour Levantin, avec son atmosphère chargée d'odeurs, ses murs tendus de cuir noir patiné, ses riches tapis, ses rideaux marron, le bronze mat de lampes espagnoles perforées en mille endroits, la grande table brillante faite de plusieurs bois foncés où s'incrustaient des plaques de maroquin, les grosses potiches chinoises blanches semblables à des urnes, et dans une vitrine baroque, ses chères collections de judaïque médiéval – tiaras d'argent, pectoraux, stylets, rideaux brodés provenant des synagogues de Tunisie ou d'Iran, lampes filigranées, chandeliers, encensoirs, candélabres. Dans ce sanctuaire calfeutré où dominait un parfum musqué, Lombroso régnait sur les deniers municipaux comme un prince de Sion : malheur au Gentil téméraire qui eût méprisé ses conseils.

Son visiteur était un petit homme d'aspect fané qui pouvait avoir entre cinquante-cinq et soixante ans. Silhouette falote à l'étroit visage ovale et au crâne chichement planté de mèches grisonnantes. Il était si pauvrement vêtu (son vieux costume brun élimé avait dû être taillé au temps d'Eisenhower), que la stricte élégance pincée de Lombroso semblait le comble d'un snobisme délirant – et j'avais moi-même l'impression d'être un gandin dans ma cape brune galonnée d'or qui datait de cinq ans. Il occupait un siège sur lequel il demeurait muet, voûté, les mains jointes. Anonyme, presque invisible, l'un de ces innombrables Smith, produits naturels du vaste monde, et un fond de teint plombé ternissait son épiderme, un avachissement hivernal frappait la chair de ses joues, le tout traduisant une lassitude extrême, tant spirituelle que physique. Les années avaient vidé cet homme, usé les ressources dont il disposait peut-être jadis.

— Mon cher Lew, dit Lombroso, je tiens à te présenter Martin Carvajal.

Carvajal se leva, me serra la main. La sienne était glacée.

— C'est pour moi un plaisir de faire enfin votre connaissance, monsieur Nichols, articula-t-il d'une voix douce, assourdie, qui m'arrivait vraiment des confins stellaires.

La courtoisie désuète avec laquelle il tournait sa phrase était bizarre. Je me demandai ce qu'il faisait ici. Il paraissait tellement incolore, tout à fait le genre quémendeur d'obscur poste bureaucratique ou, plus probablement, le genre oncle marmiteux aux pieds de Lombroso, venu toucher son salaire mensuel. Pourtant, seuls les puissants de ce monde pénétraient d'habitude dans le somptueux repaire de l'administrateur Lombroso.

Mais Carvajal n'était point le pauvre hère que je voyais en lui de prime abord. Déjà, au moment de notre poignée de main il m'avait semblé mobiliser une vigueur incroyable : sa taille grandissait, ses traits devenaient plus fermes, un flot de sang colorait ses pommettes. Seuls ses yeux atones trahissaient encore quelque manque de vie à l'intérieur.

Lombroso précisa gravement :

— M. Carvajal s'est montré l'un de nos plus généreux partisans au cours de la campagne électorale, tout en me coulant un suave regard phénicien qui signifiait : *Traite-le en douceur, Lew, nous avons toujours besoin de son or.*

Que cet anonyme minable eût été un riche bienfaiteur du candidat Paul Quinn, un personnage à saluer bas, à cajoler et à recevoir dans le sanctum d'un haut fonctionnaire très occupé, ne laissa pas de m'impressionner, car j'avais rarement aussi mal jugé quelqu'un. Je pus néanmoins esquisser un sourire candide et demander :

— Dans quelle branche travaillez-vous, cher monsieur ?

— Placements de capitaux.

— Tu as devant toi l'un des spéculateurs les plus avisés et les plus heureux que j'aie jamais connus, appuya Lombroso.

Carvajal opina du bonnet avec indulgence.

— Vous gagnez votre vie uniquement sur le marché des valeurs ?

— Uniquement.

— Je n'imaginai pas que quelqu'un en fût réellement capable.

— Oh ! mais si, c'est très faisable, dit Carvajal. (Le ton du petit homme était grêlé et voilé – un murmure sorti de la tombe.) Il n'y faut pas autre chose qu'une connaissance moyenne des tendances et un peu d'audace. Avez-vous déjà spéculé, monsieur Nichols ?

— Par-ci, par-là. Du boursicotage.

— Vous en êtes-vous bien trouvé ?

— Pas trop mal. J'ai moi-même une assez bonne notion des tendances. Mais je ne suis pas rassuré quand des fluctuations désordonnées s'annoncent. Vingt de plus, trente de moins... non, merci. Je préfère marcher en terrain solide, je suppose.

— C'est ce que je fais, articula Carvajal.

Il donnait à cette simple réponse une intonation nouvelle – comme un air de sous-entendu qui me laissa décontenancé et mal à l'aise.

Au même moment, une faible sonnerie grelotta dans l'arrière-bureau de Lombroso, pièce où l'on accédait par un petit passage ouvrant à gauche de sa table. Elle signifiait que le maire appelait : invariablement, la réceptionniste transmettait ces appels de Quinn dans le local en question quand Lombroso avait un étranger près de lui. Il s'excusa donc et, d'un pas rapide qui fit trembler le plancher, alla prendre la communication. Or, me trouver seul avec Carvajal fut soudain pour moi un malaise contre lequel je ne pouvais lutter. J'eus des picotements dans la peau, une boule m'obstrua la gorge, comme si quelque puissante émanation psychique jaillissait de cet homme et venait m'assiéger. M'excusant à mon tour, je suivis Lombroso dans la pièce voisine, étroite caverne où il fallait se serrer les coudes, et garnie de livres jusqu'au plafond. (On y voyait de gros volumes aux dos ornés qui pouvaient être des Talmuds comme les œuvres reliées de l'évangéliste Moody, ou plus probablement un mélange des deux.) Lombroso, surpris et gêné de cette intrusion, pointa un doigt furieux pour montrer l'écran téléphonique sur lequel je pus voir l'image du maire Quinn. Mais au lieu de sortir, j'offris une pantomime désolée, un barrage insensé de petits signes de tête, de gestes, de grimaces idiotes, le tout amenant finalement Lombroso à prier Quinn de

raccrocher une minute. L'écran s'éteignit. Lombroso me lorgna de travers.

— Eh bien ? Quelle mouche te pique ?

— Je ne sais pas. Excuse-moi. Je n'ai pas pu rester. Qui est donc ce Carvajal, Bob ?

— Je te l'ai dit. Grosse fortune. Partisan convaincu de Quinn. Il faut le ménager. Écoute, je téléphone. Le maire doit...

— Je ne veux pas me trouver seul avec ce bonhomme. On dirait un mort vivant, un zombie. Il me flanque les jetons.

— Quoi ?

— Je parle sérieusement. Il y a comme une force mortelle, une chose glacée qui vient de lui, Bob. Il me donne des démangeaisons. Il répand des ondes de peur.

— Bonté divine, Lew !

— Je n'y peux rien. Tu sais comme je capte certaines choses.

— C'est un doux loufoque qui a ramassé beaucoup d'argent en Bourse et qui aime notre maire. Point final.

— Pourquoi est-il ici ?

— Pour faire ta connaissance.

— Rien que ça ? Rien que pour me connaître ?

— Tu n'imagines pas à quel point il voulait te parler ! Il m'a dit que c'était très important pour lui de travailler avec toi, d'obtenir ton concours.

— Mon temps est-il donc à vendre au profit de tous ceux qui ont donné cinq dollars pour soutenir la campagne de Quinn ?

Lombroso soupira.

— Si je te révélais combien Carvajal a versé, tu ne le croirais point, et n'importe comment... oui, je pense que tu pourrais lui accorder un peu de ton temps.

— Mais...

— Écoute, Lew, si tu veux plus de détails, il faudra interroger Carvajal. Va le retrouver. Sois gentil, laisse-moi parler au maire. Va. Carvajal ne te mangera pas. Ce n'est jamais qu'un gringalet, non ? (Lombroso fit volte-face pour reprendre la communication. Le visage de Quinn réapparut sur l'écran.) Désolé, Paul Lew vient d'avoir un moment de faiblesse, mais je pense qu'il va déjà mieux. Voyons donc...

Je rejoignis Carvajal. Le petit homme était assis immobile, tête basse, bras ballants, comme si un blizzard glacé avait traversé la pièce pendant que j'étais parti, le laissant gelé et ratatiné. Lentement, au prix d'un effort manifeste, il se rétablit, droit sur son siège, aspirant une ample gorgée d'air, affectant une animation que ses yeux – ses yeux vides, terrifiants – démentaient complètement. Je l'avais dit : un véritable zombie.

— Serez-vous des nôtres à déjeuner ? lui demandai-je.

— Non. Non, je ne voudrais point m'imposer. Je souhaitais seulement échanger quelques mots avec vous, monsieur Nichols.

— Tout à votre service.

— Vraiment ? Voilà qui est merveilleux. (Il esquissa un pâle sourire.) J'ai beaucoup entendu parler de vous, vous savez, et bien avant que vous vous intéressiez à la politique. D'un certain point de vue, nous faisons tous deux le même travail.

— Vous voulez dire les opérations boursières ?

J'étais interloqué.

Son sourire s'élargit et n'en fut que plus troublant.

— Les prédictions, rectifia-t-il. Pour moi, le marché des valeurs. Pour vous, les conseils donnés aux chefs d'entreprises et aux politiciens. Nous avons l'un comme l'autre tiré parti de nos aptitudes et de... de notre bonne appréciation des tendances.

J'étais absolument incapable de lire en lui. Un être opaque, un mystère, une énigme.

Il reprit :

— Vous voilà donc maintenant près du maire, vous le renseignez sur le profil de la route qu'il va suivre. J'admire les personnes qui possèdent une vision intérieure aussi nette. Dites-moi, quelle sorte de carrière conjecturez-vous pour M. Quinn ?

— Brillante, déclarai-je.

— Un maire efficace, donc ?

— Il sera l'un des meilleurs que cette ville ait jamais eus.

Lombroso rentrait dans la pièce.

— Et plus tard ? insista Carvajal.

Je regardai Lombroso d'un œil hésitant, mais ses paupières restèrent baissées. C'était à moi seul de jouer.

— Après son mandat ?

— Oui.

— Il est encore jeune, monsieur Carvajal. Il pourrait obtenir plusieurs mandats successifs. Mais je ne peux vous proposer aucune conjecture valable pour des événements qui se produiront dans huit ou douze ans.

— Douze ans à l'Hôtel de Ville ? Croyez-vous qu'il acceptera d'y rester tout ce temps ?

Carvajal s'amusait à mes dépens. J'eus l'impression de m'être laissé engager dans une manière de joute. J'arrêtai sur lui un long regard, et perçus quelque chose de terrifiant, quelque chose de puissant et d'incompréhensible qui me fit saisir au vol la première parade dont je pouvais user. Je demandai :

— Et vous ? Qu'en pensez-vous ?

Pour une fois, un pâle reflet de vie joua dans ses yeux. Il prenait plaisir au jeu.

— J'estime que le maire Quinn est promis à des fonctions plus élevées.

— Gouverneur ?

— Plus élevées encore.

Je ne trouvais pas de réponse immédiate, et puis j'étais incapable de parler, car un silence écrasant avait suinté des murs pour nous engluier. Je tremblais d'être seul à le rompre. Si seulement le téléphone sonnait encore une fois, songeai-je – mais tout resta figé, aussi stagnant que l'air par une nuit de gel, jusqu'au moment où Lombroso nous tira d'affaire.

— Nous pensons comme vous qu'il a beaucoup de ressources, prononça-t-il.

— Nous avons pour lui de grandes ambitions, marmottai-je.

— Je sais, dit Carvajal. C'est la raison de ma visite. Je veux vous offrir mon soutien.

Lombroso hocha la tête.

— Votre participation financière nous a considérablement aidés tout du long, et...

— Je n'ai pas uniquement en vue la question argent.

C'était maintenant Lombroso qui me lorgnait pour que j'aille à son secours. Mais je perdais pied.

— Je crains de ne pas bien vous suivre, monsieur Carvajal.

— En ce cas... si je puis rester seul un moment avec vous, j'essaierai...

Je lançai un bref coup d'œil à Lombroso. S'il fut vexé d'être mis à la porte de son propre bureau, il ne le montra pas. Il s'inclina avec une élégance typique et passa dans la pièce annexe. Une fois de plus, je me trouvais seul face à Carvajal, et une fois de plus je fus mal à l'aise, désarçonné par ces mystérieux filins d'acier qui semblaient renforcer son esprit affaibli. Sur un ton nouveau, insinuant, confidentiel, il me dit alors :

— Comme je l'ai remarqué, vous et moi faisons le même genre de travail. Mais je pensais que nos méthodes diffèrent sensiblement, monsieur Nichols. Votre technique est intuitive, probabiliste, et la mienne... eh bien, la mienne est autre. Je crois que certaines de mes intuitions pourraient compléter les vôtres. Voilà où j'essayais d'en venir.

— Des intuitions prophétiques ?

— Tout juste. Je ne tiens nullement à chasser sur vos terres. Mais je pourrais présenter une suggestion ou deux qui, je crois, auraient une certaine valeur.

Je tiquai. Le mystère était soudain éclairci, et ce qu'on me révélait avait tout de l'antichute dans sa banalité : Carvajal n'était qu'un riche maniaque de la politique, s'imaginant que son argent suffisait à le qualifier comme expert universel, un expert qui rêvait de prendre part au travail des pros. Un bricoleur. Un stratège en chambre. Seigneur ! Ménageons-le, avait décrété Lombroso. Comment donc ! Faisant effort pour agir avec tact, je lui répondis d'un ton raide :

— Certes. M. Quinn et ses collaborateurs seront toujours heureux d'accueillir des suggestions positives.

Les yeux de Carvajal cherchèrent à rencontrer les miens, mais j'évitai son regard.

— Merci, murmura-t-il. Pour commencer, j'ai noté deux ou trois petites choses...

Il m'offrait une feuille de papier blanc pliée en deux, et je remarquai que ses doigts tremblaient. Je la pris sans même y jeter un coup d'œil. Brusquement, toute force parut abandonner Carvajal, comme s'il fût rendu à la limite de ses moyens. Son teint virait au gris, je voyais ses articulations céder.

— Merci, répéta-t-il. Merci infiniment.

Et il s'en alla, après une profonde courbette sur le seuil, à la manière des ambassadeurs japonais.

Hochant la tête, je dépliai son papier. Trois lignes y étaient tracées, d'une écriture en pattes d'araignée :

1. Garder l'œil sur Gilmartin.

2. Coagulation du pétrole national obligatoire – sera bientôt au premier plan.

3. Socorro pour Leydecker avant l'été. Prendre contact sans tarder.

Je lus ces mots à deux reprises, attendis le déclic familier de l'intuition, qui pouvait tout clarifier, et ne fus pas plus avancé. Quelque chose chez Carvajal semblait annihiler mes facultés. Ce sourire spectral, ces yeux vides, ces notes sibyllines... J'appelai Lombroso, qui surgit immédiatement de la pièce voisine.

— Alors ?

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas. Il m'a donné ceci, dis-je en lui tendant le papier.

— Gilmartin... Coagulation... Leydecker... (Lombroso fronçait les sourcils.) Eh bien, je t'écoute, magicien. Qu'est-ce que tout ça signifie ?

Gilmartin ne pouvait être que le contrôleur d'État Anthony Gilmartin. Il s'était trouvé déjà en opposition avec Quinn sur des points de politique fiscale, mais ne faisait plus parler de lui depuis des mois.

— Carvajal pense que nous aurons d'autres difficultés avec Anthony pour le budget, hasardai-je. Mais tu devrais en savoir davantage que moi là-dessus. Est-ce que Gilmartin critique toujours nos dépenses ?

— Pas un mot.

— Préparons-nous une fournée de nouvelles taxes qui ne lui plairaient point ?

— Nous t'aurions mis au courant, voyons.

— Il n'y a donc aucun heurt possible entre Quinn et Gilmartin ?

— Je n'en aperçois pas dans un proche avenir, affirma Lombroso. Et toi ?

— Moi non plus. Passons à cette histoire de coagulation...

— Nous discutons actuellement un projet de loi draconienne. Nul navire n'entrera dans le port de New York s'il transporte du pétrole non coagulé. Quinn n'est pas certain que l'idée soit tellement bonne, et nous envisagions de te demander une analyse. Mais la coagulation du pétrole sur le plan national ? Quinn n'a jamais touché aux questions de politique générale.

— Pas jusqu'à présent.

— Pas jusqu'à présent, non. Peut-être le moment est-il venu de s'y attaquer. Carvajal a dû flairer quelque chose. Et le numéro trois, c'est... ?

— Leydecker, dis-je. Il s'agissait à coup sûr de Martin Leydecker, gouverneur de la Californie, l'un des membres les plus influents du parti néo-démocrate et candidat n°1 pour l'élection présidentielle de 2000. « *Socorro* » est un mot espagnol qui signifie « secours », « aide », n'est-ce pas, Bob ? Donc... aider Leydecker qui n'en a nul besoin ? Pourquoi ? Et de toute façon, comment Paul Quinn peut-il aider Leydecker ? En lui donnant son appui ? À part le fait de gagner sa bienveillance, je ne vois guère en quoi cela pourrait avantager Quinn. Et ça n'apporterait rien à Leydecker qu'il n'ait déjà dans sa poche...

— Socorro est le lieutenant-gouverneur de la Californie, interrompit doucement Lombroso. Carlos Socorro. Il s'agit d'un nom propre, Lew.

— Carlos Socorro...

Je fermai les yeux. Évidemment. Les joues me brûlaient. Toutes les listes que j'avais dressées, toutes mes compilations des hommes forts existant au sein du parti néo-démocrate – et malgré cela, j'oubliais l'héritier présomptif de Martin Leydecker ! Pas *socorro*, mais Socorro, crétin !

— Que veut donc nous suggérer Carvajal ? repris-je. Que Leydecker démissionnera pour postuler sa désignation, faisant ainsi de Socorro le gouverneur ? Okay ça cadre. Mais « prendre contact »... avec lequel des deux ? Je nage. Avec Socorro ? Avec Leydecker ? C'est brumeux, Bob. Je ne vois aucune interprétation sensée.

— Alors, Carvajal ? Qu'est-ce qu'il est, d'après toi ?

— Un timbré. Un timbré riche. Un pauvre bonhomme dont le crâne est farci de politique.

Je rangeai le papier dans mon portefeuille. J'avais une migraine carabinée.

— Laisse tomber. J'ai flatté sa marotte parce que tu m'avais dit de le ménager. J'ai été bien sage aujourd'hui, pas vrai, Bob ? Mais je ne suis pas tenu de prendre ces élucubrations au sérieux, et je n'essaierai même pas. Allons maintenant déjeuner, fumer quelques cigarettes, nous offrir des martinis glacés, et nous parlerons boutique.

Lombroso m'adressa son sourire le plus radieux, me consola d'une tape sur l'épaule et m'emmena. Je chassai Carvajal de mes pensées. Mais je gardais une impression de froid, comme si j'entrais dans une nouvelle saison, une saison qui n'était plus le printemps, et ce froid persista bien après notre déjeuner.

12

Au cours des semaines suivantes, nous nous mîmes sérieusement à préparer l'ascension de Paul Quinn – et la nôtre – vers la Maison-Blanche. Je n'avais plus lieu maintenant de cacher mon désir, presque mon besoin, de le faire président. Dans le cercle de ses collaborateurs immédiats, chacun affichait désormais cette ferveur que je jugeais si honteuse quand je l'avais ressentie pour la première fois, un an plus tôt. Nous étions maintenant tous en piste.

La façon de créer un président a peu évolué depuis le milieu du XIX^e siècle, bien que les techniques soient légèrement différentes en ces jours de sondages, de prévisions stochastiques et de propagande intensive destinée à saturer les esprits. Le point de départ, on s'en doute, est un candidat sûr, ayant de préférence une assise solide dans un État fortement peuplé. Votre homme doit être plausible : il doit avoir l'allure et le comportement d'un président. Si ce n'est pas dans son style naturel, il lui faudra s'astreindre à créer autour de Lui une impression de vraisemblance. Chez les meilleurs candidats, c'est un don inné. William Mac Kinley, Lyndon Johnson, Franklin Delano Roosevelt et Woodrow Wilson montraient tous cette allure présidentielle, je dirais même théâtrale. Harding également. Nul homme n'a jamais eu davantage l'allure d'un président que Warren Gamaliel Harding : c'était sa seule capacité pour briguer le poste, mais elle lui a suffi pour l'obtenir. Tom Dewey, Al Smith, Mac Govern et Humphrey ne l'avaient point, et ils ont perdu. Stevenson et Willkie étaient comme Harding, mais ils se heurtèrent à des personnages qui avaient plus de gabarit qu'eux. John Fitzgerald Kennedy ne correspondait pas à l'image idéale du président telle qu'on la voyait en 1960 – esprit pondéré, paternel – mais d'autres qualités jouaient pour lui et, en triomphant, il modifia le prototype dans une certaine mesure, changement dont pouvait bénéficier Paul Quinn. *Agir* comme un président est également capital. Le candidat doit s'imposer par sa fermeté, son sérieux, mais aussi par sa charité, avec un ton qui restitue la sagesse et la chaleur humaine d'un Lincoln, le cran d'un Truman, la sérénité d'un Roosevelt, l'allant d'un Kennedy. De ce point de vue, Quinn ne craignait personne.

L'homme qui veut être président doit former une équipe : un collaborateur pour réunir les fonds (Lombroso), un pour séduire les masses (Missakian), un pour analyser les tendances et suggérer les manœuvres les plus profitables (moi), un pour réaliser une alliance des différents leaders politiques à l'échelle nationale (Ephrikian) et un pour diriger et coordonner les mouvements stratégiques (Mardokian). Puis cette équipe fonce avec le produit obtenu, établit les rapports adéquats dans les

domaines de la politique, du journalisme, des finances, et pénètre l'esprit des gens de l'idée que cet homme est Le-Seul-Digne-D'occuper-Le-Poste. Lorsque se réunit la convention, l'on doit avoir gagné suffisamment de délégués pour le faire choisir au premier tour, ou au troisième à la rigueur : si vous n'obtenez pas sa désignation, les alliances s'effritent, et des concurrents inconnus guettent le bon moment. Une fois votre homme désigné, vous lui choisissez un colistier dont les caractéristiques – idées, allure, origines – diffèrent autant de celles du candidat qu'elles peuvent différer chez tous les personnages avec qui il est en relations verbales, et vous voilà bons pour faire mordre la poussière à l'honorable ennemi.

En avril 99, nous eûmes notre première réunion stratégique officielle dans le bureau de l'adjoint au maire, Haig Mardokian. Il y avait là Mardokian, Bob Lombroso, George Missakian, Ara Ephrikian et moi. Quinn était absent. Il se trouvait à Washington, où il marchandait avec le Ministère de la Santé, de l'Éducation et des Loisirs une augmentation des crédits destinés à la ville, sous couvert de la loi en faveur de l'Équilibre Émotif. Je percevais dans la pièce un crépitement électrique qui n'avait rien à faire avec le flux d'ozone distribué par l'épurateur d'air. C'était le crépitement de notre puissance, réelle, disponible. Nous nous réunissions pour commencer notre grande œuvre : bâtir l'Histoire.

La table était ronde, mais j'avais l'impression de me trouver au centre du groupe. Tous quatre, bien plus versés que moi déjà dans les arcanes du pouvoir et des influences, me regardaient en quête d'une directive, car l'avenir était un brouillard épais. Eux pouvaient seulement essayer de deviner les énigmes des jours non encore parus, et ils étaient persuadés que je *voyais*. Bien sûr, je n'allais pas expliquer la différence entre *voir* et être d'une bonne force à conjecturer. Je goûtais ce sentiment de supériorité. Le pouvoir est intoxicant certes, à quelque niveau qu'on puisse l'atteindre. J'étais là, parmi ces milliardaires – deux juristes, un spéculateur et un magnat de la publicité, trois Arméniens retors et un Juif espagnol, tous impatients comme moi de savourer le triomphe d'une course victorieuse à la Maison-Blanche, tous avides de partager cette gloire obtenue

pour un autre, tous se taillant déjà leurs empires respectifs au sein du futur gouvernement. Et ils attendaient maintenant que je leur indique comment réaliser ce qui allait être en fait la conquête des États-Unis. Mardokian prit la parole :

— Procédons d'abord à un examen, Lew. Que penses-tu des chances réelles de Quinn pour qu'il soit désigné l'an prochain ?

J'observai une pause adéquate, style prophète. Je donnais l'impression d'interroger les totems stochastiques. Mon regard sondait les lointaines régions de l'espace, contemplant des nuées d'atomes dansants, guettant l'apparition des présages. J'affectais la pomposité d'un oracle. Bref, je jouais de bout en bout mon personnage formidable et mystérieux. Après quoi, je répondis d'un ton grave :

— Pour la désignation, une chance sur huit. Pour l'élection, une sur cinquante.

— Pas bien fameux.

— Non.

— Pas fameux du tout, appuya Lombroso. Mardokian était consterné. Tourmentant l'extrémité de son nez charnu d'empereur romain, il dit :

— Nous suggères-tu de laisser tomber complètement ? Est-ce là ton appréciation ?

— Pour l'an prochain, oui. Faites votre deuil de la présidence.

— Alors, nous renonçons ? bougonna Ephrikian. Comme ça, sans nous accrocher ? Nous nous contentons de la mairie, nous abandonnons ?

— Minute, insista Mardokian. (Il me fit face à nouveau.) Et pour la campagne de 04, Lew ?

— Les chances sont meilleures. Bien meilleures. Ephrikian (corpulent, barbe noire, crâne tondu suivant les exigences de la mode) semblait inquiet. Il prit un air renfrogné.

— Actuellement, la presse ne tarit pas d'éloges sur ce que Quinn a réalisé comme maire pendant sa première année. J'estime, Lew, que c'est le moment d'atteindre l'échelon suivant.

— D'accord, dis-je pour ne pas le contrarier.

— Mais il sera battu en 2000 ?

— Quel que soit l'homme présenté par les néo-démocrates, il sera battu. N'importe lequel. Quinn, Leydecker, Keats, Kane,

Pownell, tous. C'est le moment pour Quinn de tendre la main, d'accord, mais l'échelon supérieur n'est pas toujours le sommet.

Missakian (trapu, méticuleux, lèvres minces, l'homme lucide par excellence) intervint :

— Peux-tu être plus précis, Lew ?

— Tant que vous voudrez, dis-je. Et je me lançais dans les détails.

J'exposai ma prédiction – pas tellement aventurée – d'après laquelle tout candidat se présentant contre Mortonson en 2000 était voué à l'échec. Dans notre pays, les présidents en fonction ne sont jamais battus quand ils sollicitent un deuxième mandat, à moins que le premier n'eût été une catastrophe d'ampleur hoovérienne, et Mortonson avait accompli un bon petit travail terne et laborieux, qui, en bien ou en mal, n'avait rien d'exceptionnel, bref, le genre qui plaît à l'Américain moyen. Leydecker constituerait un rival respectable, mais il n'y avait vraiment pas d'issue : il serait défait et risquait de l'être sévèrement. Mieux valait donc se tenir hors du chemin de Leydecker, lui laisser le champ libre. N'importe comment, une tentative de Quinn pour lui arracher la désignation l'an prochain échouerait et ferait de Leydecker un ennemi, ce qui n'était pas souhaitable. Laissons donc Leydecker obtenir l'investiture, laissons-le se détruire lui-même lors de l'élection en cherchant à battre Mortonson. Attendons. Nous ferons désigner Quinn – toujours jeune et non déprécié par une défaite – en 2004, quand la Constitution aura interdit à Mortonson de solliciter un troisième mandat.

— Donc, résuma Ephrikian, Quinn s'abstient au profit de Leydecker en 2000, et reste les bras croisés ?

— Mieux que ça, rectifiai-je.

Je portai mon regard vers Lombroso. Lui et moi avions déjà discuté stratégie. Courbant ses puissantes épaules en avant et balayant le côté arménien de la table d'un coup d'œil élégamment voilé sous ses paupières, il se mit à exposer notre plan.

Quinn essaierait de s'acquérir une notoriété sur le plan national durant les prochains mois, pour donner son maximum en juillet 99 avec déplacements dans tous les États et principaux

discours à Memphis, Chicago, Denver, San Francisco. Ayant derrière lui quelques résultats appréciables dont bénéficiait New York (réajustement des enclaves, dynamisme accru des plans d'études, dégottfriedisation de la police, etc.), il donnerait son avis sur des questions plus générales, telles que les échanges nucléaires entre régions, une nouvelle présentation des Lois sur la Vie Privée (textes repoussés en 1982), voire – pourquoi pas ? – cette affaire de pétrole coagulé. En octobre, il attaquerait ouvertement les républicains, non pas tant Mortonson lui-même que certains membres choisis de son cabinet (tout spécialement Hospers, de l'Énergie, Theiss qui tenait l'Information et Perlman, ministre de l'Environnement). Il allait donc se glisser pied à pied dans la lutte, devenant une figure de proue, un jeune leader en plein essor. Les gens évalueraient ses chances d'occuper la Maison-Blanche, bien que les sondages le situeraient loin derrière Leydecker comme favori pour la désignation (c'était à nous d'y veiller) et il ne se déclarerait jamais vraiment candidat. Il laisserait la presse dans l'illusion qu'il préférerait Leydecker à n'importe quel autre, prenant soin toutefois de ne pas cautionner celui-ci sans réserves. En 2000, à la convention néodémocrate de San Francisco, une fois que Leydecker aurait prononcé le traditionnel discours pour refuser de nommer son compagnon de lutte, Quinn lancerait alors une offensive factice (et malheureuse) afin d'être choisi comme *vice-président* éventuel. Pourquoi vice-président ? Parce que la joute le mettrait au premier plan sans l'exposer à se voir taxé d'ambition prématurée et sans lui aliéner le redoutable Leydecker. Pourquoi une offensive malheureuse ? Parce que Leydecker allait perdre de toute façon contre Mortonson, et Quinn n'avait rien à gagner en le suivant dans la défaite comme coéquipier. Mieux valait être évincé par la convention, donnant ainsi l'image d'un brillant nouveau venu victime des politiciens, que désavoué à l'issue du vote.

— Notre modèle, conclut Lombroso, est John Kennedy, mis sur la touche de cette même façon en 1956 et grand vainqueur en 1960. Lew a procédé à des votes simulés qui montrent l'imbrication des forces. Nous pouvons vous faire voir les profils.

— Merveilleux ! gloussa Ephrikian. Et pour quand l'assassinat ? 2003 ?

— Restons sérieux, veux-tu ? dit doucement Lombroso.

— Okay, acquiesça Ephrikian. Sérieux tu es, sérieux je suis. Et s'il plaît à Leydecker de se présenter en 2004 ?

— Il aura soixante et un ans, répondit Lombroso, et une première défaite à son passif. Tandis que Quinn sera encore dans la force de l'âge, et invaincu. L'un se trouvera sur la mauvaise pente, et l'autre manifestement sur la bonne, celle qui monte. Le parti réclamera à grands cris un gagnant, après huit années passées loin du pouvoir.

— J'approuve, déclara finalement Missakian.

— Et toi, Haig ?

Mardokian n'avait soufflé mot depuis un certain temps. Il hocha la tête.

— Quinn n'est pas mûr pour prendre les rênes en 2000. Mais il le sera en 2004.

— Et cette fois-là, tout le pays sera mûr pour lui, appuya Missakian.

13

Un fait à noter, en politique, c'est qu'elle peut provoquer des coucherries imprévues. Sans la politique, ni Sundara ni moi ne nous serions laissé entraîner, ce même printemps, dans une partie carrée avec Catalina Yarber, prosélyte de la Religion transististe, et Lamont Friedman, le jeune phénomène des questions financières. Sans sa conversion, Sundara serait encore ma femme. Ainsi donc, toujours cette chaîne de causalité, chaque maillon nous ramenant inéluctablement à un point bien déterminé dans le temps.

Il se fit que, membre de l'entourage de Paul Quinn, je reçus des invitations gratuites au banquet à cinq cents dollars par tête qu'organisent chaque année les néodémocrates pour le Nicholas

Rosewall Day. Hommage rendu à la mémoire du gouverneur assassiné, mais en outre, opération permettant de ramasser des fonds, et occasion pour le superman du parti de se faire valoir. Et comme on peut s'en douter, le principal orateur, cette année-là, était Quinn.

— Il serait temps que j'assiste à l'un de tes dîners politiques, estima Sundara.

— Ils sont puissamment soporifiques, tu sais.

— Peu importe.

— Tu t'y ennuiieras à mourir, ma douce.

— Y vas-tu ? insista-t-elle.

— Bien obligé.

— Dans ce cas, je pense utiliser l'autre invitation. Si je m'endors, tu me réveilleras quand le maire prendra la parole. Il me donne toujours un coup de fouet.

Tant et si bien que, certaine nuit tiède et pluvieuse, nous prîmes une capsule pour le Harbor Hilton, cette énorme pyramide étincelante posée sur ponton souple à cinq cents mètres de la pointe de Manhattan. Nous y rejoignîmes le gratin libéral de l'Est dans la Grande Salle Supérieure d'où mon regard plongeait vers la tour de Sarkosian située de l'autre côté de la baie – tour qui m'avait vu faire la connaissance de Paul Quinn quatre ans plus tôt. Beaucoup des invités d'alors participeraient au banquet. Sundara et moi choisîmes la même table que deux autres personnes : Friedman et Catalina Yarber.

Pendant la phase préliminaire des drogues et des cocktails, Sundara accapara plus d'intérêt que tous les sénateurs, gouverneurs et maires rassemblés, Quinn compris. C'était dû en partie à la curiosité, car chacun connaissait de réputation mon épouse exotique mais peu l'avaient rencontrée, et aussi parce qu'elle était bien la plus jolie femme présente. Sundara n'en éprouvait d'ailleurs ni surprise ni gêne. Elle a toujours été belle, au demeurant, et s'est accoutumée à l'effet que sa personne produit. Elle n'avait pas non plus choisi de se vêtir comme une qui craint d'être admirée. Elle portait un léger péplum de harem, sombre et flottant, qui la couvrait des pieds à la tête. En dessous elle était nue, et quand elle passait devant un point lumineux, cela produisait un effet dévastateur. Elle rayonnait au

centre de l'immense pièce comme un papillon des nuits tropicales, élégante et souple, sombre et mystérieuse, les lampes faisant jouer des étincelles dans ses cheveux noirs, la courbe révélée de ses seins et de ses flancs excitant la convoitise parmi les hommes présents. Elle eut sa minute de gloire, certes ! Quinn venant nous accueillir, lui et Sundara transformèrent une chaste accolade en un pas de deux sublime mimant le charisme sexuel, qui laissa les plus vieux de nos politiciens bouche bée, les pommettes cramoisies et la main à leur col pour le desserrer. L'épouse de Quinn elle-même, Laraine, que l'on comparait à la Joconde, sembla éprouver un certain choc, bien qu'elle eût fait le plus heureux mariage dont j'aie jamais entendu parler dans le monde politique. Mais peut-être s'amusait-elle simplement de l'ardeur manifestée par Quinn ? Si vous aviez vu ce sourire indéfinissable !

Sundara irradiait encore le pur Kama Soutra lorsque nous prîmes place. Lamont Friedman assis en face d'elle à la table circulaire sursauta et frémit quand ses yeux rencontrèrent les siens, et son regard la fixa avec une ardeur farouche, tandis que les muscles bougeaient par saccades dans son long cou maigre. Parallèlement, d'une manière plus discrète mais non moins ardente, Catalina Yarber n'avait d'yeux que pour Sundara Friedman. Vingt-neuf ans, maigre squelettique, deux mètres trente de haut peut-être, avec une pomme d'Adam saillante et des paupières globuleuses ouvertes sur des prunelles à l'expression égarée. Une lourde masse de cheveux marron enserrait son crâne comme quelque créature venue d'outre-ciel pour le dévorer. Sorti de Harvard avec une solide qualification pour la sorcellerie monétaire, il était maintenant le grand magicien d'un groupe de financiers se faisant appeler La Sauvegarde des Droits Hypothécaires et qui, par une suite de coups audacieux (rachats d'options, offres fictives et autres procédés dont je n'ai qu'un vague aperçu) s'étaient assuré le contrôle d'un empire valant mille millions de dollars, avec obligations dans chaque continent, excepté l'Antarctide (mais je ne serais pas étonné d'apprendre que leur Sauvegarde se fût fait attribuer le monopole des droits de douane pour le Goulet de Mac Murdo).

Mlle Yarber ? Petite, blonde, la trentaine, efflanquée, visage quelque peu durci, yeux toujours en mouvement, lèvres minces. Ses cheveux coupés court comme ceux d'un garçon tombaient à la chien sur un front vaste et méditatif. Elle n'était pas maquillée outre mesure – une simple ligne bleue tracée autour de la bouche – et ses vêtements sobres se composaient d'une blouse couleur paille contrastant avec une jupe droite atteignant les genoux. Effet restreint, voire austère, mais comme elle prenait place, j'avais remarqué que cette image asexuée était corrigée par une touche d'érotisme surprenante : sa jupe s'ouvrait en longueur de la taille à l'ourlet sur vingt centimètres du côté gauche, et chaque mouvement révélait une jambe ferme, une hanche veloutée et un coin de fesse. À mi-cuisse, fixé par une chaînette d'or, l'on voyait le petit médaillon abstrait qui est l'emblème de la Religion transitiste.

Puis ce fut le dîner, classique dans son menu : salade de fruits, consommé, filets de protéosoja, petits pois et carottes bouillis, bourgogne californien, saumon cuit au four et grumeleux à souhait, le tout servi avec le maximum de fracas et le minimum de bonne grâce par des membres revêches de groupes minoritaires exploités. Tandis que nous bavardions et mangions, un assortiment de politiciens besogneux circulait entre les tables pour distribuer claques dans le dos et poignées de main. Il nous fallut aussi subir le cortège de ces dames les épouses (la plupart sexagénaires, courtaudes, pataudes et fagotées à la dernière mode du pincé) qui se frayaient obstinément leur chemin vers les puissants et les glorieux. L'intensité sonore était supérieure de vingt décibels au tonnerre du Niagara. Des geysers de rires stentoriens venaient nous éclabousser, partis de telle ou telle table quand quelque juriste à crinière argentée ou légiste respecté sortait son histoire scabreuse favorite de nègres / juifs / Irlandais / Écossais / avocats / docteurs / curés / fous / truands dans la meilleure tradition 1965. Comme toujours en pareille corvée, je me sentais l'esprit désorienté du doux sauvage arrivant de Mongolie et fourvoyé sans manuel de poche au beau milieu d'une cérémonie tribale américaine totalement inconnue. C'eût été abominable sans les tubes de poudre que l'on vous offrait en permanence. Le

parti néo-démocrate restreint peut-être la consommation du vin, mais il sait comment se procurer la drogue.

Alors que l'on passait aux discours, vers 9 heures et demie, un rite se déroulait à l'intérieur du rite : Lamont Friedman expédiait à Sundara des messages quasi désespérés, et Catalina Yarber, bien qu'attirée manifestement elle aussi par Sundara, m'avait, d'une façon muette, froide, exempte d'émotion, proposé ses faveurs.

Comme le maître de cérémonies (Lombroso, qui pouvait brillamment se montrer tour à tour raffiné et vulgaire) plongeait au cœur même de sa routine, faisant alterner les pointes railleuses dont il criblait les membres du parti les plus distingués présents dans la salle, avec les notes funèbres obligatoires pour évoquer nos martyrs traditionnels – Kennedy, l'autre Kennedy, King, Rosewall, Gottfried – Sundara me chuchota :

— As-tu remarqué Friedman ?

— Il a, je dirais, le klaxon déréglé.

— Moi, je croyais que les génies étaient censés se montrer plus subtils.

— Lamont juge peut-être que les avances les moins discrètes sont les meilleures, suggèrai-je.

— Il se conduit en collégien.

— Donc, tant pis pour lui.

— Oh, mais non ! dit Sundara. Je le trouve attirant. Insolite, mais nullement répugnant, tu comprends ? Presque séduisant.

— Eh bien, c'est que l'approche directe lui réussit. Tu vois ? C'est vraiment un génie.

Sundara pouffa.

— Yarber en a après toi. Est-ce un génie elle aussi ?

— À mon avis, c'est toi qu'elle désire, ma douce. On appelle ça l'approche indirecte.

— Et que penses-tu faire ?

Je haussai les épaules.

— Je te laisse choisir.

— Je suis pour. Comment trouves-tu Yarber ?

— Je deviné en elle beaucoup d'énergie.

— Je le crois également. Partie carrée cette nuit, alors ?

— Pourquoi pas ? acquiesçai-je, juste au moment où Lombroso mettait tout le monde dans une joie assourdissante avec un crescendo savamment dosé de polyethnie et de malice destiné à présenter Paul Quinn.

Nous gratifiâmes le maire d'une longue ovation orchestrée par Haig Mardokian depuis l'estrade. Retrouvant mon siège, j'adressai à Catalina Yarber un télégramme en code oculaire qui mit des taches roses sur ses joues pâles. Elle sourit, découvrant une double rangée de petites dents pointues. Message reçu. Terminé. Sundara et moi aurions donc notre petite fête galante en compagnie du couple. Nous étions plus monogames que la plupart, d'où nos privautés à deux. Très peu pour nous le tapage des maisonnées où règne la multitude, les chamailleries sur la propriété privée, les ribambelles communautaires de gosses. Mais la monogamie est une chose et la continence une autre : si la première existe encore, bien que modifiée par les changements de notre époque, la seconde s'apparente au dodo et au trilobite. J'appréciais fort la perspective d'une passe d'armes avec la petite et vigoureuse Mlle Yarber. J'enviais quand même Friedman, comme cela m'arrivait toujours vis-à-vis des partenaires de mon épouse, car il allait posséder Sundara l'Unique, qui restait pour moi la plus désirable de toutes. Il me faudrait m'arranger d'un corps que je convoitais, mais convoitais moins que le sien. Une manœuvre de l'amour, je suppose que telle était l'explication : amour dans l'exofidélité. Heureux Friedman ! L'on ne peut découvrir qu'une seule fois une femme comme Sundara.

Quinn parla. Il n'est point porté sur la farce et ne lança que deux ou trois plaisanteries de pure forme auxquelles chacun sut répondre avec tact. Puis il aborda les choses sérieuses : l'avenir de New York, l'avenir des États-Unis, l'avenir de l'humanité au cours du prochain siècle. L'an 2000, affirma Quinn, revêt une immense valeur symbolique. C'est littéralement le seuil d'un nouveau millénaire. Puisque le Grand Compteur va tourner, effaçons l'ardoise, repartons à zéro, gardons en mémoire, mais ne répétons point, les terribles erreurs du passé. Au XX^{ème} siècle nous sommes sortis victorieux de l'épreuve par le feu, nous avons subi l'estrapade, l'écartèlement, les tenailles des

bourreaux. Nous avons frôlé la destruction de toute vie sur Terre. Nous nous sommes trouvés face à l'éventualité d'une famine, d'une misère universelle. Follement, inéluctablement, nous avons plongé dans des décennies de troubles politiques, nous étions victimes de nos appétits, de nos peurs, de nos haines, de notre ignorance. Mais maintenant que nous contrôlons l'énergie solaire, que la population s'accroît moins vite, que nous réalisons un équilibre harmonieux entre l'expansion économique et la sauvegarde de l'environnement, le temps est venu pour nous d'édifier la société parfaite – monde où prévaudra la raison, où triomphera le bon droit, où nous réaliserons le plein épanouissement du potentiel humain.

Et cetera, et cetera. Une vision enchanteresse de l'ère prochaine. Noble rhétorique, surtout chez un maire de New York, beaucoup plus attaché par tradition aux principes grégaires et aux remous des syndicats qu'aux destinées de l'homme. On eût fort bien pu mépriser de telles phrases, n'y voir qu'élégante fanfaronnade – mais non ! Impossible. Elles prenaient un sens qui allait au-delà du thème choisi : ce que nous entendions constituait le premier coup de claxon d'un futur leader à l'échelle mondiale. Quinn était là, debout, semblant plus grand que sa taille, visage empourpré, regard brillant, bras croisés dans l'attitude caractéristique de la force tranquille, faisant mouche à tout coup avec ses phrases sonores...

« ... puisque le Grand Compteur va tourner, effaçons l'ardoise... »

« ... nous sommes sortis victorieux de l'épreuve par le feu... »

« ... le temps est venu pour nous d'édifier la société parfaite... »

La Société Parfaite. Je perçus le déclic, le bourdonnement, et ce bruit n'indiquait pas tant la saute du compteur que l'énoncé d'un slogan nouveau. Point n'était besoin d'être grand stochasticien pour augurer que nous entendrions encore beaucoup de choses sur cette société parfaite d'ici le jour où Paul Quinn en aurait fini avec nous.

Et il vous subjuguait, bon Dieu ! Moi qui avais hâte de filer pour me livrer aux prouesses prévues, je restais assis, sans

broncher, frappé d'extase, et de même tous ces politiciens ivres, tous ces nababs drogués – jusqu'aux serveurs, qui avaient arrêté le tintamarre des plats pendant que la voix superbe de Quinn roulait d'un bout à l'autre de la salle.

Depuis notre première rencontre chez Sarkosian, je le voyais croître en force, en assurance, comme si cette montée régulière affermissait en lui son autosatisfaction et détruisait les restes de timidité qu'il pouvait garder. À présent, rayonnant dans le faisceau lumineux des projecteurs, il semblait un véhicule recélant quelque énergie cosmique. Par lui, émanant de lui, il y avait là une force irrésistible qui m'ébranlait en profondeur. Nouveau Roosevelt ? nouveau Kennedy ? Je frémis. Nouveau Charlemagne, nouveau Mahomet... peut-être nouveau Gengis Khan ?

Il termina par un geste large. Nous étions levés, nous hurlions, nous n'avions plus besoin de l'orchestration donnée par Mardokian, les journalistes couraient chercher leurs cassettes, les durs applaudissaient à tout rompre, scandaient les mots « Maison-Blanche ! », des femmes pleuraient, Quinn en sueur recevait notre hommage avec une joie tranquille – et ce soir-là j'ai entendu les premiers grondements du Jaggernaut résonner à travers les États-Unis.

Il fallut compter une heure de plus avant que Sundara, Friedman, Catalina et moi puissions quitter l'immeuble. Vite à la capsule, vite chez nous. Silences insolites s'établissant d'eux-mêmes. Quatre personnages avides de goûter à « ça », mais les conventions prévalent encore pour un temps, et l'on affecte une certaine froideur. Surtout, il y a Quinn qui nous a coupé le souffle. Nous sommes si pleins de lui, de ses phrases sonores, de sa présence, qu'il a fait de nous quatre des zéros, des chiffres, des êtres sans âme, des idiots. Nul ne prendra l'initiative d'un premier geste. Bavardage sporadique, cognac, drogue. Visite de l'appartement. Sundara et moi montrons nos tableaux, nos sculptures, nos objets primitifs, notre panorama qui s'étend jusqu'à l'horizon de Brooklyn. Nous nous sentons moins gênés, mais il n'y a toujours pas d'attirance sexuelle. Ce plaisir érotique anticipé qui était né trois heures plus tôt a totalement-disparu sous l'impact du discours de Quinn. Hitler fut-il un moment

orgasme ? Et César ? Nous nous vautrons sur l'épais tapis neigeux. Encore du rhum. Et de la drogue. Quinn, Quinn, Quinn – au lieu de sexe, nous parlons élections. À la fin, c'est Friedman qui, véritablement contraint, fait glisser ses doigts sur la cheville de Sundara, remonte jusqu'au mollet. Le signal. Nous voulons forcer notre appétit. « Il doit se présenter l'an prochain », affirme Catalina Yarber, et elle manœuvre ostensiblement pour que sa jupe fendue bâille, révélant un ventre plat et une touffe pubienne dorée. « Leydecker a déjà sa désignation toute cuite », objecte Friedman qui, devenant plus hardi, caresse les seins de Sundara. J'ai actionné le réducteur d'éclairage et branché le rhéostat afin d'obtenir une lumière psychédélique. Ça et là, partout, en tourbillons, dansent les petites flammes de la magie. Yarber m'offre un nouveau tube de drogue. « Elle vient du Sikkim. La meilleure que l'on puisse trouver. (Puis elle répond à Friedman :) Leydecker est favori, je le sais, mais Quinn peut l'éliminer s'il s'en donne la peine. Pas question d'attendre plus longtemps. » J'aspire une profonde bouffée, et la poudre indienne branche un générateur atomique dans mon cerveau. « L'an prochain, ce serait prématuré, dis-je. Quinn s'est montré extraordinaire aujourd'hui, mais le temps nous manque pour l'imposer à tout le pays en quelques mois à partir de novembre. N'importe comment, Mortonson est sûr d'être élu. Laissons Leydecker se casser le nez contre lui. Nous ferons triompher Quinn en 04. » J'aurais volontiers révélé notre stratégie de candidature feinte pour la vice-présidence, mais Sundara et Friedman s'étaient noyés dans les ombres et Catalina ne s'intéressait soudain plus aux luttes politiques.

Nos vêtements allèrent choir un peu partout. Son corps était impeccable, musclé, velouté comme celui d'un jeune enfant, ses seins plus lourds que je ne croyais, sa taille plus fine. Elle avait gardé son médaillon, l'emblème de la Religion transitiste fixé contre sa cuisse. Ses yeux brillaient, mais sa chair était froide et sèche, les pointes de ses seins nullement durcies. Quelles qu'aient pu être ses pensées, il n'y entraient certes pas un irrésistible désir charnel pour Lew Nichols. Ce que j'éprouvais à son égard était simple curiosité, et vague envie de forniquer. Nul doute qu'elle ne ressentît pas autre chose pour moi. Nous

mêlâmes nos corps, joignîmes nos lèvres, nos langues se taquinèrent. C'était tellement impersonnel que j'eus peur de ne pouvoir prouver ma virilité. Mais les réflexes familiers prirent le dessus, les vieux mécanismes toujours prêts à fonctionner firent affluer le sang dans mon bas-ventre et j'obtins le raidissement qu'il fallait. « Viens, chuchota-t-elle. Viens naître en moi. » Phrase étrange. Formule transitiste, comme je l'appris plus tard. Je m'arquai au-dessus d'elle, ses cuisses minces et robustes me saisirent, et je la pénétrai.

Nos corps ondulaient, se soulevaient, retombaient. Nous roulions, basculions dans telle ou telle position, nous interprétions d'un bout à l'autre, et sans joie, le classique répertoire. Ses talents étaient remarquables, mais il y avait dans sa façon de procéder une froideur contagieuse qui me ravalait au simple rôle de machine, de piston allant et venant à l'intérieur d'un cylindre, si bien que je copulai sans plaisir, et presque sans rien éprouver.

Que pouvait-elle bien tirer de ce coït banal ? Pas grand-chose, me disais-je. C'est qu'en fait elle convoite Sundara et se résigne à me subir simplement pour avoir une chance de l'atteindre. Je voyais juste, mais j'avais tort en même temps, comme j'ai fini par l'apprendre, car la stricte technique de Mlle Yarber n'était point tant la preuve d'un manque d'intérêt à mon égard, que l'influence des doctrines transitistes. La sexualité, disent les bons prosélytes, nous fait tomber dans le piège de l'instant présent et retarde le passage. Or, le passage est tout. L'immobilisme est la mort. Livrez-vous donc au coït s'il le faut, ou si un but majeur peut être atteint à ce prix, mais ne vous laissez pas anéantir par l'extase, de crainte de vous embourber dans l'état non transitif...

Quand même... Nous poursuivîmes notre ballet glacé sur un laps de temps qui sembla durer des jours et des jours, puis elle s'abandonna enfin, ou voulut bien s'abandonner : un spasme bref, sans mot dire, et avec un muet soulagement je m'expédiai de l'autre côté. Après quoi nous nous séparâmes, notre souffle à peine accéléré.

— Je reprendrais volontiers du cognac, dit-elle au bout d'un instant.

Je cherchai le flacon. De très loin, m'arrivaient des plaintes, des halètements suscités par un plaisir plus orthodoxe : Sundara et Friedman se laissaient emporter.

— Vous êtes très compétent, ajouta Catalina.

— Merci, marmonnai-je, sans en être persuadé outre mesure.

Personne jusqu'alors ne m'avait dit cela, du moins pas exactement. Je me demandai quoi répondre, et décidai de ne pas rendre la politesse. Cognac pour deux. Elle s'assit sur le tapis, jambes croisées, lissa ses cheveux, but le liquide ambré à petits coups. Elle semblait inaccessible à la sueur, imperturbable, en un mot intacte comme une femme qui n'a jamais copulé. Et pourtant, chose bizarre, Catalina Yarber irradiait l'énergie sexuelle. L'on eût cru qu'elle tirait satisfaction de ce que nous avions fait, et de moi par la même occasion.

— Je le dis comme je le pense, insista-t-elle. Vous œuvrez avec vigueur et détachement.

— Avec détachement ?

— Non-attachement, devrais-je plutôt dire. Nous lui donnons une importance primordiale. Dans le Transitisme, c'est ce non-attachement que nous cherchons. Tous les actes de notre foi tendent vers un changement évolutionnaire continu. Si nous nous laissons prendre à quelque aspect de l'immédiat, au plaisir érotique par exemple, à l'appât des richesses, ou à tout aspect du moi qui nous maintient dans un état permanent...

— Catalina...

— Oui ?

— Je suis groggy. Je ne peux discuter théologie cette nuit...

Elle sourit.

— S'attacher au non-attachement est une des pires sottises qui existent, acquiesça-t-elle. Je vous fais grâce. Laissons là le Transitisme.

— Je vous en sais gré.

— À un autre moment, peut-être ? Vous et Sundara. J'aimerais tant vous exposer nos croyances, si...

— Bien sûr, interrompis-je. Mais plus tard.

Nous avons encore bu, puis fumé. Nous nous sommes remis à forniquer – c'était ma défense contre la soif qu'elle avait de me convertir – et pour le coup, elle dut moins bien interposer ses

dogmes entre son esprit et moi, car ce nouvel assaut fut moins une copulation et davantage un acte d'amour. Vers l'aube, Sundara et Friedman réapparurent, elle patinée, merveilleuse, lui décharné, desséché, voire un rien hébété. Elle m'embrassa au-dessus d'un abîme de douze mètres. Un léger, très léger frémissement de l'air : bonjour, mon chéri, bonjour, c'est toi que j'aime le plus au monde. J'allai jusqu'à elle. Sundara se serra contre moi, tandis que je lui mordillais le lobe de l'oreille.

— Tu as eu ton plaisir ?

Elle hocha lentement la tête. Friedman devait lui aussi avoir ses talents, qui n'étaient pas que pour la haute finance.

— T'a-t-il parlé du Transistisme ?

Je voulais savoir. Sundara fit signe que non.

— Friedman n'est pas encore gagné, chuchota-t-elle, bien que Catalina l'eût déjà entrepris.

— Elle essaie avec moi aussi, répondis-je.

Friedman était affalé sur le sofa, l'œil vitreux, fixant un regard morne sur le soleil levant qui rosissait Brooklyn. Sundara, rompue à tous les raffinements de Tératologie hindoue, constituait une lourde épreuve pour n'importe quel homme.

... quand une femme embrasse son amant aussi étroitement que le serpent s'enroule autour de l'arbre, quand elle attire la tête de l'homme vers ses lèvres offertes, si elle la baise en produisant un léger son sifflant : « souutt, souutt » et le regarde avec tendresse, ses pupilles dilatées par le désir, cette position est dite l'Étreinte du Serpent...

— Quelqu'un souhaite-t-il déjeuner ? proposai-je.

Catalina m'adressa un sourire en coin. Sundara se borna à hocher la tête. Friedman, lui, parut manquer d'enthousiasme.

— Plus tard, mâchonna-t-il d'une voix qui n'était guère plus qu'un murmure. (Complètement vidé. L'ombre d'un homme.)

... quand une femme met un pied sur celui de son amant et l'autre sur sa cuisse, quand elle passe un bras autour de son cou et l'autre autour de ses hanches en chuchotant des mots de désir, comme si elle voulait se hisser jusqu'au premier rameau du corps de l'homme pour cueillir un baiser – cette position est dite l'Escalade de l'Arbre...

Je les laissai vautrés dans leurs coins respectifs et partis me doucher. Je n'avais pas fermé l'œil un instant, mais mon esprit restait alerte. Nuit étrange, riche en événements : je me trouvais plus vivant qu'au cours des semaines passées. Je ressentais un fourmillement stochastique, un frémissement de clairvoyance – signe avertisseur indiquant que j'approchais du seuil donnant accès à quelque nouvelle transformation. Je pris ma douche à pleine puissance. Je poussai au maximum l'intensité vibratoire, fondis des flots d'ultrasons dans mon système nerveux avide de les recevoir, et me trouvai prêt à conquérir des planètes nouvelles.

Plus personne dans le living-room, excepté Friedman toujours nu, l'œil toujours éteint, et toujours prostré sur le sofa.

— Où sont-elles passées ? demandai-je.

Il fit un geste vague en direction de notre grande chambre. Ainsi donc, Catalina avait fini par atteindre son but. Étais-je censé offrir la même hospitalité à Friedman ? Mon quotient bisexuel est bas et, pour l'instant, ce génie de la finance ne suscitait pas en moi une once de bon vouloir. Mais non : Sundara avait ravagé sa libido. Friedman ne m'adressait aucun signe, sauf ceux du plus total épuisement.

— Vous êtes un drôle de veinard..., exhala-t-il enfin. Quelle... femme merveilleuse... merveilleuse...

Je crus qu'il allait s'assoupir.

— ... femme. Est-elle à vendre ?

— *À vendre ? Qui ça ?*

Il paraissait presque sérieux !

— Votre belle esclave orientale. C'est d'elle que je parle.

— Ma femme ?

— Vous l'avez achetée sur le marché de Bagdad, ne dites pas non. Cinq cents dinars pour elle, Nichols.

— Pas question.

— Mille.

— Pas même pour deux empires.

Friedman s'esclaffa.

— Où l'avez-vous connue ?

— En Californie.

— Peut-on en trouver d'autres comme elle, là-bas ?

— Elle est unique, affirmai-je. Au même titre que moi, que vous, que Yarber. On ne fabrique pas les gens sur un modèle standard, Friedman. Et maintenant, le petit déjeuner vous intéresse-t-il ?

Il bâilla.

— Si nous voulons renaître à un niveau supérieur, nous devons nous purifier des appétits charnels. Ainsi l'ordonne la Religion transistite. Pour commencer, je vais mortifier ma chair en refusant le petit déjeuner.

Ses paupières se fermèrent et il partit au pays des rêves.

Je mangeai seul, puis regardai le jour affluer de l'Atlantique vers nous. J'allai ensuite chercher le *Times* (édition du matin) quand il sortit de la boîte aux lettres. J'eus le plaisir de constater que le discours de Quinn occupait la première page, sous la pliure, mais avec photo sur deux colonnes. LE MAIRE QUINN LANCE UN APPEL AU POTENTIEL HUMAIN. Telle était la manchette, sensiblement en deçà du ton habituellement mordant utilisé par le journal. L'allusion à la Société Parfaite figurait en sous-titre, et les vingt premières lignes reproduisaient plusieurs phrases bien sonores. Puis le compte rendu sautait à la page 21, avec le texte intégral dans un encadré. Je m'aperçus bientôt que je lisais pour de bon et ne tardai pas à me demander comment j'avais pu être aussi bouleversé, car le discours une fois imprimé semblait privé d'âme. Ce n'était que prouesse verbale, une suite de phrases ronflantes n'offrant aucun programme, aucune suggestion concrète. Et dire que la veille, il résonnait en moi comme un chant inspiré d'Utopie ! Je frissonnai. Quinn ne nous fournissait guère plus qu'une armature : c'était moi qui comblais les vides, qui y disposais tous mes rêves de réformes sociales, de grand changement à l'aube du troisième millénaire. Le morceau de bravoure de Quinn avait été pure séduction, une force élémentaire agissant sur nous du haut de l'estrade. Ainsi en allait-il pour tous les grands meneurs d'hommes. La denrée qu'ils ont à vendre, c'est leur personnalité. Les idées tout court, on les laisse aux inférieurs.

Peu après 8 heures, le téléphone sonna. Mardokian voulait faire distribuer mille vidéobandes du discours aux organisations

néo-démocrates de tout le pays. Qu'est-ce que j'en pensais ? Lombroso annonçait cinq cent mille messages en faveur d'une candidature-qui-restait-encore-imaginaire, messages tombés dans notre escarcelle à la suite du discours. Missakian, Ephrikian... Sarkosian...

Lorsque je finis par obtenir un moment de tranquillité, je sortis de mon bureau, pour trouver Catalina Yarber en simple corsage et chaîne de cuisse, qui besognait à tirer Friedman de l'inconscience. Elle m'adressa un sourire entendu.

— Je pense que nous nous reverrons souvent, dit-elle d'une voix chaude.

Ils prirent congé bientôt. Sundara dormait toujours. Il y eut d'autres appels téléphoniques. D'un bout à l'autre du pays, le discours de Quinn produisait des remous. À la fin, ma bien-aimée se réveilla, nue, délicieuse, tout engourdie mais parfaite dans sa beauté.

— Je voudrais en savoir davantage sur le Transitisme, dit-elle.

14

Trois jours plus tard, rentrant à la maison, je fus estomaqué de voir Sundara et Catalina nues l'une comme l'autre et agenouillées côte à côte sur le tapis du living-room. Combien elles paraissaient belles en cette minute – la blanche silhouette près de ma statue de bronze, les courts cheveux dorés et la cascade de mèches noires. L'atmosphère était chargée d'aromates, et les deux femmes psalmodiaient des litanies. « Chaque chose passe », entonnait Yarber, et Sundara répétait : « Chaque chose passe. » Une chaînette enserrait le velours de sa cuisse gauche sur laquelle était fixé le médaillon, emblème de la Religion transitiste.

Elles observèrent à mon égard une attitude polie, très « faites-comme-si-nous-n'étions-pas-là », et poursuivirent leurs

litanies qui constituaient manifestement une sorte de long catéchisme. J'aurais cru qu'elles se lèveraient à un moment donné et iraient s'isoler dans la chambre – mais je me trompais : la nudité faisait simplement partie des rites. Quand l'enseignement fut terminé, chacune remit ses vêtements, puis elles prirent le thé en causant comme de vieilles amies. Le même soir, lorsque j'avancai la main vers Sundara, mon épouse me dit doucement qu'elle ne pourrait faire l'amour. Non qu'elle *ne ferait pas*, ni qu'elle *ne voulait pas*, mais qu'elle *ne le pourrait pas*. À croire qu'on l'avait plongée dans un bain de pureté qu'il ne fallait point souiller par la luxure.

Ainsi débuta sa conversion à la Foi transitiste. Il n'y eut d'abord que la méditation du matin : dix minutes de silence. Ensuite vinrent les lectures vespérales, tirées de mystérieuses brochures mal imprimées sur papier bon marché. Au cours de la deuxième semaine, Sundara m'annonça qu'elle assisterait tous les mardis à une réunion en ville : pouvais-je me passer d'elle ? Ces nuits du mardi furent donc également pour nous des nuits d'abstinence. Elle semblait lointaine, préoccupée, accaparée par sa conversion. Même son travail, la galerie d'art qu'elle dirigeait avec une réelle compétence, n'existait pratiquement plus à ses yeux. Je la soupçonnais d'aller retrouver Catalina en ville, et à juste titre, quoique, dans ma candeur d'Occidental matérialiste, je voyais là une simple toquade, des rendez-vous à l'hôtel pour intermèdes de caresses épicées et de cunnilingui, alors qu'au vrai c'était bien plus son esprit que sa chair qui se trouvait enflammé. De vieux amis m'avaient depuis longtemps prévenu : choisis une Hindoue, et tu feras bientôt tourner un moulin à prières du soir au matin, tu deviendras végétarien, tu chanteras des hymnes à Krishna. Je ne faisais qu'en rire. Sundara était américaine, occidentale, elle gardait les pieds sur terre. Mais maintenant, je voyais ses gènes sanscrits prendre leur revanche.

Bien sûr, le Transitisme n'était pas hindou – plutôt un mélange de bouddhisme et de fascisme, un mijotis de zen, de tantrisme, de platonisme, de gestaltisme, d'économie poundienne avec je ne sais quoi encore. Ni Krishna, ni Allah, ni Jéhovah, ni aucun autre dieu n'avait place dans ses dogmes. Il était né du côté de Sacramento, six ou sept ans plus tôt, produit

typique de la Folle Décennie 90 qui faisait suite aux Élocubrations des années 80 et aux Horreurs de la Période 70. Ardemment prêché par des prosélytes convaincus, il avait vite gagné des pays moins évolués tels que les États de la côte nord-est.

La nuit où elle et moi faisons l'amour, Catalina Yarber avait trouvé moyen de m'exposer en cinq minutes presque tous ses dogmes fondamentaux. Ce monde est sans importance, professent les adeptes du Transitisme. Notre passage y est de très brève durée, un court cheminement vite effectué. Nous le traversons, nous y naissons à nouveau, nous le traversons encore et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous soyons libérés de la roue du karma et nous enfonceons dans le bienheureux anéantissement qu'est le nirvâna, quand nous ne faisons plus qu'un avec le cosmos. Ce qui nous retient sur la roue est l'attachement à notre moi : nous sommes esclaves d'objets, de besoins, de plaisirs, d'autosatisfaction. Tant que nous gardons ce moi qui exige d'être assouvi, nous renaissons toujours et toujours dans notre misérable sphère de boue. Si nous voulons progresser, nous élever pour atteindre enfin le degré suprême, il nous faut purifier notre esprit dans le creuset du renoncement.

Toutes choses qui sont bien issues de la théologie orthodoxe des Orientaux, dira-t-on. Oui, mais le ressort nouveau fourni par le Transitisme est l'accent mis sur la volatilité et la mutabilité. La transition est tout. Le changement est l'essentiel. La stase tue. L'état solide mène à de nouvelles naissances désagréables. La foi transitiste tend vers le changement continu, vers un flux perpétuel des esprits qui coulent comme du vif-argent. Elle préconise une attitude déroutante, voire excentrique. Voilà le grand mot : l'éloge, la sanctification de la folie. Le monde est un perpétuel écoulement. Nous ne pourrions nager deux fois dans la même rivière, il nous faut suivre le courant, nous abandonner, être souples, protéiformes, kaléidoscopiques, mercuriens, admettre cette notion que la permanence est une affreuse tromperie, que tout, y compris nous-mêmes, se trouve dans un état de transition vertigineuse qui n'aura pas de fin. Mais bien que l'univers soit fluide et fantasque, nous ne sommes nullement condamnés à souffler sur

ses braises. Non, nous dit-on : *puisque* rien n'est déterminant, *puisque* rien n'est inéluctablement préétabli, tout est à portée de notre contrôle individuel. Nous sommes les façonneurs de nos destinées, nous sommes libres de saisir le vrai et d'exercer une action sur lui. Où est le Vrai ? Dans le fait que nous devons choisir de n'être pas nous-mêmes, qu'il nous faut rejeter notre propre image trop rigidement bâtie, car c'est seulement par le courant sans obstacles des pratiques transitistes que nous pouvons rompre les liens de notre moi qui nous tiennent attachés à des états d'un niveau inférieur.

Pour ma part, cette doctrine constituait une menace. Je ne suis jamais à mon aise dans le chaos. Je crois à l'ordre, à la possibilité de prédire. Mes dons de clairvoyance, ma stochastique innée s'appuient sur le principe qu'il existe des schémas, des probabilités. Je préfère soutenir que s'il n'est pas prouvé qu'une théière mise sur le feu va bouillir, ou qu'un caillou lancé en l'air retombera, ces effets restent malgré tout on ne peut plus vraisemblables. À mon sens, les transitistes voulaient abolir ce postulat. Obtenir du thé glacé sur un fourneau résumait leur idéal.

En attendant, rentrer chez moi était maintenant une aventure pleine d'imprévu.

Une fois, je trouvais le mobilier disposé autrement. *Chaque meuble*. Tout était changé de place, tous nos effets calculés avec tant d'amour détruits. Trois jours plus tard, ce fut encore différent – et pire de surcroît. Je ne fis pas la moindre réflexion dans les deux cas. Au bout d'une semaine, Sundara remit l'appartement tel qu'il était avant.

Elle se teignit les cheveux en rouge. Le résultat fut une abomination.

Ensuite (l'affaire de huit jours), Sundara dorlota un chat blanc qui louchait.

Elle me pria de l'accompagner à l'une de ses réunions nocturnes, mais quand j'eus dit oui elle annula notre rendez-vous une heure avant notre départ prévu et alla seule rejoindre les Transitistes, sans un mot d'explication.

Elle était entre les mains des apôtres du chaos. L'amour fait naître la patience : je me montrais donc patient avec Sundara.

Quelle que fut la manière dont elle voulait livrer bataille à l'immobilisme, je patientais. Ce n'est qu'une mauvaise période, me disais-je. Rien qu'une mauvaise période.

15

Le 9 mai 1999, entre 4 et 5 heures du matin, je rêvai que le contrôleur d'État Gilmartin tombait sous les balles d'un peloton d'exécution. Je puis préciser la date et l'instant, car ce fut un cauchemar tellement réaliste, tellement analogue aux informations de 23 heures se déroulant sur l'écran de mon esprit, qu'il me tira du sommeil, et que je marmottai une brève note orale dans mon magnétophone de chevet. J'ai appris depuis longtemps à garder trace de ces rêves qui vous font si forte impression, car ils se révèlent fréquemment prémonitoires. Le pharaon qui employait Joseph rêva qu'il se tenait au bord d'un fleuve d'où émergeaient sept vaches grasses et sept vaches maigres. Calpurnia vit le sang couler sur la statue de son époux César, la nuit qui précéda les Ides de Mars. Abraham Lincoln rêva qu'il entendait des pleurs de personnes affligées. Puis il descendait l'escalier, pour trouver un catafalque dans le Salon Est de la Maison-Blanche, des soldats formant une garde d'honneur, un corps drapé de voiles funèbres étendu sur le cercueil, une foule de gens en larmes.

« Qui donc est mort à la Maison-Blanche ? » demande alors Lincoln – et on lui répond que c'est le Président, tué par un assassin.

Bien avant que Carvajal fût entré dans ma vie, j'ai su que les filins de l'avenir sont peu solides, que des radeaux de temps rompent leurs amarres et dérivent sur l'immense océan, portés par des courants contraires jusqu'à nos esprits endormis.

J'avais vu Gilmartin, replet, livide, en sueur. Un homme plutôt grand, visage rond, yeux bleus, traîné jusqu'au milieu d'une cour déserte accablée sous un soleil impitoyable où les

ombres formaient un contraste brutal. Je l'avais vu se débattre, ruer, gémir, supplier, protester de son innocence. Les soldats alignés, puis levant leurs fusils. La silencieuse, la longue, longue minute pour viser. Gilmartin haletant, priant, pleurant, retrouvant finalement une parcelle de dignité, se tenant plus droit, épaules rejetées en arrière. L'ordre sec, la détonation des fusils, le soubresaut, le corps qui se contorsionne affreusement, s'effondre, pèse dans les liens...

Mais qu'allais-je tirer de tout cela ? Une promesse de difficultés pour Gilmartin, qui en avait causé lui-même à l'administration de Quinn et que je n'aimais guère – ou simplement l'espoir qu'elles se produisent ? Un complot d'assassinat peut-être ? Les assassinats avaient été monnaie courante dans les années 90, plus fréquents même qu'à la sinistre époque Kennedy, mais j'estimais que cette mode était une nouvelle fois passée. Qui, d'ailleurs, voudrait supprimer un vulgaire rond-de-cuir comme Gilmartin ? Peut-être était-ce la simple prémonition qu'il allait trépasser de mort naturelle ? Mais Gilmartin se vantait d'avoir une santé de fer. Un accident ? Ou bien une mort au figuré : poursuite judiciaire, scandale, mise en accusation ?

Je ne voyais comment interpréter mon rêve ni quel parti en tirer, et décidai de ne rien faire. Si bien que nous ratâmes le coche lorsque éclata le scandale Gilmartin, car c'était bien comme je l'avais perçu : pas de fusillade pour le contrôleur, certes, mais la honte, le déshonneur et la prison. Quinn aurait pu s'assurer un capital politique considérable à partir de cela, pour peu que les enquêteurs municipaux eussent révélé les tripotages de Gilmartin. Il eût fallu que le maire en personne se levât pour crier que la ville voyait ses crédits rognés, qu'une vérification s'imposait. Mais je n'avais pas su établir ce schéma : ce fut un expert d'Albany, et non un homme à nous, qui découvrit le pot aux roses, comment Gilmartin détournait des millions destinés à New York et les faisait passer dans les caisses de plusieurs bourgades, puis dans ses poches et dans celles de deux ou trois notables ruraux. Un peu tard, je comprenais que j'avais eu par *deux fois* l'occasion d'abattre Gilmartin, et que je les avais toutes deux manquées. Un mois

avant mon rêve, Carvajal était venu me fournir cette mystérieuse note. Gardez l'œil sur Gilmartin, disait-elle. Gilmartin, coagulation du pétrole.

Leydecker. Alors ?

— Parle-moi donc de Carvajal, demandai-je à Lombroso.

— Que veux-tu savoir ?

— Dans quelle mesure il a bien réussi sur le marché des valeurs.

— Tellement bien réussi que c'en est incroyable. Depuis 93, et pour autant que je sache, il a gagné neuf ou dix millions. Peut-être davantage. Je suis persuadé qu'il opère par l'entremise de courtiers. Prête-noms, hommes de paille, toutes sortes de biais pour dissimuler les sommes réelles raflées en Bourse.

— Il a tout gagné en jouant ?

— Absolument tout. Il arrive, mise sur une action et repart. Je connais des gens, dans mon personnel, qui ont gagné des fortunes rien qu'en le suivant.

— Est-il possible à quelqu'un de dominer le marché si solidement sur tant d'années ?

Lombroso haussa les épaules.

— Je suppose que certains, peu nombreux, l'ont déjà fait. N'oublie pas la saga de nos grands spéculateurs, qui remonte à très loin. Mais personne de ma connaissance ne s'est montré aussi avisé que Carvajal.

— A-t-il des renseignements privés ?

— Impossible. Pas sur tant de compagnies différentes. Non, ce doit être pure intuition. Il achète et vend, achète et vend, et glane les bénéfices. Il est venu comme ça, un beau jour, pas de références, pas de relations à Wall Street. Effarant.

— Comme tu dis, opinai-je.

— Le petit père tranquille. Tu l'aurais vu s'asseoir, donner ses instructions. Pas de bruit, pas un mot de trop, pas d'affolement.

— Lui est-il arrivé de se tromper ?

— Il a subi des pertes, oui. Des sommes minimes. Minimes – comparées à d'énormes gains.

— Je me demande pourquoi.

— Pourquoi... quoi ? grommela Lombroso.

— Pourquoi ces pertes, justement.

— Même un Carvajal doit bien être faillible.

— Vraiment ? Supposons qu'il accepte certaines pertes par manœuvre stratégique ? Des échecs voulus, pour inciter les gens à croire qu'il est humain ? Ou pour empêcher des tiers de miser sur ses choix et d'altérer les fluctuations.

— Et toi, Lew, penses-tu qu'il est humain ?

— Je le pense, oui.

— Mais... ?

— Mais il a un don vraiment particulier.

— Pour choisir des actions qui vont monter. Vraiment particulier, je te l'accorde.

— Il y a plus.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas en mesure de te le dire à présent.

— Pourquoi as-tu peur de lui, Lew ? insista Lombroso.

— Ai-je dit qu'il me faisait peur ? Quand ?

— Le jour où tu l'as vu ici, tu m'as raconté qu'il te flanquait les jetons, qu'il répandait des ondes... tu te rappelles ?

— Je l'admets.

— Et tu penses qu'il a recours à la sorcellerie ? Tu crois que Carvajal est une espèce de magicien ?

— Je connais la théorie des probabilités, Bob. S'il y a une chose que je connais, c'est celle-là. Or, Carvajal a réalisé deux exploits qui vont bien au-delà des courbes de probabilités. L'un est sa réussite sur le marché des valeurs. L'autre est cette note au sujet de Gilmartin.

— Peut-être se fait-il livrer les journaux un mois à l'avance, plaisanta Lombroso. Il s'esclaffa. Moi pas ! Je repris :

« — Je n'ai aucune hypothèse. Je sais seulement que nous travaillons tous deux dans le même genre d'affaires, et qu'il s'y montre tellement supérieur à moi qu'on ne peut établir une comparaison. Maintenant, je te le répète : je suis dérouté, et même effrayé. Imperturbable au point de paraître condescendant, Lombroso traversa tranquillement son majestueux bureau et garda un instant les yeux fixés sur la vitrine où il rangeait ses trésors de l'art juif. Puis, le dos tourné, il me dit :

— Tu es un peu mélodramatique, Lew. Le monde est plein de gens qui font souvent des estimations heureuses. Toi le premier. Carvajal a plus de chance que beaucoup d'autres, mais cela ne prouve pas qu'il puisse voir l'avenir.

— D'accord, Bob. Tu as raison.

— N'est-ce pas ? Quand tu viens m'expliquer que la probabilité d'une réaction défavorable du public à une mesure légale se présente comme ci et comme ça, lis-tu dans l'avenir, ou formules-tu une simple conjecture ? Tu n'as jamais prétendu posséder le don de clairvoyance, que je sache. Et Carvajal...

— *Oui, tu as raison !*

— Je t'en prie, mon vieux.

— Excuse-moi.

— Puis-je t'offrir un verre ?

— J'aimerais plutôt changer de sujet.

— Bon. De quoi veux-tu que nous parlions ?

— Du pétrole coagulé.

Lombroso ne se fit pas prier.

— Tout ce printemps, le conseil municipal a examiné un projet de loi qui exige la coagulation du pétrole transporté par chaque navire arrivant à New York. Il va de soi que les défenseurs de l'environnement sont pour, comme il va de soi que les grandes compagnies pétrolières s'y opposent. Les groupes consommateurs ne sont pas très chauds, car cette loi entraînerait fatalement une hausse des frais de raffinage, ce qui signifie augmentation du prix de vente au détail.

— Mais les navires ne sont-ils pas déjà équipés d'un dispositif de coagulation ?

— Ils en ont, oui. Il existe un règlement fédéral depuis... voyons, depuis 83, ou 84. L'année où l'on a commencé le pompage intensif en plein Atlantique. Chaque fois qu'un pétrolier a une avarie provoquant rupture de sa coque et qu'il y a risque de suintement, un circuit à jet arrose tout le contenu de la section endommagée avec des coagulants qui font de la cargaison liquide une masse solide. Vu ? Ce qui a pour résultat de retenir le pétrole brut dans les citernes, et même au cas où le navire s'ouvre complètement, le pétrole coagulé flotte sous forme de gros blocs que l'on peut récupérer sans peine. Après

quoi il suffit de porter cette masse à une température de... ah oui, de 130° Fahrenheit, pour qu'elle redevienne liquide. Mais il faut entre trois et quatre heures rien que pour vaporiser les coagulants dans un seul de ces vastes réservoirs et sept ou huit encore pour obtenir une coagulation totale : nous avons donc un laps de temps de douze heures après le déclenchement de l'opération, au cours duquel le pétrole est toujours liquide, et une grosse quantité risque de s'échapper. Le conseiller municipal Ladrone a donc élaboré ce projet exigeant que le pétrole brut soit systématiquement coagulé quand il est acheminé par mer sur les raffineries, et non plus seulement comme mesure d'urgence prise en cas d'avaries. Mais les antagonismes politiques...

— Faites passer le projet, tranchai-je.

— J'ai ici toute une pile de dossiers pour ou contre, et j'aimerais d'abord te...

— Oublie-les. Et faites passer le projet. Adoptez le texte de loi dès cette semaine, pour qu'elle entre en vigueur, disons à dater du 1^{er} juin. Laissez hurler les compagnies pétrolières. Faites signer le décret par Quinn, avec un beau paraphe bien visible.

— Le gros problème, objecta Lombroso, est que si New York adopte une telle loi et que les autres États de l'Est s'abstiennent, notre ville cessera tout bonnement d'être un port d'entrée pour le pétrole brut destiné aux raffineries métropolitaines. Et les revenus que nous perdrons...

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Les pionniers doivent toujours prendre des risques. Expédiez le projet. Quand Quinn aura signé, dites-lui d'en appeler au président Mortonson pour qu'il soumette un texte analogue à l'approbation du Congrès. Quinn insistera sur le fait que New York entend protéger ses plages et ses installations portuaires par tous les moyens, mais en espérant que le reste du pays ne sera pas à la traîne. Tu saisis ?

— Ne vas-tu pas un peu vite en besogne, Lew ? Ça ne te ressemble guère, de donner des directives *ex cathedra* alors que tu n'as pas pesé...

— Qui te dit que je ne vois pas dans le futur, moi aussi ?

Ce fut à mon tour de rire. Lui pas.

Ébranlé par cette insistance de ma part, Lombroso fit le nécessaire. Nous conférâmes avec Mardokian, Mardokian eut un entretien avec Quinn, Quinn passa le mot au conseil municipal, et le projet fut adopté. Le jour prévu pour la signature, une délégation d'avoués représentant les trusts pétroliers vint trouver le maire. À leur manière onctueuse (je dirai même huileuse) ils le menacèrent d'une guérilla sans merci en justice s'il ne mettait pas son veto. Quinn m'envoya chercher et nous eûmes un colloque qui dura deux minutes.

— Ai-je vraiment besoin de cette loi ? insista-t-il.

Je répondis :

— Oui, il nous la faut.

Et il éconduisit les avoués. Lors de la signature, il prononça une brève allocution improvisée, sur un ton très modéré, en faveur de la coagulation obligatoire pour tout le pays. C'était une journée peu chargée en événements : le morceau de bravoure de Quinn, passage de trois minutes stigmatisant le viol de la nature et affirmant la détermination des hommes de ne point l'accepter, fut diffusé d'Est en Ouest avec les nouvelles du soir.

La coïncidence tint vraiment du miracle. Quarante-huit heures plus tard, le superpétrolier japonais *Exxon Maru* fut éventré au large de la Californie. Il s'ouvrit de façon spectaculaire, le circuit de coagulation fonctionna mal et des milliers de tonnes de pétrole brut vinrent polluer le littoral du cap Mendocino jusqu'à Big Sur. Ce même jour, un bâtiment vénézuélien à destination de Port Arthur (Texas) fut victime d'une mystérieuse catastrophe dans le golfe du Mexique, catastrophe qui répandit son pétrole sur les rivages de la zone refuge des oiseaux aquatiques (et notamment des dernières grues chanteuses) située non loin de Corpus Christi. Le lendemain, autre marée noire, du côté de l'Alaska celle-là. Et comme si ces trois nappes puantes étaient les premières que le monde eût jamais vues, chaque membre du Congrès déplorait soudain le fléau pollueur et prêchait la coagulation obligatoire. En outre, on parlait volontiers des mesures nouveau style qu'adoptait le maire Paul Quinn pour sa bonne ville de New York, exemples mêmes de lois fédérales à proposer.

Gilmartin.

Coagulation.

Restait le troisième point : *Socorro pour Leydecker avant l'été. Prendre contact sans tarder.*

Hermétique et brumeux, comme presque tous les avis d'oracle. J'étais dans l'obscurité totale sur ces deux phrases. Aucun des moyens stochastiques dont je disposais ne conduisait à une extrapolation valable. Je griffonnai dix ou douze scénarios qui me parurent en fin de compte ébouriffants ou insensés. Quelle sorte de prophète stipendié étais-je donc ? On m'avait fourni trois fils conducteurs solides menant à des événements futurs, et je ne gagnais que sur un seul !

J'en venais à penser que je devrais bien aller voir Carvajal.

Mais avant même que j'eusse fait le premier pas, une nouvelle renversante nous arriva de l'Ouest : Richard Leydecker, gouverneur de la Californie, leader reconnu du parti néo-démocrate et grand favori de la prochaine désignation en vue de la campagne présidentielle – Richard Leydecker était mort subitement au cours d'un tournoi de golf à l'âge de cinquante-sept ans, et son poste ainsi que ses pouvoirs passaient *ipso facto* au lieutenant-gouverneur Carlos Socorro qui devenait une grande force politique en raison du contrôle qu'il exerçait sur l'État le plus prospère et le plus influent de l'Union.

Socorro pour Leydecker... ou plutôt, à la place de Leydecker ! Socorro, qui allait maintenant commander la délégation californienne lors de la prochaine convention néo-démocrate, parla en monarque dès sa première conférence de presse, deux jours seulement après la mort de Leydecker. Il suggéra, à propos de rien, en passant, que selon lui le sénateur Eli Kane de l'Illinois serait le meilleur candidat démocrate l'an prochain, déclenchant aussitôt un battage monstre en faveur de Kane, qui allait tout balayer dans les quelques semaines à venir.

J'avais moi-même envisagé une candidature Kane. Lorsque nous arriva la nouvelle du décès de Leydecker, mon premier calcul fut que Quinn devait maintenant jouer la comédie de briguer le poste suprême au lieu de la simple vice-présidence (pourquoi ne pas s'adjuger le regain de publicité, puisqu'on

n'avait plus à craindre une lutte féroce contre Leydecker ?), mais qu'il fallait toujours mener les choses de telle sorte que Quinn s'efface ensuite pour laisser passer un homme plus âgé et moins séduisant, lequel irait se faire étriller par Mortonson en novembre. Quinn hériterait alors les débris du parti et recollerait le tout d'ici à 2004. Un personnage comme Kane, distingué d'allure mais politicien sans étoffe, serait tout trouvé pour jouer le rôle du traître qui arrache indûment sa désignation au jeune et fougueux maire de New York.

Toutefois, si nous voulions que Quinn pût faire figure de rival sérieux, il nous fallait le soutien de Socorro. Notre homme n'était encore qu'un personnage obscur, et Kane jouissait de l'estime générale dans les vastes territoires du Centre. Un appui fourni par la Californie permettrait à Quinn de livrer un honnête combat volontairement perdu d'avance. Je prévoyais de laisser s'écouler un intervalle décent, puis de faire les premières ouvertures auprès de Socorro. Or, le soutien catégorique qu'il offrait à Kane changeait tout du jour au lendemain, nous coupait l'herbe sous le pied. Brusquement, il y avait un sénateur Kane sillonnant la Californie en compagnie du nouveau gouverneur et multipliant ses phrases bêlantes pour louer les talents administratifs de Socorro.

Les dés étaient lancés. Quinn se trouvait hors de course. L'on préparait manifestement une candidature Kane-Socorro, et le tandem coifferait tout le monde lors de la prochaine convention, avec désignation au premier tour garantie. Quinn ferait simplement figure de jeune Don Quichotte naïf ou, pire peut-être, sans naïveté, s'il essayait une joute. Nous n'avions pas su nous ménager Socorro en temps utile, malgré le conseil donné par Carvajal, et Quinn perdait l'occasion de se faire un puissant allié.

Aucun coup fatal n'était porté à Quinn pour les présidentielles de 2004, mais notre lenteur nous valait quand même de payer cher.

Quelle déception ! Honte et vergogne ! Quelle responsabilité, Lew Nichols ! L'étrange petit bonhomme te l'a dit : voici un papier où sont notés trois points concernant l'avenir. Agis dans le sens que tes dons prophétiques te montreront comme le plus

souhaitable. Merveilleux, réponds-tu, merci mille fois ! Et tes dons ne te révèlent rien. Zéro. L'avenir se rétrécit, se rapproche, bourdonne à tes oreilles, se transforme en présent. Tu aperçois clairement les mesures qu'il eût fallu prendre et tu te trouves tout ébaubi.

J'étais humilié. Je me faisais l'impression d'être un pauvre type. D'avoir raté une sorte d'examen.

Il me fallait un guide, un appui. Je me rendis chez Carvajal.

16

Ça, l'endroit où habite un millionnaire qui possède le don de double vue ? Ce petit logement crasseux, cette bâtisse délabrée par ses quatre-vingts ans d'âge, située à l'autre bout de Flatbush Avenue, en plein Brooklyn, au diable ? Y aller était vraiment faire preuve d'une folle témérité. Je savais (car chacun dans l'administration municipale a tôt fait de l'apprendre) quels secteurs sont marqués en rouge, bannis de tout espoir de rédemption, mis hors la loi. Tel était le cas pour ce quartier. Sous la poussière du temps et de la décrépitude, j'y retrouvais les vestiges de son ancienne noblesse résidentielle. Autrefois séjour d'une classe moyenne d'Israélites avec leur environnement de boucheries casher et d'avocats besogneux, puis accueillant des Noirs de la classe inférieure, puis les Noirs habitués aux taudis, et sans doute des îlots de Portoricains, ce n'était plus maintenant que la jungle, une terre morte plantée de pavillons jumelés pour deux familles et d'immeubles aux murs souillés de suie, repaires de vagabonds, de drogués, de voleurs et de voleurs encore, de hordes de chats retournées à l'état sauvage, de jeunes bandits en culottes courtes, de rats monstrueux... et l'endroit où vivait Martin Carvajal.

— *Là-bas ?* bredouillai-je quand, lui ayant proposé une entrevue, il m'offrit de venir le voir à son domicile.

C'était manquer de tact, je pense, que d'afficher une telle surprise en apprenant où il résidait. Mais Carvajal répondit tranquillement que rien de fâcheux ne m'arriverait.

— Je me ferai tout de même escorter par la police, insistai-je.

Il se mit à rire en déclarant que c'était le meilleur moyen de s'attirer des histoires. Il me répéta que je n'avais rien à craindre, que je ne courrais nul danger si je venais seul.

La voix intérieure dont je suivais toujours les conseils me poussa à le croire. J'allai chez Carvajal sans escorte, quoique non sans peur.

Aucun taxi n'eût voulu me véhiculer dans ce coin de Brooklyn et, naturellement, les transports urbains ne desservent plus de tels secteurs. Je pris une voiture non immatriculée, du parc municipal, et la conduisis moi-même, n'ayant pas le cœur de mettre une autre vie en péril. Comme la plupart des New-Yorkais, je conduis assez peu, et mal – et le trajet offrait déjà bien des embûches. J'arrivai malgré tout à l'heure dite dans la rue de Carvajal indemne, sinon indompté. La crasse, je m'y attendais, certes, et les tas d'ordures qu'on laissait pourrir sur les trottoirs, et aussi les emplacements d'édifices abattus que jonchaient mille débris, semblables à des brèches laissées par des chicots arrachés. Mais je n'avais pas imaginé les charognes noirâtres qui se desséchaient çà et là (chiens, chèvres, porcs ?), ni ces plantes dont les tiges ligneuses faisaient éclater le béton comme si je me fusse trouvé dans une ville fantôme du Far West, ni les relents d'urine et d'excréments humains, ni les trous remplis de sable où j'enfonçais jusqu'aux chevilles. Une haleine de fournaise m'assaillit dès que j'émergeai timidement (et avec une certaine appréhension) de l'oasis qu'offrait ma voiture. Bien qu'on fût seulement dans les premiers jours de juin, une chaleur accablante de plein été rôtiissait les misérables ruines. Un quartier de New York, ça, ou une ville de pionniers, telle qu'on en voyait dans le désert mexicain, il y a plus d'un siècle ?

J'abandonnai l'auto, dont j'avais pris soin de brancher le système d'alarme. Je portais une baguette antipersonnel à grande puissance et un cône protecteur qui me serrait la taille, dispositif garanti pour repousser tout malfaiteur à douze

mètres. Quand même, je me sentis terriblement vulnérable lorsque je traversai la lugubre chaussée. Je n'avais aucune défense possible contre un tueur éventuel qui m'eût visé d'en haut.

Mais si quatre ou cinq habitants de ces lieux cauchemardesques sortirent leurs visages blafards des ténèbres pour me lorgner derrière certaines fenêtres aux vitres fêlées, si quelques jeunes voyous efflanqués me lancèrent des coups d'œil inquisiteurs, il n'y eut pas de fusillade provenant d'un étage ou d'un autre. Quand j'atteignis l'immeuble branlant, je fus presque rassuré : les gens du voisinage exagéraient peut-être, et la sombre réputation de ce secteur ne provenait-elle pas d'une psychose que nourrissait la classe moyenne ? J'appris par la suite que je ne serais pas resté vivant une minute hors de la voiture si Carvajal n'avait pas donné des ordres garantissant ma sécurité. Dans cette jungle, il jouissait d'un prestige immense : aux yeux de ses farouches voisins, il apparaissait comme un sorcier, un totem, un dément dont la folie est chose sacrée. Il était respecté, craint, obéi. Sans nul doute, ses dons de visionnaire employés à bon escient, avec une force d'impact irrésistible, le rendaient ici intouchable (chez les peuplades primitives, personne n'oserait braver un shaman), et ce jour-là, il avait posé sa main sur moi.

Son appartement était au cinquième. Pas d'ascenseur. Chaque volée de marches constituait une progression hasardeuse. J'entendis des rats gigantesques détalier, j'eus la nausée et pensai vomir sous l'effet de relents fétides, je m'imaginais des jeunes assassins de huit ans tapis dans tous les coins d'ombre. Et j'arrivai indemne à la porte de Carvajal. Il m'ouvrit avant que j'aie pu trouver la sonnerie. Même par cette chaleur, il portait une chemise blanche à col boutonné, une cravate marron et une veste de tweed gris. On aurait cru un professeur attendant que je lui récite mes déclinaisons latines.

— Vous voyez bien ? dit-il doucement. Sain et sauf. Pas une égratignure.

Carvajal occupait trois pièces : chambre à coucher, living-room, cuisine. Plafonds bas, plâtre lépreux, murs dont les peintures écaillées ou fanées semblaient avoir été faites aux

beaux jours de Dick Nixon le Roublard. Son mobilier datait d'encore plus loin, avec une touche d'époque Truman, bouffi, trop lourd, couvert de housses à fleurs et posé sur des pattes de rhinocéros. L'air non conditionné me faisait suffoquer, l'éclairage à incandescence donnait une lumière faible, la télévision était un très vieil appareil de table. Quant à l'évier de la cuisine, il fournissait l'eau courante, et non le flux ultrasonique. Dans ma prime jeunesse, vers 1970, l'un de mes bons copains était un garçon dont le père avait trouvé la mort au Vietnam. Il habitait chez ses grands-parents, et leur maison ressemblait exactement au logis de Carvajal. Cet appartement restituait dans ses moindres détails le cadre de vie américain des années 1950 : l'on se croyait presque au cinéma, ou dans une salle de musée historique.

Avec une courtoisie machinale, mécanique, mon hôte me fit asseoir sur le sofa râpé du living-room et s'excusa de ne m'offrir ni boisson ni drogue. Il n'en usait point, précisa-t-il, et l'on vendait fort peu d'alcool ou de poudre dans ce quartier.

— Aucune importance, affirmai-je magnanimement. Un verre d'eau m'ira à merveille.

Le liquide était tiède et avait un goût de rouille. À merveille encore ! grommelai-je *in petto*. Je me redressai, l'échine rigide, les jambes tendues. Perché sur le rembourrage du fauteuil situé à ma droite, Carvajal observa :

— Vous semblez souffrant, monsieur Nichols.

— J'irai mieux d'ici une minute. Ce trajet pour venir jusque chez vous...

— Certes.

— Mais personne ne m'a molesté dans votre rue. J'appréhendais quelques ennuis, je dois l'avouer, or...

— Je vous l'ai dit : il ne vous sera fait aucun mal.

— Tout de même...

— Je vous l'ai dit, répéta Carvajal avec douceur. N'aviez-vous donc point confiance en moi ? Vous auriez pu me croire, monsieur Nichols. Vous le savez bien.

— Je le reconnais, acquiesçai-je. Je pensai : *Gilmartin, coagulation, Leydecker*. Il me proposa un autre verre d'eau. Je

souris mécaniquement et secouai la tête. Un silence compact s'établit entre nous. Puis je risquai :

— C'est vraiment un quartier insolite pour une personne telle que vous.

— Insolite ? Et en quoi ?

— Un homme disposant de vos moyens pourrait bien vivre ailleurs dans New York.

— Je le sais.

— Alors, pourquoi ici ?

— J'y ai toujours vécu, murmura-t-il. C'est le seul foyer que j'aie jamais connu. Les meubles appartenaient à ma mère, certains à sa propre mère. Dans ces pièces, monsieur Nichols, je perçois l'écho de phrases familières. J'y sens la présence d'un passé constamment vivant. Est-ce donc si extraordinaire qu'un homme veuille rester là où il a toujours été ?

— Mais le voisinage...

— ... a dégénéré, oui. C'est exact. Soixante années peuvent amener de grands changements. Mais ces modifications ne m'ont point affecté de façon trop sensible. Ce fut un déclin très progressif d'abord, puis une baisse plus marquée, peut-être. Mais je fais la part des choses. Je m'adapte. Je m'habitue à tout ce qui est nouveau, je l'intègre dans mon héritage du passé. Vous ne sauriez croire combien tout reste présent à mes yeux, monsieur Nichols : ces noms gravés dans le ciment frais quand la rue venait tout juste d'être tracée, il y a longtemps, le grand arbre planté au milieu de notre cour de récréation, les gargouilles érodées par le gel et la chaleur qui surmontaient le portail de l'immeuble situé face à notre maison... Comprenez-vous ce que je veux dire ? Pourquoi irais-je abandonner toutes ces choses, leur préférer un logement flambant neuf dans Staten Island ?

— En raison des risques, au moins !

— Il n'y a pas de risques. Pas pour moi. Ces gens me considèrent comme le petit vieux qu'ils ont toujours vu ici. Je suis un symbole d'équilibre, le seul élément stable dans un univers de dérive entropique. À leurs yeux, j'ai une valeur rituelle. Une manière de porte-bonheur, peut-être. En tout cas,

aucun de ceux qui vivent dans cette rue ne m'a jusqu'à présent maltraité. Et personne n'y songera jamais.

— En êtes-vous tellement certain ?

— Oui.

Il affirmait cela avec une assurance monolithique, son regard me fixant droit dans les yeux, et j'eus à nouveau cette impression de froid glacial, ce sentiment d'être tout au bord d'un gouffre qui restait pour moi insondable. Un autre silence nous isolait, très long. Il y avait une force qui émanait de Carvajal, un pouvoir sans commune mesure avec son aspect minable, ses paroles amènes, son visage terne, presque éteint. Finalement, il articula :

— Vous souhaitiez me poser quelques questions, monsieur Nichols.

J'acquiesçai d'un petit signe de tête. Je respirai profondément et plongeai.

— Vous saviez que Leydecker allait mourir au printemps, n'est-ce pas ? Ou plutôt, vous ne l'avez pas simplement conjecturé : vous aviez connaissance du fait.

— Oui.

Toujours ce *oui* définitif, qui ne souffrait aucune mise en doute.

— Vous saviez également que le contrôleur Gilmartin allait s'attirer des difficultés. Et vous saviez encore que plusieurs navires pétroliers videraient à la mer leurs cargaisons non coagulées.

— Oui. Oui.

— Vous savez comment le marché des valeurs se présentera demain, puis après-demain, et vous gagnez des millions en utilisant vos connaissances.

— C'est exact.

— Je suis donc fondé à conclure que vous Voyez l'avenir avec une clarté extraordinaire... disons même surnaturelle, monsieur Carvajal.

— Ni plus ni moins que vous.

— Erreur ! rectifiai-je. Moi je ne vois pas les événements futurs. Je n'ai aucune vision des choses à venir, sous quelque forme que ce soit. Je suis seulement très bon pour conjecturer.

Je sais évaluer les probabilités, j'aboutis au schéma le plus vraisemblable, mais je ne *vois* pas. Je ne suis jamais certain d'être dans la vérité, je ne fais qu'entretenir une confiance raisonnable, car tous mes ; efforts se résument à supputer. Or, vous, vous *voyez*. Vous m'avez dit à peu près la même chose quand nous nous sommes parlé pour la première fois dans le bureau de Bob Lombroso. J'extrapole, vous *voyez*. L'avenir est comme un film projeté à l'intérieur de votre esprit. Ai-je raison ?

— Vous le savez bien, monsieur Nichols.

— Oui. Je le sais. Aucun doute possible là-dessus. Je n'ignore rien de ce que l'on peut obtenir par la stochastique. Or, les choses que vous faites vont bien au-delà des simples conjectures. J'aurais peut-être prédit que deux pétroliers seraient endommagés, car c'est dans le domaine du possible, mais non pas que Leydecker disparaîtrait subitement, ni que l'on mettrait au jour les malversations de Gilmartin. J'aurais pu conjecturer que *certaine* personnalité de premier plan allait mourir, mais sans être capable de préciser laquelle. J'aurais pu dire que *certain* politicien de l'État sauterait, mais pas en le désignant par son nom. Vos prédictions à vous sont exactes, il n'y manque aucun détail. Ce n'est plus seulement du calcul de probabilités, monsieur Carvajal : votre science touche davantage à la sorcellerie. L'avenir est par définition inconnaissable. Et vous semblez en savoir beaucoup, sur cet avenir.

— Sur le proche avenir, oui. Je sais beaucoup de choses, monsieur Nichols.

— Uniquement le proche avenir ?

Cette question le fit rire.

— Croyez-vous donc que ma pensée scrute les confins de l'espace et du temps ?

— Je n'ai nulle idée de ce que vous pouvez scruter. Mais j'aimerais savoir. J'aimerais me faire une idée sur la façon dont votre esprit fonctionne, et de ses limites, s'il en a.

— Il fonctionne comme vous l'avez décrit vous-même, répondit Carvajal. Quand je le veux, je *vois*. La vision de certains événements à venir est projetée dans ma tête à la manière d'un film. (Son ton traduisait presque de la lassitude.)

Est-ce le seul point à éclaircir pour lequel vous êtes venu me trouver ?

— Ne le sauriez-vous donc pas ? Vous avez sûrement déjà vu le film de notre conversation, non ?

— Mais naturellement.

— Et vous avez oublié certains détails ?

— Il est rare que j'en oublie, soupira Carvajal.

— Vous devez donc savoir quelles autres questions je vais vous poser.

— Oui, admit-il.

— Néanmoins, vous ne me répondrez pas sans que je vous aie d'abord interrogé.

— Exact.

— Eh bien, supposons que je m'abstienne. Supposons que je prenne congé tout de suite, que je n'agisse pas comme je suis censé le faire ?

— C'est impossible, déclara Carvajal de sa même voix unie. Je me rappelle le tour que prend notre entretien : vous ne partez pas avant de m'avoir posé votre deuxième question. Les choses ne peuvent se produire que d'une seule façon, monsieur Nichols. Vous n'avez pas le choix : vous direz et ferez comme je vous ai vu dire et faire.

— Êtes-vous un dieu, pour fixer ainsi les événements de mon existence ?

Carvajal eut un petit sourire triste et secoua la tête.

— Je suis on ne peut plus mortel, monsieur Nichols. Je ne fixe rien. Mais je vous le répète : l'avenir est immuable – du moins, ce que vous appelez l'avenir. Vous et moi sommes les personnages d'un scénario que nul ne saurait retoucher, ni modifier. Allons-y donc. Jouons notre rôle. Interrogez-moi sur...

— Non. Je vais détruire le schéma. Je pars.

— ... sur les chances futures de Paul Quinn, acheva-t-il.

J'avais déjà atteint la porte. Mais dès que Carvajal eut prononcé le nom du maire, je fis halte. C'était, on s'en doute, la fameuse question que je voulais poser, puis que j'avais décidé de supprimer quand j'eus pris le parti de jouer mon petit jeu contre l'immuable destin. Le piètre acteur que je faisais, en vérité ! Avec quelle maîtrise Carvajal me manœuvrait. Parce que j'étais

bel et bien réduit à zéro, confondu, cloué sur place. Peut-être croyez-vous que j'avais encore la possibilité de sortir. Eh bien, non ! Non ! Pas après qu'il eut évoqué Paul Quinn, plus dès lors qu'il me harcelait avec la promesse de cette connaissance tant désirée, plus dès lors que Carvajal m'avait une nouvelle fois prouvé, de façon irréfutable, l'authenticité de ses dons.

— C'est vous qui parlerez, marmottai-je. Posez la question.

Il soupira.

— Vous y tenez ?

— J'insiste.

— Vous vouliez me demander si Paul Quinn sera un jour président des États-Unis.

— C'est vrai, reconnus-je d'une voix creuse.

— Je pense qu'il y arrivera.

— Vous *pensez* ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Vous *pensez* qu'il sera élu ?

— Je ne sais rien.

— Vous savez tout !

— Oh ! non. Pas tout. Il y a des limites, et votre question va très au-delà. La seule réponse que je puis vous donner est une simple conjecture, fondée sur les éléments dont tous ceux qui s'intéressent à la politique peuvent tirer profit. En fonction de ces éléments, j'estime que Paul Quinn a toutes les chances d'être un jour président.

— Mais vous n'en avez pas la certitude absolue. Vous ne le *voyez* pas à la Maison-Blanche.

— Exactement.

— Est-ce donc hors de votre portée ? Plus loin qu'un proche avenir ?

— Hors de ma portée, oui.

— Par conséquent, vous me dites que Paul Quinn ne sera pas élu en 2000, mais vous pensez qu'il aura ses chances en 2004, même si vous n'êtes pas capable de *voir* jusqu'à cette date ?

— Avez-vous vraiment cru que Quinn pourrait triompher en 2000 ? demanda Carvajal.

— Pas un instant. Mortonson est imbattable. Je veux dire, sauf si Mortonson meurt subitement comme Leydecker, auquel cas n'importe qui peut se présenter, et Quinn... (Je

m'interrompis.) Que voyez-vous dans l'avenir de Mortonson ? Vivra-t-il jusqu'à la prochaine élection ?

— Je n'en sais rien, répondit posément Carvajal.

— Cela aussi, vous l'ignorez ? L'élection aura lieu dans dix-sept mois. Votre champ de clairvoyance est donc inférieur à dix-sept mois ?

— Actuellement, oui.

— Était-il plus vaste auparavant ?

— Certes. Beaucoup plus vaste. Il y eut des époques où je voyais à trente ou quarante ans dans l'avenir. Mais ce n'est plus le cas maintenant.

J'eus l'impression que Carvajal recommençait à se jouer de moi. J'en fus exaspéré.

— Y a-t-il une chance pour que cette vision à longue portée vous soit rendue ? Qu'elle vous donne, mettons, un tableau précis de l'élection de 2004 ? Ou même de la prochaine, en 2000 ?

— Non. Pas vraiment.

Des filets de sueur coulaient sur tout mon corps.

— Vous pouvez m'aider. Il est extrêmement important que je sache si Paul Quinn fera son chemin jusqu'à la Maison-Blanche.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que... (Et je m'arrêtai court, interloqué de constater soudain que je n'avais pas de motif valable, sinon la pure curiosité. Je m'étais engagé à préparer l'élection de Paul Quinn, et l'on peut admettre que cette promesse ne dépendait nullement pour moi de savoir si je misais ou non sur un gagnant. Or, dans ces instants où je croyais que Carvajal allait m'éclairer, je cherchais à tout prix une réponse affirmative. Je pataugeai au milieu des mots :) Parce que... eh bien, parce que je suis mêlé de très près à sa carrière politique. Je me sentirais plus assuré en voyant l'orientation qu'elle va prendre... et tout particulièrement si j'avais la certitude que nos efforts n'auront pas été vains. Et puis... ma foi, je... (J'en restai là, avec le sentiment d'être on ne peut plus stupide.)

Carvajal hocha la tête.

— Je vous ai donné la meilleure réponse que j'ai pu. À mon avis, votre homme deviendra président des États-Unis.

- L'année prochaine, ou en 2004 ?
- À moins que Mortonson soit victime d'un accident, j'ai le sentiment qu'il n'a aucune chance avant 2004.
- Mais vous ignorez s'il arrivera quelque chose à Mortonson ? insistai-je.
- Je vous l'ai dit, je n'ai aucun moyen de vous répondre. Croyez-moi, je ne peux *voir* jusqu'à la prochaine élection. Et comme vous venez de le souligner, les techniques probabilistiques sont sans valeur quand on cherche à prédire la date de décès d'une personne. En l'occurrence, je me fonde uniquement sur les probabilités, et mes conjectures ne sont d'ailleurs pas aussi solides que les vôtres. Dans le domaine de la stochastique, monsieur Nichols, c'est vous l'expert. Pas moi.
- Somme toute, vous voulez dire que votre soutien à Quinn n'est pas fondé sur une connaissance absolue, mais sur une simple intuition ?
- Mon soutien ? Quel soutien ?
- Pour paisible que fut le ton, la question faillit me désarçonner.
- Vous avez pensé qu'il ferait un bon maire. Et vous souhaitez le voir un jour président.
- J'ai dit cela, moi ?
- Vous avez versé de grosses sommes à son trésorier, lorsqu'il était candidat pour l'Hôtel de Ville. Si ce n'est pas un soutien, qu'est-ce donc ? En mars, vous vous êtes présenté au bureau d'un de ses grands stratèges et avez proposé de mettre tout en œuvre pour aider Quinn à atteindre un poste supérieur. Ce n'est pas non plus un soutien, peut-être ?
- Il m'est totalement indifférent que Paul Quinn remporte ou non d'autres élections, déclara Carvajal.
- Vraiment ?
- Ses ambitions politiques ne m'intéressent pas le moins du monde.
- Alors, pourquoi diable avez-vous versé de pareilles sommes dans sa cagnotte ? Pourquoi vouliez-vous tellement proposer à ses collaborateurs vos suggestions concernant l'avenir ? Pourquoi voulez-vous...
- Pourquoi je *veux*, dites-vous ?

— Pourquoi vous voulez, oui. Ai-je employé le mauvais terme ?

— Ma volonté n'a strictement rien à faire dans tout cela, monsieur Nichols.

— Plus je vous parle, et moins je vous comprends.

— La volonté suppose le choix, le libre arbitre, la volition. Trois concepts qui ne figurent point dans mon existence. Je soutiens financièrement Paul Quinn parce que je sais qu'il le faut, et non parce que je le préfère à tel ou tel autre. J'ai rendu visite à Bob Lombroso en mars pour la seule raison que je me suis vu faire cette démarche, il y a plusieurs mois. Je savais qu'il me faudrait aller à son bureau ce jour-là, quelles que fussent mes préférences. Si je reste dans ce quartier en ruine, c'est que je n'ai jamais pu obtenir une vision où je me trouverais résider ailleurs. Je vous tiens ces propos aujourd'hui parce qu'il s'agit d'une conversation qui m'est déjà aussi connue qu'un film passé des dizaines de fois : je sais que je dois vous révéler des choses dont je n'ai jamais entretenu personne. Pourquoi ? Je ne me pose pas la question. Ma vie est sans surprises, monsieur Nichols, sans décisions à prendre et sans volition. J'agis comme je sais devoir agir, et je le sais parce que je me suis *vu* agir de telle manière.

Les mots qu'il prononçait avec tant de calme me terrifiaient bien davantage que toutes les horreurs vraies ou supposées dont je peuplais son sinistre escalier. Jamais, jusqu'alors, je n'avais envisagé un monde d'où le libre arbitre, le hasard, l'incertitude, l'inattendu auraient été bannis. Je considérais maintenant Carvajal comme un homme entraîné impitoyablement, mais sans révolte, à travers le présent, par sa vision d'un futur que rien ne pouvait modifier. Idée terrifiante, oui, et cependant, après cette minute de vertige où l'effroi me plongeait, toute angoisse cessa pour ne plus revenir. Une fois supprimée la sombre image de Carvajal sous les traits d'une victime de tragédie, l'autre m'apparaissait, plus grandiose : celle d'un Carvajal dont le pouvoir était l'ultime accomplissement du mien – d'un homme qui avait laissé derrière lui les méandres capricieux du hasard pour atteindre une terre promise où la prophétie régnait en reine absolue. Cette conception me poussa

irrésistiblement vers lui. Je sentis tout à coup nos âmes se joindre, s'interpénétrer, et je compris qu'il ne me serait jamais plus possible d'échapper à son influence. C'était comme si la force émanant de Carvajal, le rayonnement glacé issu de son étrangeté et qui me l'avait d'abord rendu antipathique, inversait ses pôles pour m'attirer vers le personnage.

Je demandai.

— Et vous jouez toujours votre rôle tel que vous le *voyez* ?

— Toujours.

— Vous n'essayez jamais de corriger le script ?

— Jamais.

— Parce que vous avez peur de ce qui pourrait arriver si vous le faisiez ?

Il secoua la tête.

— Comment pourrais-je avoir peur ? C'est l'inconnu qui nous effraie, n'est-ce pas ? Non, je n'ai pas peur : j'obéis, je m'en tiens aux lignes du scénario, car il n'y a pas d'alternative. Ce qui vous semble être l'avenir m'apparaît beaucoup plus comme une réplique du passé – une suite d'événements déjà vécus, de situations qu'il est vain de vouloir modifier. Je donne de l'argent à Paul Quinn parce que *je l'ai déjà fait*, parce que mon esprit a perçu cette action. Comment aurais-je pu me *voir* agir de la sorte si, dans la réalité, je m'abstenais quand l'instant de ma vision croise l'instant de mon présent ?

— Ne craignez-vous jamais d'oublier le script, d'agir à l'inverse le moment venu ?

Carvajal eut un petit rire.

— Si seulement vous pouviez, rien qu'une minute, *voir* comme j'en ai la faculté, vous comprendriez à quel point votre question est oiseuse. Il n'est pas possible d'agir « à l'inverse ». Il n'existe que le « droit chemin », tout ce qui doit arriver, tout ce qui est réalité. Je perçois les événements futurs tels qu'ils surviendront, et tôt ou tard ils se produisent : je suis simple acteur dans un drame qui ne laisse aucune place à l'improvisation... comme vous-même, comme nous tous.

— Et vous n'avez jamais essayé, ne fût-ce qu'une fois, de rectifier le script ? Par un petit détail ? Jamais ?

— Oh ! si, monsieur Nichols. Bien des fois, et pas seulement par de petits détails. Quand j'étais plus jeune, beaucoup plus jeune. À l'époque où je n'avais pas encore compris. Il me venait la vision d'un malheur, mettons un bambin courant au-devant d'un camion, ou un incendie ravageant un immeuble. Je décidais de me substituer à Dieu, d'empêcher le malheur d'arriver.

— Et puis ?

— Et puis, pas moyen. J'avais beau faire, j'avais beau dresser mes plans, quand l'instant était venu, la catastrophe se produisait exactement comme je l'avais *vue* se produire. Toujours. Invariablement, une ou deux circonstances m'empêchaient de faire dévier l'événement. Combien de fois n'ai-je pas essayé d'altérer le cours préétabli des choses. Jamais je n'ai réussi. J'ai fini par renoncer. Depuis lors, je me suis strictement limité à mon personnage. Je dis mon texte tel qu'il doit être dit.

— Et vous acceptez cela sans restriction ? m'écriai-je. (J'allais et venais dans la pièce, incapable de rester assis, en proie à une fièvre soudaine.) Pour vous, le livre du temps est donc rédigé, scellé, définitif ? Mektoub, inutile de discuter ?

— Inutile de discuter, répéta Carvajal en écho.

— N'est-ce pas une philosophie un peu trop sombre ? Ma question sembla légèrement l'amuser.

— Il ne s'agit pas de philosophie, monsieur Nichols. C'est une adaptation à l'essence même de la réalité. Voyons : est-ce que vous « acceptez » le présent ?

— Quoi ?

— Quand certaines choses vous arrivent, les tenez-vous pour des événements inéluctables ou les regardez-vous comme conditionnelles, susceptibles d'être changées ? Avez-vous le sentiment de pouvoir les modifier à l'instant où elles se produisent ?

— Non, bien sûr. Personne ne pourrait...

— Justement, monsieur Nichols. Un individu peut essayer de changer le cours de son avenir, il peut même broder sur son passé, le rebâtir, mais il reste impuissant en ce qui concerne l'instant tout proche quand celui-ci devient le présent.

— Et alors ?

— Pour les autres, l'avenir semble modifiable parce que inaccessible. On nourrit l'illusion de pouvoir créer son propre destin, le modeler dans la glaise du temps non encore révolu. Mais ce que je perçois quand je vois, c'est le « futur » uniquement en fonction de ma place momentanée dans le cours du temps. Pour mieux dire, c'est aussi le « présent », ce présent immédiat, inéluctable, de moi-même en un point différent du grand fleuve. Oh ! certes, j'ai bâti plus d'une théorie ingénieuse, monsieur Nichols. Mais toutes aboutissent à une seule conclusion : ce dont je suis témoin n'est pas un futur hypothétique, sujet à des modifications par réarrangement de facteurs antérieurs, mais bien plutôt un fait réel, inaltérable, aussi déterminé que le présent ou le passé. Je ne pourrais pas davantage le transformer que vous ne pourriez rectifier un film dont vous suivez les péripéties dans une salle de spectacle. Il y a longtemps que je suis arrivé à cette conclusion. Et j'ai accepté. J'ai accepté.

— Depuis quand avez-vous la faculté de *voir* ?

Carvajal eut un mouvement d'épaules.

— Depuis ma naissance, je crois bien. Dans mes premières années, je ne comprenais pas : c'était une sorte de fièvre qui me brûlait, un rêve éveillé, un délire. J'ignorais que je recevais, comment dire... des avant-signes ? Puis je m'aperçus que mon existence passait par des épisodes vécus une première fois sous forme de « rêve ». La fameuse impression de *déjà vu*, monsieur Nichols, cette impression que vous avez dû avoir vous-même de temps à autre, je n'en doute pas, me relançait nuit et jour. Je me sentais parfois comme un pantin dansant au bout de quatre fils, tandis que quelqu'un soufflait mon rôle du haut du ciel. Petit à petit, je découvris que personne d'autre n'éprouvait ce phénomène de *déjà vu* avec une telle fréquence et autant de force. Je devais avoir vingt ans quand j'ai compris ce que j'étais, et j'approchai de la trentaine sans m'y être vraiment habitué. Naturellement, je n'ai jamais rien révélé de mes facultés — pas jusqu'à aujourd'hui, en fait.

— Parce que vous n'aviez personne à qui vous fier ?

— Parce que ce n'était pas dans le script, rectifia Carvajal avec un aplomb effarant.

— Vous ne vous êtes pas marié ?

— Non.

— Y avez-vous parfois songé ?

— Comment l'aurais-je pu ? Comment aurais-je souhaité ce que je n'avais manifestement pas voulu. Je n'ai jamais *vu* d'épouse dans ma vie.

— Vous n'étiez donc pas destiné à prendre femme ?

— Pas destiné ? (Ses yeux eurent une lueur insolite.) Je n'aime guère ce verbe, monsieur Nichols. Il suppose que l'univers recèle une volonté organisée, un auteur de ce vaste scénario. Or, je n'y crois pas. Il n'est point besoin d'introduire une telle complication. Le script prend corps de lui-même, heure par heure, et il m'a montré que je vivrais seul. Inutile d'aller dire qu'on m'a destiné au célibat. Il suffit de constater que je me *voyais* célibataire, donc que je *serais* célibataire, donc que *j'étais* célibataire, et qu'en définitive je *suis* célibataire.

— Notre conjugaison manque de temps pour bien traduire un cas comme le vôtre, observai-je.

— Mais vous suivez ma pensée ?

— Il me semble. Serait-il correct de dire que « futur » et « présent » sont deux simples termes applicables à un même événement, vu sous des angles différents ?

— Le rapprochement n'est pas mauvais, acquiesça Carvajal. Je préfère néanmoins considérer tous les événements comme simultanés. C'est la perception que nous en avons qui est mobile, ce point mouvant de notre conscience, et non les événements eux-mêmes.

— Et parfois, il est donné à quelqu'un de percevoir au même instant certains événements sous plusieurs angles, c'est bien ainsi ?

— J'ai bâti pas mal d'hypothèses, répondit-il vaguement. L'une d'entre elles est peut-être la bonne. Ce qui importe, c'est la vision, non son explication. Et je dispose de cette vision.

— Vous auriez pu l'utiliser pour gagner des millions, insinuai-je avec un geste qui embrassait le minable logement.

— Je les ai.

— Non, je voulais dire une fortune énorme, colossale, tous les trésors de Rockefeller, de Getty et de Crésus réunis. Un empire financier à une échelle que le monde n'aurait jamais connue. La toute-puissance. Le summum des plaisirs. Les femmes. La mainmise sur les six continents.

— Ce n'était pas dans le scénario, articula Carvajal.

— Vous l'avez donc accepté.

— Il ne peut tolérer qu'une stricte acceptation. Je croyais que vous aviez compris ce point.

— Vous avez gagné de l'argent, des tonnes d'argent, mais sans réaliser ce dont vous étiez capable, un argent qui pour vous ne rime à rien, n'est-ce pas ? Vous laissez des monceaux d'or s'amasser autour de vous, comme des tas de feuilles mortes en octobre ?

— Je n'ai nul besoin de cette fortune. Mes désirs sont modérés, mes goûts des plus simples. J'ai accumulé les dollars parce que je me suis *vu* jouer sur le marché des valeurs et m'enrichir. Quand je me *vois* faire une chose, je la fais.

Pour vous conformer au scénario. Sans, vous poser la moindre question, jamais.

— Sans me poser de questions.

— Des millions... Qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai utilisés comme je me suis *vu* les répartir. J'en ai distribué quelques-uns à des œuvres charitables, à des universités, à des hommes politiques.

— Selon vos préférences, ou en obéissant au plan que vous aviez vu se dérouler ?

— Je n'ai pas de préférences, trancha doucement Carvajal.

— Et le reste ?

— Je le garde. Dans plusieurs banques. À quoi me servirait-il ? L'argent n'a jamais compté pour moi. Il ne rime à rien, comme vous dites. Un million, cinq millions, vingt millions... des mots, sans plus. (Une note désenchantée, assez étrange chez lui, se glissait maintenant dans sa voix.) Quelle est la chose qui a un sens ? Sait-on même ce que signifie l'expression « avoir un sens » ? Nous sommes là simplement pour jouer notre rôle de bout en bout, monsieur Nichols. Voulez-vous encore de l'eau ?

— Volontiers, dis-je, et le milliardaire alla remplir mon verre.

Mes pensées tournoyaient. J'étais venu chercher des réponses, je les avais obtenues, et voilà que chacune dressait une nouvelle barrière de points d'interrogation. Carvajal était tout disposé à y répondre, certes, pour la seule raison que ce même jour, il s'était *vu* agir ainsi dans ses visions. Plus je lui parlais, plus je me trouvais coincé entre l'emploi du présent et du futur, égaré dans un labyrinthe grammatical de périodes télescopées et de concordances affolantes. Et il restait on ne peut plus imperturbable, presque statufié sur son siège, s'exprimant d'une voix terne, à peine audible quelquefois, son visage ne montrant rien d'autre que cette mine *usée* si particulière. On aurait pu le prendre pour un zombie, ou même un robot. Un être menant une vie toute droite, tracée à l'avance, entièrement programmée. Un homme qui n'aurait jamais mis en doute les motifs déterminant le moindre de ses actes : il se contentait d'aller toujours plus loin, encore et encore, marionnette commandée par son inéluctable avenir, tombant peu à peu dans une passivité existentielle déterministe que je jugeais affolante, inhumaine. Il y eut un moment où je le pris en pitié. Après quoi, je me demandai si ma commisération n'était pas injustifiée. J'apercevais la tentation exercée par cette passivité : elle offrait un attrait puissant.

Il me dit soudain :

— Je crois que vous pourriez partir, à présent. Je n'ai pas l'habitude des longues visites. Je crains que la vôtre ne m'ait fatigué.

— Je vous prie de m'excuser. Je ne comptais pas rester si longtemps.

— Non, ne vous excusez point. Ce qui est arrivé aujourd'hui a eu lieu comme je l'avais *vu*. Tout est donc pour le mieux.

— Je vous sais gré d'avoir bien voulu me parler aussi franchement de vous-même, dis-je.

— D'avoir voulu ? (Il se mit à rire.) Encore ce verbe *vouloir* ?

— Il ne fait pas partie de votre vocabulaire usuel ?

— Non. Et j'espère le rayer du vôtre. (Il se dirigeait vers la porte, manœuvre qui me signifiait clairement de prendre congé.) Au reste, nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler bientôt.

— Avec plaisir.

— Je regrette de n'avoir pu vous aider autant que vous l'espériez. Votre question touchant l'avenir de Paul Quinn... Ne m'en tenez pas rigueur. La réponse est très au-delà de mes limites. Je n'ai pas le moindre renseignement à vous donner. Je perçois uniquement ce que je percevrai, voyez-vous ? Comprenez-vous ? Je ne perçois que mes propres perceptions futures, comme si je scrutais l'avenir au moyen d'un périscope. En l'occurrence, mon périscope ne me révèle rien sur la campagne présidentielle de l'année prochaine.

Il me prit la main, et j'eus l'impression qu'un fluide passait entre nous, un branchement caractérisé, presque palpable. Je sentis chez lui une tension extrême, non pas la simple fatigue de notre long tête-à-tête, mais quelque chose de plus intérieur, une lutte pour resserrer le contact établi, pour m'atteindre à un seuil profond de mon être. Cette sensation me troubla et m'ébranla physiquement. Elle ne dura qu'un bref instant, puis disparut d'un seul coup et je retombai dans mon individualité avec un choc de rupture nettement perceptible. Carvajal souriait, m'adressait un petit salut courtois, me souhaitait bon retour, me précédait jusqu'à son entrée humide et obscure...

Ce ne fut qu'en atteignant mon véhicule, cinq minutes plus tard, que je trouvai une place pour chaque pièce du puzzle, commençant à comprendre les phrases dites par Carvajal quand nous étions près de la porte du living-room. Alors seulement je vis la nature de cette frontière qui barrait sa vision, cette limite qui le transformait en pantin inerte, qui privait ses actes de toute signification. Carvajal avait vu l'instant de sa propre mort. C'était la raison pour laquelle il ne pouvait me dire qui serait le prochain président, bien sûr, mais l'effet de la révélation allait plus loin encore. Je m'expliquais maintenant comment il dérivait dans la vie avec un fatalisme, une résignation si peu courants. Des années, Carvajal avait vécu en sachant la cause, le lieu, l'heure exacte de son trépas. Il en avait la connaissance irréfutable, une certitude terrible qui paralysait sa volonté d'une manière dont un esprit normal peut difficilement se faire idée. Telle était mon interprétation intuitive de son cas, et je me fie à mon intuition. Sa dernière heure allait sonner dans moins de

dix-huit mois, et il se laissait emporter vers elle, sans but, acceptant son destin, suivant le script mot pour mot, insoucieux de tout le reste.

17

La tête me tournait pendant que je regagnais mon domicile, et cela dura plusieurs jours... J'étais comme ivre, drogué, intoxiqué par la sensation de voir s'ouvrir pour moi des perspectives nouvelles, illimitées. On aurait dit que j'allais me brancher sur une source d'énergie incroyable vers laquelle je cheminais depuis longtemps à mon insu.

Cette source d'énergie était la puissance prophétique que possédait Carvajal.

Je lui avais rendu visite en soupçonnant qui il était, et ses propos venaient corroborer mon idée, mais ils faisaient bien davantage. Il m'avait débité son histoire d'une manière tellement spontanée, une fois passés les préliminaires de politesse et d'allusions circonspectes, qu'il semblait chercher à m'attirer dans un genre de collaboration fondée sur ce don que nous partagions très inégalement. Somme toute, cela faisait des années qu'il menait une vie secrète, furtive, une existence de reclus entassant millions sur millions, de riche célibataire totalement isolé. Il avait manœuvré pour me joindre dans le bureau de Lombroso, tendu le piège où je tomberais en m'offrant ses trois allusions sibyllines. Il m'ensorcelait, m'attirait jusque chez lui, répondait volontiers à chacune de mes questions – et formulait l'espoir que nous nous reverrions bientôt.

Que voulait-il de moi ? Quel rôle pensait-il me réserver ? Ami ? Auditoire réduit à un seul interlocuteur bien disposé ? Disciple ?

Héritier ?

Toutes les hypothèses se présentaient d'elles-mêmes. Mais il y avait encore la possibilité que je fusse le jouet d'une douce illusion, que le petit homme n'eût finalement aucun rôle à me faire jouer. Les rôles sont imaginés par l'écrivain, et Carvajal était acteur, non dramaturge. Il se bornait à dire son texte, à respecter le script mot pour mot. Peut-être n'étais-je à ses yeux qu'un nouveau personnage apparu sur la scène pour engager le dialogue avec lui, un personnage qui intervenait sans raisons connues de Carvajal, ni même logiques en fonction de son propre rôle, des raisons qui comptaient seulement (en admettant qu'elles existent) dans l'esprit de l'auteur invisible et probablement imaginaire du grand drame cosmique.

Il y avait là un aspect de Carvajal qui me déconcertait totalement, de la même façon que m'ont toujours déconcerté les intoxiqués. L'alcoolique – ou l'opiomane, ou le cocaïnoman, à votre choix – est au sens le plus strict du terme un personnage égaré. Autrement dit, l'on ne peut faire état ni de ses propos ni de ses actes. Il a beau jurer qu'il vous aime, hurler à tous les échos qu'il vous déteste, répéter combien il admire votre œuvre, s'incliner devant votre honnêteté ou partager vos opinions, vous ne saurez jamais s'il est sincère, puisque c'est l'alcool ou le stupéfiant qui a mis ces mots dans sa bouche. Qu'il vous propose une affaire et vous ne pouvez prévoir s'il s'en souviendra une fois que son esprit aura retrouvé l'équilibre. L'accord que vous concluez avec lui lorsqu'il est sous l'influence de la drogue est donc parfaitement nul. Je suis un homme pondéré, rationnel, et si je traite avec quelqu'un, je veux obtenir l'impression qu'un courant à double sens s'établit entre lui et moi. Il n'en va pas ainsi quand je me rends compte que j'y vais franchement, mais que l'autre débite n'importe quelles phrases nées dans un cerveau dont le fonctionnement est détraqué. Chez Carvajal, je soupçonnais bon nombre d'incertitudes analogues. Rien de ce qu'il disait n'était forcément parole d'évangile. Rien ne signifiait obligatoirement quelque chose. Il n'agissait pas en fonction de ce que je tenais pour des motifs conformes à la raison, comme l'intérêt personnel ou le bien d'autrui : rien, pas même sa propre sauvegarde, ne paraissait le toucher. De sorte que ses faits et gestes échappaient à la stochasticité, voire au

simple bon sens. Il vous déconcertait parce qu'il ne suivait aucun plan concevable. Seul valait le scénario, le sacro-saint, l'intouchable scénario, et cette trame lui était révélée en éclairs intuitifs défiant toute logique, tout principe de continuité. « Ce que je me *vois* faire, je le fais, avait-il dit Sans me poser de questions. » Merveilleux ! Il se *voit* distribuant sa fortune aux pauvres, et il la distribue. Il se *voit* franchir le pont George Washington sur un « Hop-là », et il part en effectuant des bonds de kangourou. Il se *voit* verser une dose de H_2SO_4 dans le verre de son invité, et il lui sert une généreuse rasade de vieil acide sulfurique sans hésitation ni murmure. Il répond à vos questions par des propos fixés d'avance, qu'ils aient ou non une signification. Et ainsi de suite. Entièrement soumis aux ordres de l'avenir qui lui est révélé, il n'a nul besoin d'examiner les motifs ou les conséquences éventuelles. Pire qu'un alcoolique, en fait. L'ivrogne garde au moins quelque lueur de raison tout au fond de sa conscience, si floue qu'elle soit.

Paradoxe, donc. Selon Carvajal, chacun de ses actes obéissait à des critères déterministiques inflexibles – alors qu'aux yeux de son entourage, sa conduite était aussi insensée que celle d'un aliéné (ou d'un adepte du Transitisme). D'après lui, il suivait le cours immuable des événements – mais pour les observateurs, il donnait l'impression de flotter à tout vent. En agissant comme il se *voyait* agir, il soulevait des problèmes inquiétants – tels que les motifs qui régissent n'importe quel acte. Pouvait-on parler de motifs ? Ses visions n'étaient-elles pas simplement des prophéties nées d'elles-mêmes, sans le moindre rapport avec la causalité, dépourvues de raison et de logique ? Il se *voit* franchir l'Hudson sur un « Hop-là » le 4 juillet – et quand ce jour arrive, il prend un « Hop-là », uniquement parce qu'il s'est *vu* le faire. Mais à quel dessein répond cet acte ridicule, sinon au seul désir de boucler son circuit visionnaire ? Cette histoire de « Hop-là » n'a de source qu'en elle-même, elle ne rime à rien. Quelle attitude adopter pour s'entendre avec un pareil homme ? Martin Carvajal était un être insolite dérivant au gré du temps.

Mais ne me montrais-je pas trop sévère dans mon jugement ? N'y avait-il pas des schémas directeurs qui m'échappaient ? Il était possible que l'intérêt de Carvajal à mon

égard fût authentique, qu'il eût vraiment un emploi pour moi dans sa vie solitaire. Qu'il devienne bientôt mon guide, mon père spirituel, pour me transmettre, au cours du dernier temps qui lui restait à vivre, toutes les connaissances dont il pouvait me donner la clé.

Au demeurant j'avais, moi, un emploi parfaitement concret pour lui. J'allais faire en sorte qu'il m'aide à pousser Paul Quinn jusqu'à la Maison-Blanche.

Que Carvajal ne puisse *voir* aussi loin était un handicap, mais pas nécessairement insurmontable. Les événements de premier plan comme la succession présidentielle ont des racines profondes : des mesures prises sans tarder régiraient les fluctuations politiques pour la période à venir. Carvajal pouvait être déjà en possession d'éléments suffisants au sujet de l'année prochaine, qui permettraient à Quinn de conclure des alliances dont l'effet lui garantirait un succès monstre lors de la désignation de 2004. Telle était maintenant mon idée fixe : manœuvrer Carvajal au profit de Quinn. Par un jeu tortueux de questions et de réponses, j'allais peut-être arracher au petit homme des renseignements d'importance vitale.

18

Ce fut une semaine éprouvante. Sur le front politique, rien que de mauvaises nouvelles. Partout, les néo-démocrates tombaient à plat ventre pour manifester leur soutien au sénateur Kane, et Kane, au lieu de laisser le choix de son vice-président ouvert, suivant la tradition chez les candidats grands favoris, se sentit en sécurité au point d'annoncer rondement, lors d'une conférence de presse, qu'il verrait volontiers Socorro partager avec lui la désignation. Quinn, qui commençait à gagner des voix nationales après l'affaire du pétrole non coagulé, cessa soudain d'exister pour tous les chefs de partis à l'ouest de l'Hudson. Les invitations à venir prononcer des

discours n'arrivèrent plus, les flots de lettres demandant des photos dédicacées furent bientôt réduits au ruisselet – indices de peu de poids, certes, mais néanmoins révélateurs. Quinn flaira anguille sous roche. Il était loin d'être optimiste.

— Comment diable s'est-elle faite aussi vite, cette alliance Kane-Socorro ? (Il parlait d'un ton qui exige une réponse.) La veille, je suis le grand espoir des néodémocrates, et le lendemain on me ferme toutes les portes au nez.

Il nous adressait le célèbre regard-en-vrille-de-Paul-Quinn, ses yeux s'arrêtant sur chacun de nous pour chercher celui qui l'avait desservi. Comme toujours, sa présence nous dominait : son mécontentement non moins présent n'en était que plus pénible, presque intolérable.

Mardokian ne voyait pas d'explication. Ni Lombroso. Et moi ? Qu'aurais-je pu lui dire ? Que j'avais tenu en main le fil conducteur, mais sans être à même de le suivre correctement ? Je me réfugiai derrière un geste fataliste accompagné de l'alibi-cliché : « Ainsi va la politique. » On me payait pour pressentir l'avenir de façon raisonnable, et non pour être un médium infallible.

— Laissez faire, assurai-je. De nouveaux schémas prennent forme. Donnez-moi trente jours, et je vous dresse l'horoscope complet pour l'année prochaine.

— Je veux bien patienter six semaines, grommela-t-il.

Son irritation tomba au bout de quarante-huit heures plutôt tendues. Il avait bien trop à faire avec les problèmes locaux, dont un certain nombre se posaient brusquement (le classique malaise social des périodes de canicule qui s'abat sur New York comme une nuée de moustiques) pour s'inquiéter outre mesure de cette désignation qu'il ne cherchait pas réellement à obtenir.

Ce fut également une semaine de problèmes dans ma vie privée. Les rapports de plus en plus étroits que Sundara entretenait avec les Transitistes commençaient à me porter sur les nerfs. Ses façons d'agir étaient maintenant aussi désordonnées, aussi déconcertantes, aussi dépourvues de motifs que celles de Carvajal. Mais l'un et l'autre arrivaient à cet illogisme en partant de points diamétralement opposés, les actes du petit homme régis par une obéissance aveugle à ses

visions inexplicables, et ceux de Sundara par le besoin de s'affranchir de tous les schémas et structures.

La plus folle fantaisie régnait chez nous. Le jour où j'allai voir Carvajal, Sundara se rendit tranquillement à la mairie pour y faire sa demande de mise en carte. Cette démarche lui prit tout l'après-midi – examen médical, entretien avec la secrétaire du syndicat, photographies, empreintes, et les mille tracasseries des ronds-de-cuir. Quand je revins le soir, la tête pleine de Carvajal, elle brandit triomphalement la petite carte qui l'autorisait à faire commerce de son corps dans n'importe quel district de notre bonne ville.

— Seigneur ! suffoquai-je.

— Cela te déplaît ?

— Ainsi, tu t'es alignée comme une racoleuse de Las Vegas à vingt dollars ?

— Tu aurais préféré que j'use d'influences politiques pour obtenir cette carte ?

— Et si un journaliste t'a repérée là-bas ?

— Quelle importance ?

— L'épouse de Lew Nichols, adjoint administratif spécial du maire Quinn, adhérent au Syndicat des Prostituées ?

— Crois-tu que je sois la seule femme mariée dans le lot ?

— Il n'est pas question de ça. Je pense à un scandale éventuel, Sundara.

— La prostitution est une activité reconnue par la loi, et tout le monde admet que la prostitution sous surveillance a des avantages sociaux dont...

— Elle est légale à New York, d'accord. Mais pas à Kankakee. Ni à Tallahassee. Ni à Sioux-City. Un de ces jours, Quinn peut très bien aller chercher des votes là-bas, ou en d'autres lieux du même genre, et un gros malin sortira la nouvelle que l'un des proches conseillers du maire de New York est marié à une femme qui se vend dans un bordel public. Et naturellement...

— Suis-je censée régler ma vie d'après les impératifs de M. Paul Quinn pour me conformer à la morale rigoriste des électeurs provinciaux ?

Ses yeux noirs étincelaient, et le rouge apparaissait sous le velours sombre de ses pommettes.

- Alors, tu tiens tellement à être une putain, Sundara ?
- Prostituée. C'est le terme que les dirigeants du syndicat préfèrent employer.
- Prostituée ne sonne guère mieux que putain. N'es-tu pas satisfaite du genre d'accord qui existe entre nous ? À quoi bon te vendre ?
- Ce que je veux, dit-elle d'un ton glacé, c'est me libérer, briser toutes les chaînes coercitives de l'ego.
- Et tu penses y arriver par la prostitution ?
- Les prostituées apprennent à oublier leur ego. Les prostituées n'existent que pour soulager les besoins d'autrui. Une semaine ou deux dans une maison de passe municipale m'enseigneront comment subordonner les exigences de mon moi aux désirs de ceux qui viendront me trouver.
- Tu pourrais être infirmière. Tu pourrais être masseuse. Ou encore...
- J'ai choisi comme bon m'a plu.
- C'est donc ça que tu veux faire ? Passer la semaine prochaine, et sans doute la suivante, dans un bordel ?
- Probablement.
- C'est Catalina Yarber qui t'en a donné l'idée ?
- Je n'ai eu besoin de personne pour y songer, affirma gravement Sundara.

Son regard lançait des flammes. Nous étions au bord d'une des pires querelles de notre vie conjugale, le parfait accrochage « je-te-l'interdis » et « ce-n'est-pas-toi-qui-me-donneras-des-ordres ». Je frémissais. Je me représentais Sundara, la mince, la gracieuse Sundara que tant d'hommes, tant de femmes convoitaient, Sundara déclenchant l'horloge enregistreuse dans une de ces minables alcôves municipales stérilisées, Sundara nettoyant son sexe avec des antiseptiques, Sundara couchée sur un étroit matelas, les jambes ramenées contre ses seins, satisfaisant quelque pouilleux hirsute et trempé de sueur aigre, tandis que d'autres patientaient en file indienne derrière la porte, leur ticket à la main. Non ! Impossible d'avalier cela. Parties à quatre, à six, à dix, toute la gamme des échanges collectifs qu'elle aimait, soit. Mais pas l'expérience à n partenaires, pas cette multiplication à l'infini, pas question pour

elle d'offrir sa douce chair au premier bancal de New York qui ait en poche de quoi être admis. Un instant, je faillis vraiment céder à l'envie de faire éclater ma colère vieux jeu d'époux bafoué, de lui signifier d'abandonner toutes ces billevesées, et cetera. Mais c'était évidemment impossible. Je ne soufflai mot, alors même qu'un abîme se creusait entre nous. Nous étions sur deux radeaux isolés en pleine mer démontée, poussés toujours plus loin l'un de l'autre par d'irrésistibles courants contraires, et je ne pouvais pas faire porter mes appels à travers l'espace qui s'agrandissait, ni tendre mes mains inutiles en direction de Sundara. Où était-elle désormais, cette union que nous connaissions depuis quelques années ? Pourquoi le gouffre s'ouvrait-il de plus en plus ?

— Eh bien, va donc dans ta maison de passe, marmonnai-je, et je quittai l'appartement en proie à une frénésie aveugle, fort peu stochastique, où se mêlaient la colère et la peur.

Toutefois, au lieu de s'inscrire comme pensionnaire de bordel, Sundara gagna l'aéroport Kennedy et y prit une fusée en partance pour l'Inde. Elle se purifia dans le Gange à l'un des ghâts de Bénarès, perdit une heure à rechercher vainement le cadre de vie de ses aïeux à Bombay et rentra par la fusée suivante. Ce pèlerinage n'excéda guère un jour et demi, et lui coûta quarante dollars l'heure, symétrie dont l'éloquence ne contribua nullement à me calmer. J'eus le bon sens de ne pas en faire un roman. De toute façon, je n'y pouvais rien : Sundara était une personne libre d'agir à sa guise, elle le devenait même chaque jour davantage, et elle avait le droit de dépenser son argent comme bon lui semblait, voire pour des excursions éclair jusqu'en Inde. Dans la semaine qui suivit son retour, je pris soin de ne point lui demander si elle comptait vraiment utiliser sa nouvelle carte de prostituée. Peut-être était-ce déjà fait. Je préférais l'ignorer.

Huit jours après ma visite à Carvajal, il téléphona pour me proposer de déjeuner avec lui le lendemain. Acceptant sa suggestion, je le rejoignis au Club des Négociants et des Armateurs dans les parages de la Bourse.

L'endroit avait de quoi me surprendre. Le Club des Négociants et des Armateurs est l'un des sanctuaires vénérables, exclusivement peuplés de courtiers d'un rang supérieur et de banquiers, suivant le principe « accès réservé aux seuls membres ». Quand je dis « aux seuls », entendez par là que Bob Lombroso lui-même, Américain depuis onze générations et presque un magnat de Wall Street, se voit refuser tacitement la qualité de membre à cause de ses origines juives, et qu'il a pris le parti de ne pas s'en vexer. Comme dans tous les clubs de ce niveau, la seule fortune ne suffit pas à vous donner patte blanche : vous devez être jugé digne de la maison, homme d'esprit adéquat, courtois et de vieille souche, ayant fréquenté le collège qu'il fallait et œuvrant pour une firme dont on reconnaît les mérites. Autant que je pouvais voir, Carvajal ne possédait rien qui l'imposât en ce domaine. Sa richesse datait d'hier, et il était par nature étranger à ces messieurs, sans aucune des références de collège requises, ni des affiliations à la haute société des banques ou du négoce. Comment avait-il donc fait pour chiper un titre de membre ?

— C'est une simple histoire de famille, m'expliqua-t-il avec complaisance, tandis que nous nous enfoncions dans de moelleux fauteuils, près d'une fenêtre ouverte à soixante étages de la rue tumultueuse. L'un de mes arrière-arrière-grands-pères fut membre fondateur, en 1823. Les statuts prévoient que les onze titres de membre fondateur passent automatiquement aux fils aînés, puis aux fils des fils aînés, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles. Quelques individus fort peu reluisants ont souillé la pureté de l'organisation à cause de cet article. (Il me gratifiait tout à coup d'un sourire malicieux

passablement inattendu.) J'y viens environ une fois tous les cinq ans. Vous noterez que je me suis mis sur mon trente et un.

Et c'était bien le cas : un doublet à chevrons vert et or qui survivait peut-être depuis dix ans à sa splendeur, mais conservait toujours plus de brillant et d'élégance que le reste de sa garde-robe moisie. En fait, Carvajal paraissait véritablement métamorphosé, plus remuant, plus vivant, je dirais même plus gai, et nettement plus jeune que l'homme triste au teint cendreau dont j'avais fait naguère la connaissance chez Bob Lombroso.

— Je n'imaginais pas que vous aviez des ancêtres, dis-je.

— Il y a eu des Carvajal sur le sol du Nouveau Monde bien avant que le *Mayflower* ait appareillé de Plymouth. Nous étions très nombreux en Floride au début du dix-huitième siècle. Quand la Grande-Bretagne annexa ce pays en 1763, une branche de ma famille émigra à New-York, et je crois même qu'il fut un temps où nous possédions la moitié du front de mer et la majeure partie de l'Upper West Side. Mais la panique de 1837 nous a ruinés, et je suis le premier Carvajal en un siècle et demi qui a pu s'élever au-dessus d'une pauvreté fièrement cachée. Mais dans les pires circonstances, nous avons toujours gardé notre qualité de membre héréditaire du Club. (Il embrassait d'un geste large les splendides murs à panneaux de séquoia, les grandes fenêtres doublées de chrome étincelant, l'éclairage discrètement placé en retrait.) Jamais je n'oublierai la première fois que mon père m'a amené ici, pour y prendre un cocktail. J'avais environ dix-huit ans, c'était donc... oui, vers 1957. Le Club ne se trouvait pas encore dans cet immeuble, mais dans Broad Street – une bâtisse datant des années 1850. Nous sommes entrés, mon père et moi, vêtus de nos costumes à vingt dollars et de nos cravates de laine. Tous les hommes présents me semblaient être des sénateurs, jusqu'aux domestiques, mais personne ne s'est moqué de nous, personne n'a pris un air supérieur. J'ai savouré mon premier Martini, mon premier filet mignon, et c'était pour moi comme une excursion au Walhalla, voyez-vous, ou à Versailles. Une visite à un monde étrange, prodigieux, un monde où chacun était riche, puissant, magnifique. Et alors que je me trouvais assis à l'immense table

de chêne, en face de mon père, il m'est venu une vision. J'ai commencé à *voir*. Je me suis *vu* sous les traits d'un homme âgé ; l'homme que je suis aujourd'hui, décharné, avec des mèches de cheveux gris encore plantées çà et là, le moi aîné que j'avais déjà appris à identifier et à supporter. Mon double en plus vieux était assis dans une pièce véritablement luxueuse, une pièce aux lignes sobres, aux meubles brillants dont la forme s'adressait à l'imagination, la pièce même, par le fait, où nous nous trouvons maintenant. J'occupais une table en compagnie d'un homme beaucoup plus jeune, grand, bien découpé, aux cheveux noirs. Il se penchait vers moi, me regardait fixement avec une expression tendue qui traduisait le doute, il guettait chacune de mes paroles comme s'il essayait de les graver dans sa mémoire. Puis la vision a cessé. Je me suis retrouvé en face de mon père qui s'inquiétait de savoir si j'allais bien. Je lui ai laissé croire que le Martini m'avait étourdi du premier coup, que c'était l'alcool qui rendait mes yeux vitreux et relâchait mes traits, car même à l'époque, je ne raffolais guère de la boisson. Et je me suis demandé si ce que j'avais *vu* n'était pas en quelque sorte la contre-image de mon père et de moi installés dans la pièce – je veux dire, l'image de mon double aîné amenant son propre fils au Club des Négociants et des Armateurs d'un lointain futur. Longtemps j'ai cherché à imaginer qui serait ma femme et quel aspect aurait mon fils, puis j'en suis venu à comprendre qu'il n'existerait pour moi ni épouse ni fils. Les années ont passé, et nous sommes là – vous assis à ma table, en train de me regarder fixement, avec une expression tendue...

Un frisson courut le long de mon échine.

— Vous m'avez *vu* ici, avec vous, il y a plus de quarante ans ?

Il acquiesça d'un petit hochement de tête distrait et, dans le même mouvement, se retourna pour faire signe au serveur, rayant l'air avec son doigt, aussi impérieux que s'il eût été Pierpont-Morgan ou Vanderbilt. Le serveur accourut. Plein d'obséquiosité, il lui souhaita le bonjour en l'appelant par son nom. Carvajal commanda un Martini – peut-être parce qu'il l'avait *vu* quarante ans plus tôt ? – et un sherry pour lui-même.

— On vous accueille ici de manière fort polie, remarquai-je.

— Ils se font un point d'honneur de traiter chaque membre comme s'il était le cousin du Tsar de toutes les Russies, expliqua Carvajal. Mais ce qu'ils disent de moi en privé est probablement moins flatteur. Mon titre de membre va disparaître à ma mort, et je suppose que le Club sera bien aise quand il n'y aura plus de minables petits Carvajal pour enlaidir le décor.

Les apéritifs arrivèrent presque aussitôt. Nous levâmes solennellement nos verres, portant un toast qui, au fond, était de pure forme.

— À l'avenir, dit Carvajal. À l'avenir radieux, plein de promesses. (Et il partit d'un rire enroué.)

— Vous voilà bien remonté, aujourd'hui.

— Eh oui, cela fait des années que je ne me suis senti aussi gai. Un deuxième printemps pour le pépé, pas vrai ? Garçon ! *Garçon !*

Le serveur accourut. À ma grande surprise, Carvajal réclama des cigares – et choisit les plus chers parmi ceux que la petite vendeuse lui présenta – le tout ponctué d'un nouveau rire. Puis il me dit :

— Faut-il vraiment attendre la fin du repas ? Moi, je vais y goûter tout de suite.

— Allez-y. Qui vous en empêche ?

Il alluma son havane, et je l'imitai.

Son exubérance m'interloquait, me faisait presque peur. Lors de nos deux précédentes rencontres, Carvajal avait donné l'impression de puiser vainement à des réservoirs d'énergie depuis longtemps vides, et il semblait maintenant ragaillard, plein de fougue, galvanisé par une ardeur farouche provenant de quelque source hideuse. J'allais presque imaginer l'effet de drogues inconnues, ou d'une transfusion de sang de taureau – voire d'une greffe d'organes pris sur de jeunes victimes kidnappées.

— Dites-moi, lança-t-il tout à trac. Avez-vous jamais eu des instants de double vue ?

— Oui, je pense. Rien d'aussi vivant que les messages que vous recevez, naturellement. Mais j'incline à croire que beaucoup de mes intuitions sont fondées sur des éclairs de

vision véritable, des éclairs subliminaux qui jaillissent et s'éteignent trop vite pour que je puisse en prendre conscience.

— C'est fort probable.

— Et sur des rêves, ajoutai-je. J'ai souvent de ces songes prémonitoires qui s'avèrent correspondre à des réalités. Comme si l'avenir dérivait jusqu'à moi et se présentait au seuil de mon intelligence endormie.

— L'esprit qui sommeille est beaucoup plus réceptif aux phénomènes de cette sorte, c'est exact.

— Mais ce que je perçois en rêve me vient sous une forme symbolique. Les images tiennent davantage de la métamorphose que du cinéma. Juste avant l'arrestation de Gilmartin, par exemple, j'ai rêvé qu'on le traînait dans une cour pour le fusiller. À croire que le renseignement m'était bien arrivé, mais pas de façon directe.

— Erreur, dit Carvajal. Le message vous est parvenu intégralement, au pied de la lettre, mais votre cerveau l'a brouillé, chiffré, parce que vous dormiez et n'étiez pas en mesure de brancher correctement vos récepteurs. Seul l'esprit rationnel à l'état de veille peut analyser et classer de telles images en toute certitude. Pourtant, la plupart des gens reprenant conscience réfutent purement et simplement ce qu'ils ont vu, et quand ils dorment, leur cerveau maltraite tout ce qui lui vient.

— Vous croyez que beaucoup d'individus captent des messages en provenance de l'avenir ?

— Je prétends même que c'est le cas pour tout le monde, affirma Carvajal avec véhémence. L'avenir n'est pas le domaine inaccessible, immatériel que l'on se figure volontiers. Mais il y en a tellement peu qui admettent son existence, sinon comme une simple abstraction. Tellement peu qui laissent ses messages les atteindre ! (Une force surnaturelle se lisait maintenant dans son regard. Il baissa la voix et continua :) L'avenir n'est pas qu'une formule verbale. C'est un lieu qui a son existence propre. Voyez, nous nous trouvons ici, dans nos fauteuils. Or, nous sommes également $là$, $là + 1$, $là + 2$, $là + n$, une infinité de $là$, tous immédiats, antérieurs ou postérieurs à cette position actuelle que nous occupons sur notre vecteur-temps. Les autres

positions ne sont ni plus ni moins « réelles » que celle-ci. Elles existent simplement en des points qui se trouvent ne pas être les lieux où le siège de notre perception est à présent localisé.

— Mais parfois nos perceptions...

— ... dérivent, acheva le petit homme. Elles s'égarent sur d'autres segments du vecteur-temps. Elles saisissent des événements, des états d'âme, des bribes de dialogues qui n'appartiennent pas au « maintenant ».

— Nos perceptions dérivent-elles, insistai-je, ou n'est-ce pas plutôt que certains événements sont mal ancrés dans leur propre « maintenant » ?

Il haussa les épaules.

— Quelle importance ? D'ailleurs, il n'y a pas moyen de savoir.

— Vous ne cherchez donc pas à expliquer comment se produit le phénomène ? Votre vie entière a été conditionnée par ces visions, et vous vous bornez...

— Je vous l'ai dit : j'ai échafaudé un grand nombre d'hypothèses. Un si grand nombre, en vérité, qu'elles finissent par se démolir les unes les autres. Voyons, Lew, pensez-vous que je m'en moque ? J'ai consacré toute une existence à essayer de comprendre mon pouvoir, ma force. Je peux donner à vos questions dix, douze réponses plausibles. La théorie des vecteurs-temps inverses, par exemple. Vous en ai-je déjà touché un mot ?

— Non.

— Eh bien, regardez. (Posément, il tira un stylo de sa poche et traça sur la nappe deux lignes parallèles continues. Il nomma les extrémités de la première X et Y, celles de la deuxième X' et Y'.) Regardez ! La droite XY figure le cours de l'histoire tel que nous le connaissons. Il débute avec la création en X et s'achève avec l'équilibre thermodynamique en Y, d'accord ? Situons maintenant quelques dates marquantes le long du chemin. (À petits traits de plume nerveux, il ajouta de courtes barres transversales, commençant par le côté de la table le plus proche de lui pour aller dans ma direction.) Ici, l'ère quaternaire, l'Homme de Néanderthal. Ici, l'époque du Christ. Ici, 1939,

début de la Seconde Guerre mondiale – et de Martin Carvajal, par parenthèse. Quand êtes-vous né ? En 1970 ?

— 1966.

— Fort bien. Ici, donc, 1966. Vous. Et ici, l'année présente : 1999. Supposons que vous viviez jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Je repère ici l'année de votre mort : 2056. Terminé pour le vecteur XY. Passons maintenant à l'autre, X'Y' : il figure lui aussi le cours de l'histoire, exactement le même que j'ai schématisé par XY. *Seulement je vais l'orienter en sens contraire.*

— Quoi ?

— Et alors ? Admettons qu'il existe plusieurs univers, que chacun est indépendant des autres et possède son système solaire particulier, des planètes sur lesquelles des faits se produisent, également particuliers à cet univers. Une multitude d'univers, Lew. Voyez-vous une raison valable pour que le temps doive obligatoirement s'y écouler dans le même sens ?

— L'entropie, marmonnai-je. Les lois de la thermodynamique. Le principe de cause et d'effet.

— Je n'irai pas vous chicaner sur ce point, acquiesça Carvajal. Autant que je sache, ces idées sont bonnes dans les limites d'un système clos. Mais un système clos donné n'a pas de responsabilités entropiques à l'égard d'un autre système clos, n'est-ce pas ? Les horloges peuvent battre de A à Z dans tel univers, et de Z à A dans tel autre, mais seul un observateur placé à l'extérieur des deux peut s'en apercevoir, pourvu que dans chaque univers le flot quotidien coule de cause à effet, et non le contraire. Reconnaissez-vous la logique de mon postulat ?

Je fermai les yeux un moment.

— Soit. Nous avons une multitude d'univers isolés les uns des autres, et la direction que suit le flot du temps dans chacun peut paraître chamboulée par rapport à celle qui est suivie dans les autres. Et après ?

— Dans une infinité de choses, quelles qu'elles soient, tous les cas possibles existent, vous êtes d'accord ?

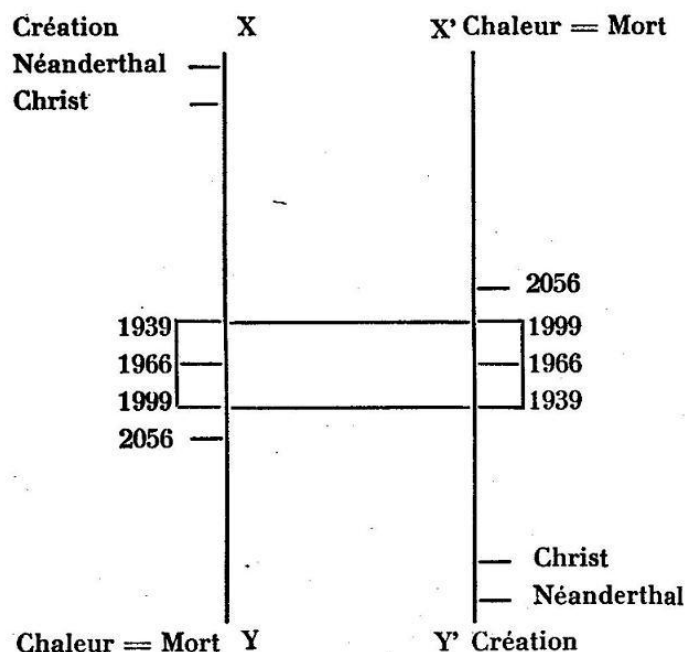
— Oui. Par définition.

— Donc, vous admettez également qu’au milieu de cette infinité d’univers isolés, il s’en trouve peut-être un identique au nôtre dans ses moindres détails, excepté la direction de son vecteur-temps par rapport au vecteur-temps d’ici.

— Je ne suis pas certain de bien saisir...

— Regardez, interrompit-il d’un ton péremptoire en désignant la droite qui rayait la nappe de X' à Y' . Voici un autre univers, parallèle à celui où nous vivons. Avec tout ce qui arrive dans le nôtre, y compris les moindres faits. Mais dans celui-là, la création est en Y' au lieu d’ X' , et la fin du monde, la grande fournaise, en X' au lieu d’ Y' . Ici, dans le bas... (il traça un petit trait perpendiculaire à la deuxième droite, près de l’extrémité de la table que j’occupais), je place l’Homme de Néanderthal... et ici l’époque du Christ. Et voici 1939, 1966, 1999, 2056. Les mêmes événements, les mêmes dates marquantes, mais qui vont en rétrogradant. Ou plutôt, ils paraissent rétrograder pour quelqu’un qui se trouve dans notre univers et possède le moyen de jeter un coup d’œil sur l’autre. Là, naturellement, tout semble aller dans une direction normale.

Puis Carvajal prolongea les repères 1939 et 1999 de la droite XY jusqu’à leurs points d’intersection avec $X'Y'$, procéda de même pour les repères 1999 et 1939 d’ $X'Y'$, et réunit les deux couples de lignes en joignant leurs extrémités, pour former un schéma qui avait à peu près cet aspect :



Un serveur lorgna au passage ce que Carvajal faisait sur la nappe. Il toussa discrètement et s'éloigna sans mot dire, conservant son attitude raide et gourmée. Le petit homme n'eut pas l'air de s'en inquiéter. Il enchaînait :

— Supposons maintenant une personne née dans l'univers XY et capable, Dieu sait comment, de glisser parfois un œil dans l'univers X'Y'. Moi. Me voici donc, allant de 1939 à 1999 en XY, jetant à l'occasion un regard vers X'Y' et observant les événements de ses années 1939-1999 – la réplique exacte des nôtres, sauf qu'elles se succèdent dans l'ordre inverse, si bien qu'à l'époque de ma naissance, là, tous les épisodes de ma vie dans XY ont déjà eu lieu en X'Y'. Quand ma pensée consciente établit la liaison avec celle de mon double d'un univers à l'autre, je le capte alors qu'il revoit son passé, un passé qui est justement mon avenir.

— Très ingénieux.

— Certes. Le commun des mortels, prisonnier d'un univers clos, peut interroger ses souvenirs à volonté, vagabonder librement dans son passé. Mais moi, j'ai accès aux souvenirs de quelqu'un dont la vie s'écoule en sens contraire, ce qui me permet de me « rappeler » l'avenir aussi bien que les années révolues. Je veux dire, tel est le processus si la théorie des vecteurs-temps inverses est fondée.

— Et elle l'est ?

— Comment savoir ? soupira Carvajal. C'est une simple hypothèse plausible, échafaudée pour les besoins de la cause. Elle explique le phénomène qui joue quand je *perçois*. Mais le moyen de l'étayer ?

Au bout d'un moment, je demandai encore :

— Les choses que vous *voyez*... vous arrivent-elles dans l'ordre chronologique inverse ? Le futur se déroulant comme un vieux parchemin, en quelque sorte ?

— Non. Jamais. Pas plus que vos souvenirs ne peuvent former une trame continue. J'ai de brèves visions à intervalles irréguliers, des fragments de scènes, quelquefois des tranches assez longues qui paraissent durer dix, quinze minutes, ou davantage. Mais toujours un mélange désordonné, pas la moindre séquence linéaire, rien qui se suive. J'ai dû m'astreindre à tracer le schéma général, à me rappeler certaines séquences pour les grouper en une succession logique. C'était comme si j'essayais de lire des poèmes babyloniens en déchiffrant les caractères cunéiformes gravés sur des tablettes éparpillées et brisées. Peu à peu, j'ai rassemblé des indices qui m'ont guidé dans cette restitution de l'avenir : ici mon visage tel qu'il sera quand j'aurai quarante ans, et ici quand j'en aurai soixante ; là, les vêtements que j'ai portés de 1965 à 1973, et là, l'époque où je laissais pousser ma moustache... oh ! une foule de petits détails, de notes marginales, d'associations mineures qui ont fini par m'être tellement familiers que je pouvais *voir* une scène, même la plus brève, et la situer à quelques semaines, ou mieux, à quelques jours près. Pas commode au début, mais c'est maintenant chez moi une seconde nature.

— Et vous êtes en train de *voir*, pour l'instant ?

— Non. Il faut fournir une grosse dépense psychophysiologique si l'on veut amener l'état réceptif... qui tient plutôt de la transe. (Une expression découragée passa dans ses yeux.) Au maximum de son intensité, c'est une sorte de double vue, un monde qui se superpose à un autre, si bien que je ne peux jamais distinguer avec certitude lequel j'habite et lequel je *vois*. Même après de longues années, je ne me suis pas totalement fait à cette désorientation, à ce mélange. (Peut-être

a-t-il frémi en disant ces mots.) D'ordinaire, la sensation est moins forte. Grâce au Ciel.

— Pourriez-vous me montrer l'effet que cela produit ?

— Quoi ? Tout de suite ?

— Oui, si vous voulez bien.

Durant un long moment, Carvajal m'observa. Puis il s'humecta les lèvres, sa bouche se crispa, il fronça les sourcils, semblant réfléchir. Et d'un seul coup, son expression changea. Son regard devint vitreux et fixe, comme s'il suivait un film depuis la dernière rangée de fauteuils d'une salle immense, ou comme s'il était soudain absorbé dans une profonde méditation. Ses pupilles se dilatèrent, et leur ouverture une fois agrandie demeura constante, quelles que fussent les variations d'éclairage quand des gens venaient à frôler notre table. Ses traits accusaient un effort inouï, prodigieux. Son souffle était plus lent, rauque et régulier. Absolument immobile, Carvajal paraissait absent. Une minute à peine s'écoula, je suppose, mais pour moi ce fut long, terriblement long. Puis cette fixité fondit comme neige au soleil. Le petit homme s'abandonna, les épaules voûtées, le sang revint à ses joues en un flux accéléré, ses yeux larmoyèrent, perdirent tout éclat, et il avança une main tremblante pour saisir son verre d'eau, dont il lampa tout le contenu. Pas un mot – et de mon côté, je n'osais rien dire.

Enfin, il murmura :

— Combien de temps ai-je été parti ?

— Pas plus d'une minute. Mais ça m'a paru plus long.

— Pour moi, cela a duré une demi-heure. Au minimum.

— Et qu'avez-vous vu ?

Il haussa les épaules.

— Rien. Rien de nouveau. Vous comprenez, les mêmes scènes reviennent cinq fois, dix fois, vingt fois... comme elles le font dans notre mémoire. Mais la mémoire fausse, déforme. Les scènes que je vois ne sont jamais modifiées.

— Voulez-vous m'en parler ?

— Ce n'était rien, répéta-t-il d'un air dégagé. Un simple petit fait qui se produira au mois d'avril prochain. Vous y jouerez votre rôle. Nous allons passer beaucoup de temps ensemble, dans la proche période à venir.

— Qu'est-ce que je faisais ?

— Vous regardiez.

— Je regardais quoi ?

— Vous me regardiez, précisa Carvajal. Vous m'observiez.

Il sourit, et c'était un vrai ricanement de squelette, un sourire sinistre, sépulcral, un sourire pareil à ceux qu'il nous prodiguait la première fois, dans le bureau de Bob Lombroso. Tout l'entrain inattendu de ces vingt minutes passées l'avait abandonné. Je regrettai de lui avoir demandé cette démonstration : il me semblait m'être ingénié à faire danser la gigue à un mourant. Pourtant, après un court intervalle de silence pesant, il parut prendre le dessus. Il releva la tête, tira une bouffée conquérante de son havane, vida son verre de sherry.

— Ça va mieux, dit-il. Il y a des jours où ce genre de chose vous épuise. Et maintenant, mon cher Lew, si nous nous occupions du menu ?

— Est-ce que vous vous sentez vraiment bien ?

— En pleine forme.

— Je suis désolé de vous avoir...

— N'allez surtout pas vous mettre martel en tête ! Ce n'était pas aussi terrible que vous avez pu l'imaginer.

— Cette chose que vous avez *vue*... était-elle effrayante ?

— Effrayante ? Non, pas le moins du monde. Je vous l'ai dit : rien de nouveau, rien de plus qu'avant. Je vous en reparlerai un de ces jours.

Il appela le serveur.

— Je crois qu'il est temps de penser au déjeuner, n'est-ce pas ?

Mon menu n'indiquait pas de prix, signe de classe. La liste des plats était époustouflante : saumon grillé, homard du Maine, faux-filet rôti, filet de sole, tout un choix de mets introuvables, rien qui aurait pu rappeler nos plus récentes prouesses comestibles tirées du soja et de nos produits à base d'algues ou de lichens. N'importe quel grand restaurant new-yorkais peut vous régaler d'une spécialité rare – viande ou poisson frais – mais en trouver neuf ou dix au même menu était la preuve écrasante de l'opulence du Club des Armateurs et des

Négociants, et des hautes relations dont disposaient ses membres. Je n'eus guère été plus stupéfié de voir figurer sur ce bristol l'entrecôte de licorne et la pièce de sphinx braisée. N'ayant aucune idée de ce que pouvait coûter tel ou tel article, je commandai allègrement les clams et le faux-filet. Mon hôte choisit le cocktail de crevettes et le saumon. Il dédaigna le vin, mais insista pour que je prenne une demi-bouteille. La carte était royale. J'y remarquai un Latour 91 dont la dégustation valait probablement trente-cinq dollars. Je commandai donc ce cru vénérable. À quoi bon liarder, n'est-ce pas ? J'étais l'invité de Carvajal, et il pouvait payer.

Il ne me quittait pas des yeux. Plus énigmatique que jamais, il espérait certainement de moi quelque chose et non moins certainement, se proposait de m'utiliser. On aurait presque pu dire qu'il me faisait la cour à sa manière, vague, muette, renfermée. Mais il n'en laissait rien paraître. J'étais comme un joueur de poker luttant les yeux bandés contre un adversaire qui, lui, voyait ma main.

La démonstration que je lui avais arrachée mettait un point final si pénible à notre entretien précédent, que j'hésitais à revenir sur la question. Nous bavardâmes un moment de choses et d'autres – vins, nourriture, Bourse, économie nationale, personnalités politiques – tous centres d'intérêt qui nous laissaient en terrain neutre. Inévitablement, nous finîmes par aborder le sujet numéro un – Paul Quinn – et l'atmosphère fut soudain plus lourde.

— Il fait du bon travail, ne trouvez-vous pas ? insinua Carvajal.

— C'est bien mon avis.

— Ce doit être le maire le plus populaire qu'on ait eu à New York depuis des années. Il sait charmer son monde, pas vrai ? Et quelle énergie, quelle fougue ! Trop, peut-être, à l'occasion ? Il semble souvent manquer de patience, ne pas respecter la hiérarchie politique habituelle pour arriver plus vite à ses fins.

— Je le reconnais, acquiesçai-je. Il est impétueux, c'est certain. Péchés de jeunesse. Rappelez-vous qu'il n'a pas quarante ans.

— Il devrait néanmoins montrer plus de modération. Cette impatience le rend volontiers tyrannique. Le maire Gottfried avait la main lourde, et vous n'ignorez pas quel a été son sort.

— Gottfried était le dictateur achevé. Il cherchait à transformer New York en État policier, et... (Je m'interrompis, subitement effaré.) Dites donc ? Voudriez-vous me laisser entendre que Quinn risque d'être assassiné ?

— Non. Il n'y a pas pour lui de danger réel. Pas plus que pour d'autres figures de premier plan.

— Auriez-vous *vu* quelque chose qui...

— Non, rien. Rien.

— Il faut que je sache. Si vous êtes en possession du moindre fait se rapportant à un complot contre la vie de Quinn, ne le prenez pas à la légère. Je veux qu'on m'en parle.

Carvajal prit un air amusé.

— Vous vous égarez. À ma connaissance, Quinn ne court aucun danger personnel, et je me suis mal exprimé si j'ai pu vous laisser croire le contraire. Où je voulais en venir, c'est que la tactique de Gottfried lui créait des ennemis. S'il n'avait pas été tué, il aurait risqué – je dis bien : risqué – d'avoir des problèmes lors de sa réélection. Et Quinn se fait des ennemis de la même façon : comme il passe de plus en plus par-dessus la tête du conseil municipal, il indispose certains groupes d'électeurs.

— Les Noirs, oui, mais...

— Pas seulement les Noirs. Les Israélites sont mécontents de lui.

— Je n'en étais pas informé. Les derniers sondages ne...

— Pas pour l'instant, non. Mais cela va faire surface d'ici quelques mois. Son attitude à l'égard de l'instruction religieuse scolaire, par exemple, lui a porté préjudice dans les quartiers juifs. Et ses allusions à Israël, lors de l'inauguration de la nouvelle Banque du Koweït...

— Cette inauguration n'aura pas lieu avant trois semaines, observai-je.

Carvajal émit un petit gloussement.

— Pas possible ? Voilà que j'ai encore tout mélangé, parbleu ! Je croyais avoir suivi son discours à la télévision, mais peut-être...

— Vous ne l'aviez pas déjà vu. *Vous l'avez vu !*

— Sans doute. Sans aucun doute.

— Que va-t-il dire d'Israël ?

— Oh ! deux ou trois plaisanteries pas trop méchantes, c'est tout. Mais les Juifs de New York sont chatouilleux sur ce genre de choses, et leur réaction n'était pas... ne sera pas favorable. Comme vous le savez, nos bons Juifs new-yorkais ne prisent guère les politiciens irlandais – par tradition. C'est surtout vrai quand il s'agit d'un maire irlandais, mais ils n'étaient pas tellement chauds pour les Kennedy, avant leurs assassinats.

— Allons donc ! Quinn n'est pas plus irlandais que vous êtes espagnol !

— Aux yeux d'un Juif, tous les gens appelés Quinn sont irlandais, de même que resteront irlandais leurs descendants jusqu'à la cinquantième génération, et de même que je suis bel et bien espagnol. Ils n'aiment pas l'agressivité de Quinn. Ils en arriveront bientôt à conclure qu'il n'a pas bonne opinion d'Israël. Et ils ne se priveront pas de murmurer.

— Quand ?

— Vers l'automne. Le *Times* réservera une large place en première page à la désaffection de l'électorat juif.

— Certainement pas ! protestai-je. J'enverrai Bob Lombroso à la place de Quinn pour inaugurer cette fameuse tour de la Banque du Koweït. Ce qui l'empêchera de gaffer et rappellera par la même occasion à chacun que nous avons pris un Juif dans l'état-major de l'administration municipale.

— Ah ! mais non, vous ne pouvez pas, dit Carvajal.

— Pourquoi ?

— Parce que Quinn ira là-bas. Je l'y ai vu.

— Et si je m'arrangeais pour le faire aller en Alaska cette semaine ?

— Permettez, Lew. Croyez-moi : il est impossible à Paul Quinn d'être ailleurs que dans l'immeuble de la nouvelle Banque du Koweït lors de l'inauguration. Impossible.

— Et impossible pour lui, je suppose, de ne pas se livrer à de fines plaisanteries sur les dirigeants d'Israël, même s'il est prévenu ?

— Oui.

— Je n'en crois rien. Je suis d'avis que si je vais le trouver en lui disant : « À propos, Paul, mes dernières interprétations montrent un net malaise chez les électeurs juifs, alors vous pourriez peut-être vous épargner cette fichue corvée du Koweït », il s'abstiendra d'y aller. Ou bien il mettra une sourdine à ses commentaires.

— Il ira là-bas, répéta Carvajal sans hausser le ton.

— Quoi que je fasse ?

— Quoi que vous fassiez, Lew.

Je secouai la tête.

— L'avenir n'est pas aussi inéluctable que vous le pensez. Nous avons tout de même notre mot à dire sur les événements futurs. Je verrai Quinn et lui parlerai de l'inauguration.

— Je vous prie de n'en rien faire.

— Pourquoi ? lançai-je brutalement. Parce que vous éprouvez un besoin malsain d'écarter l'avenir du droit chemin ?

Carvajal sembla accuser le coup. Il cilla et répondit d'une voix douce :

— Parce que l'avenir s'écarte *toujours* du droit chemin, Lew. Tenez-vous vraiment à en faire l'expérience ?

— Les intérêts de Quinn sont les miens. Si vous l'avez *vu* faire une chose susceptible de nuire à ces intérêts, comment puis-je rester les bras croisés, le laisser aller de l'avant pour agir contre lui-même ?

— Vous n'avez pas le choix.

— C'est encore une opinion que je ne partage pas.

Il soupira.

— Si vous abordez cette question d'inauguration avec le maire, dit-il en pesant sur ses mots, vous aurez laissé échapper votre dernière chance d'accéder aux choses que je *vois*.

— Est-ce une menace ?

— Rien de plus qu'une affirmation.

— Ah bah ! Une affirmation qui tend à faire se réaliser votre prophétie d'elle-même. Vous savez que je désire votre aide. En

conséquence, vous m'obligez à me taire avec votre chantage, de sorte que la cérémonie se déroulera comme vous l'avez *vue*. Mais à quoi bon me révéler des choses, si je n'ai pas le droit d'influer sur elles ? Pourquoi n'acceptez-vous pas le risque de me laisser faire ? Êtes-vous si peu persuadé de la justesse de vos visions, qu'il vous faille garantir leur accomplissement en recourant à ce procédé ?

— Très bien, acquiesça Carvajal sans y mettre de rancune. Je vous laisse libre. Agissez comme il vous plaît. Nous verrons ce qu'il en résultera.

— Et si je vais trouver Quinn, cela signifiera-t-il une rupture entre vous et moi ?

— Nous verrons ce qu'il en résultera, répéta Carvajal.

Il me coinçait. Il était encore une fois le plus fort : allais-je risquer de perdre tout accès à sa vision, pouvais-je prévoir de quelle manière il réagirait après ma trahison ? Il fallait donc que je laisse Quinn s'aliéner les Juifs prochainement – à charge pour moi de recoller les morceaux plus tard – mais ne pouvais-je pas imaginer un biais me permettant de passer outre cette consigne de silence donnée par Carvajal ? En discuter avec Lombroso, peut-être ?

— Jusqu'à quel point les Juifs vont-ils être déçus par Quinn ? demandai-je.

— Assez pour lui faire perdre un bon nombre de voix. Il pense se présenter en 2001, n'est-ce pas ?

— Oui, s'il n'est pas élu Président l'année prochaine.

— Il ne le sera pas, affirma Carvajal. Vous le savez tout comme moi. D'ailleurs, il ne songe même pas à poser sa candidature. Mais il aura besoin d'être réélu maire en 2001, s'il vise la Maison-Blanche.

— Obligatoirement.

— Donc, il ne devrait pas se mettre à dos l'électorat juif de New York. C'est tout ce que je puis vous dire.

Je pris note mentalement de suggérer à Quinn d'améliorer ses rapports avec les Juifs new-yorkais – aller visiter des boutiques casher, faire acte de présence le vendredi soir dans quelques synagogues, et cetera.

— Êtes-vous fâché de ce que je vous ai dit il y a cinq minutes ? demandai-je.

— Je ne me fâche jamais.

— Offusqué, alors ? Vous m'avez paru froissé quand j'ai dit que vous éprouviez un besoin malsain d'écarter l'avenir du droit chemin.

— Oui, je le reconnais. Parce que cela prouve à quel point vous m'avez peu compris, Lew. Croyez-vous donc que je souffre d'une névrose me poussant à faire se réaliser mes visions ? Que j'use d'un chantage psychologique pour vous dissuader de bouleverser les schémas préétablis ? Non, Lew. Il n'est pas possible de bouleverser les schémas, et tant que vous ne l'aurez pas admis, il ne saurait y avoir aucune communion de pensée entre nous, aucune vision à partager. Vos propos m'ont attristé, parce qu'ils révèlent combien vous êtes éloigné de moi. Mais non, non, je ne suis pas fâché. Ce steak ? Il est bon ?

— Une merveille, répondis-je, et il sourit.

Nous terminâmes notre repas en silence et sortîmes sans attendre qu'on eût présenté l'addition. Je supposai que le Club se chargeait de l'envoyer à Carvajal.

Sur le trottoir, au moment de nous séparer, il me dit :

— Un jour, quand vous *verrez* vous-même, vous comprendrez pourquoi Paul Quinn est obligé de faire ce que je sais qu'il fera à l'inauguration de la Banque du Koweït.

— Quand je *verrai* !

— Bien sûr.

— Je n'ai pas le don.

— Tout le monde l'a, affirma-t-il. Mais rares sont ceux qui savent l'utiliser.

Il me serra légèrement le bras, très vite, et se perdit dans la cohue de Wall Street.

20

Je ne téléphonai pas immédiatement à Quinn, mais je fus bien près de m'y décider. Dès que Carvajal eut disparu, je m'aperçus que je me demandais pourquoi j'hésiterais. Cette vision qu'avait le petit homme des choses à venir était d'une exactitude patente : il me fournissait des renseignements capitaux pour les projets de Quinn, et ma responsabilité envers le maire primait les autres considérations. D'ailleurs, la théorie de Carvajal supposant un futur inflexible, immuable, me semblait toujours une absurdité. Pour moi, ce qui n'avait pas encore eu lieu restait l'objet de changements éventuels : je pouvais donc modifier la situation, et j'étais bien décidé à le faire, pour la sauvegarde de Quinn.

Mais je ne téléphonai pas.

Carvajal m'avait prié – ordonné, mis en garde – de ne pas intervenir dans cette histoire. Si Quinn s'abstenait d'aller à la Banque du Koweït, Carvajal en devinerait la raison, et ce serait peut-être la fin de mes fragiles relations – relations combien passionnantes ! – avec le petit homme aux dons mystérieux. Mais Quinn *pourrait-il* se dispenser d'y aller, même si je me mettais de la partie ? Selon Carvajal, c'était impossible. D'un autre côté, ne jouait-il pas une sorte de double jeu ? Ne prévoyait-il pas plutôt un avenir dans lequel Quinn n'irait pas inaugurer la tour ? En ce cas le scénario exigeait peut-être ma présence comme agent d'exécution, celui qui empêchait Quinn de respecter son engagement, et Carvajal tablait sur moi pour que je sois juste assez opposé au projet, afin d'aider les choses à prendre le droit chemin. Rien dans tout cela ne semblait très plausible, certes, mais il me fallait quand même envisager toutes les éventualités. Au total, je me trouvais perdu dans un labyrinthe. Mes ressources de stochasticien devenaient inopérantes. Je ne savais plus que croire de l'avenir ou du présent, et le passé lui-même en arrivait à me paraître incertain. Je pense maintenant que mon déjeuner avec Carvajal fut le commencement du processus destiné à m'enlever ce que je croyais, être naguère le bon sens.

Je tournai et retournai la question pendant deux jours. Puis je gagnai le luxueux bureau de Bob Lombroso, auquel je déballai toute l'affaire.

— J'ai un problème d'ordre tactique, dis-je en guise de préambule.

— Pourquoi ne vas-tu pas plutôt trouver Mardokian ? C'est lui le grand stratège.

— Parce que mon problème implique qu'il faudrait taire certains renseignements confidentiels ayant trait à Quinn. J'ai eu vent de quelque chose dont il voudrait peut-être qu'on l'informe, et je n'ai pas la possibilité de le lui dire. Mardokian est un tel fanatique de Quinn qu'il me ferait vraisemblablement cracher le morceau en me jurant le secret, et courrait trouver le maire illico pour tout lui répéter.

— Moi aussi, je suis un fanatique de Quinn, objecta Lombroso. Et toi aussi, Lew.

— Sans doute. Mais tu ne l'es pas au point de trahir la confiance d'un ami dans l'intérêt de Quinn.

— Tandis que tu juges Haig capable de le faire ?

— Il le pourrait.

— Haig serait indigné s'il apprenait que tu penses de lui une chose pareille.

— Je sais que tu ne répéteras rien de tout ceci, articulai-je. J'en suis persuadé, Bob.

Lombroso ne répondit pas. Il resta simplement debout contre le somptueux arrière-plan qu'offraient ses collections médiévales, les doigts enfoncés dans son épaisse barbe noire, et m'observant d'un œil aigu. Il y eut un silence pénible. Pourtant, je sentais que j'avais bien fait de venir le trouver, lui et non Mardokian. Entre tous les collaborateurs immédiats de Quinn, Bob Lombroso était l'homme raisonnable par excellence, le plus sûr, un personnage merveilleusement lucide, ne perdant jamais de vue les réalités, en même temps qu'incorruptible, et à l'esprit rigoureusement impartial. Si mon estimation était fausse, je pouvais me considérer comme fini.

Ce fut moi qui repris la parole le premier :

— Acceptes-tu ? Tu ne répéteras rien de ce que je te dirai aujourd'hui ?

— C'est à voir.

— Voir quoi ?

— Si je suis d'accord avec toi pour juger préférable de taire cette chose que tu veux garder secrète.

— Je parle, et ensuite tu décides ?

— Oui.

— Je ne peux pas faire cela, Bob...

— Autrement dit, tu n'as pas non plus confiance en moi. Est-ce vrai ?

Je réfléchis un instant. L'intuition me poussait à foncer, à tout lui exposer. La prudence répliquait qu'il y avait au moins une probabilité pour que Lombroso passe outre mes scrupules et aille répéter la chose à Quinn.

— Très bien. Je te sors le paquet. J'espère que ce que je vais te dire restera entre nous.

— Je t'écoute.

J'aspirai une ample gorgée d'air, puis :

— J'ai déjeuné avec Carvajal ces derniers jours. Il m'a appris que Quinn lancera quelques piques contre Israël à l'inauguration de la nouvelle Banque du Koweït, le mois prochain, et que ces fines plaisanteries irriteront un tas d'électeurs juifs, aggravant ainsi la désaffection locale des Israélites à l'égard de notre homme. Une désaffection dont j'ignorais tout, mais Carvajal prétend qu'elle est déjà sérieuse et que les choses risquent de s'envenimer.

Lombroso ouvrait de grands yeux.

— Aurais-tu perdu ton bon sens, Lew ?

— Ce serait bien possible. Pourquoi ?

— Alors, tu crois sérieusement que Carvajal lit dans l'avenir ?

— Il joue en Bourse, il opère sur le marché des valeurs comme s'il avait connaissance des journaux du mois suivant, Bob. Il nous a mis sur la voie pour la mort de Leydecker et son remplacement par Socorro. Il nous a conseillé de tenir Gilmartin à l'œil. Il...

— Et en troisième lieu, il y a la coagulation du pétrole, c'est vrai. Disons donc que Carvajal extrapole à bon escient. Je crois me rappeler que nous en avons déjà discuté au moins une fois, Lew.

— Il n'extrapole pas. Moi, oui. Mais lui, il *voit*.

Lombroso s'efforçait de conserver un visage patient et tolérant, mais il semblait fortement troublé. C'est avant tout un homme à l'esprit logique, et je lui tenais des propos qui frisaient la démence.

— Tu estimes qu'il peut prédire chaque détail d'une allocution improvisée, d'une allocution qui ne sera pas prononcée avant trois semaines ?

— Oui.

— Enfin, voyons, comment est-ce possible ?

J'évoquai le schéma tracé par Carvajal sur la nappe, les deux vecteurs-temps orientés dans des sens opposés. Je ne pouvais faire avaler cela à Lombroso. Je répondis simplement :

— Je n'en sais rien. Rien de rien. Je lui ai fait confiance, c'est tout. Il m'a fourni assez de preuves pour me persuader qu'il est capable de *voir* l'avenir, Bob.

Lombroso ne semblait nullement convaincu.

— C'est bien la première fois que j'entends parler d'un heurt entre Quinn et l'électorat juif, dit-il. Mais tes preuves, où sont-elles ? Qu'est-ce que nous révèlent tes sondages ?

— Rien pour le moment.

— *Pour le moment ?* Quand donc les difficultés vont-elles surgir, alors ?

— Dans quelques mois, Bob. Carvajal m'a dit que le *Times* publiera un grand article sur la façon dont Quinn perd peu à peu le soutien des Juifs.

— Ne crois-tu pas que je saurais assez vite si notre homme risque de s'attirer des ennuis du côté des Juifs, Lew ? D'après tout ce qui me vient aux oreilles, Quinn est chez eux le maire le plus populaire depuis Beame, peut-être même depuis La Guardia.

— Tu es milliardaire. Comme tous tes amis. Tu ne peux avoir un échantillonnage reflétant l'opinion publique en te bornant à écouter des milliardaires. Tu n'es même pas un Juif pris dans la masse, Bob. Tu le reconnais : tu es un Séphardique, un Latin. Le Séphardim constitue une élite, une minorité à l'intérieur d'une minorité, une caste aristocratique restreinte qui a peu de points communs avec Mme Goldstein et M. Rosenblum. Quinn pourrait perdre chaque jour le soutien de cent Rosenblum, cette

nouvelle n'atteindrait pas votre cénacle de Spinoza et de Cardozo tant que vous ne la trouveriez pas imprimée sous gros titre en première page du *Times*. N'ai-je pas raison ?

Lombroso haussa les épaules.

— Il y a du vrai là-dedans. Mais nous nous écartons de la question, non ? En quoi consiste réellement ton problème, Lew ?

— Je voudrais avertir Quinn de ne pas prononcer cette allocution à la nouvelle Banque du Koweït, ou alors, de laisser tomber les facéties. Et Carvajal m'a interdit de lui en toucher un seul mot.

— Il t'a *interdit*... ?

— Il prétend que les choses doivent avoir lieu telles qu'il les a perçues, et il insiste pour que je les laisse se produire, ni plus ni moins. Si j'interviens d'une manière ou d'une autre pour empêcher Quinn d'agir comme le scénario l'exige ce jour-là, Carvajal me menace de rompre toutes relations avec moi.

Lombroso, qui avait l'air agité et vraiment mal à l'aise, tournait maintenant en rond dans son bureau.

— Je ne sais pas ce qui est le plus insensé, grommela-t-il finalement. Croire dur comme fer que le vieux Carvajal voit l'avenir, ou redouter qu'il te tienne rancune de transmettre son idée à Quinn.

— Ce n'est pas une simple idée. C'est une vision, une vraie.

— Que tu dis.

— Écoute-moi bien, Bob : avant tout, je veux voir un jour Paul Quinn accéder à la fonction suprême dans ce pays. Je n'ai pas le droit de lui cacher un seul élément, surtout pas quand j'ai trouvé une source telle que Carvajal.

— Carvajal n'est peut-être qu'un vulgaire...

— J'ai pleine confiance en lui ! criai-je avec une ardeur qui me surprit. (Jusqu'à ce moment je nourrissais encore des restes de doutes sur les pouvoirs du petit homme, et j'étais tout à coup persuadé de leur authenticité.) J'ai confiance, et c'est pourquoi je ne veux pas risquer une rupture entre nous.

— Eh bien, discute avec Quinn du discours qu'il doit prononcer à la Banque du Koweït. Si tu lui fais abandonner

certains détails, comment Carvajal saura-t-il que tu es responsable ?

— Il le saura.

— Nous pouvons répandre la nouvelle que Quinn est malade. Nous pouvons même le placer en observation à Bellevue ce jour-là, lui faire subir un examen médical complet. Nous...

— Il le saura.

— Dans ce cas, nous pouvons suggérer à Quinn de mettre une sourdine à des réflexions que l'on risquerait d'interpréter comme anti-israélites.

— Carvajal saura que ça vient de moi, répétais-je.

— Il te tient pour de bon à la gorge, non ?

— Mets-toi à ma place, Bob ! Carvajal peut nous être bientôt extrêmement utile, quoi que tu penses de lui pour l'instant, et je ne veux pas risquer de tout ficher en l'air.

— Dans ce cas, ne faisons rien. Laissons venir l'allocution koweïtienne comme prévu, si tu as tellement peur d'offenser le vieux Carvajal. Deux ou trois petites plaisanteries ne vont tout de même pas causer un dommage irréversible, n'est-ce pas ?

— Elles n'arrangeront pas non plus les choses.

— Bah ! Elles ne feront pas tellement mal. Nous disposons de deux ans avant que Quinn se représente à une élection. D'ici là, s'il le faut, nous pouvons faire cinq pèlerinages à Tel-Aviv. (Lombroso se rapprocha et mit les mains sur mes épaules. Cette présence, cette conviction émanant d'une personnalité forte et vibrante me subjuguèrent. Avec une note chaleureuse dans la voix, il me demanda :) Te sens-tu d'attaque ces jours-ci, Lew ?

— Que veux-tu dire ?

— Sincèrement, tu m'inquiètes. Tout ce fatras au sujet d'un Carvajal qui lit dans l'avenir... et tes craintes pour une malheureuse allocution... Tu aurais peut-être besoin de repos. Je sais que tu as traversé une mauvaise période ces derniers temps, et...

— Une mauvaise période ?

— Oui, à cause de Sundara, précisa Lombroso. N'essayons pas de nous faire croire que j'ignore où en sont les choses entre vous deux.

— Non, je ne suis pas content de Sundara. Mais si tu t'imagines que les fantaisies pseudo-religieuses de ma femme ont affecté mon jugement, mon équilibre, mon aptitude à travailler comme membre de l'état-major du maire...

— Mais non ! Je pense simplement que tu es très fatigué. Les gens à bout de forces découvrent des foules de choses qui les tracassent, dont certaines n'existent même pas, et se mettre martel en tête ne fait qu'ajouter à la fatigue. Efface l'ardoise, Lew. File passer deux semaines au Canada, tiens. Un peu de chasse et de pêche, et tu seras un nouvel homme. J'ai justement un ami qui possède une propriété près de Banff, mille hectares de terres superbes dans les montagnes, où tu...

— Je te remercie, Bob, mais je suis en meilleure forme que tu parais le croire, interrompis-je. Et excuse-moi de t'avoir fait perdre ton temps ce matin.

— Je n'ai rien perdu du tout. Il est indispensable que nous partagions nos difficultés. Si j'ai bien saisi, le vieux Carvajal *voit réellement* l'avenir. Mais tu admettras que pour un esprit rationnel comme le mien, la chose est un peu raide.

— Supposons que tout soit vrai. Quel est ton avis ?

— En supposant que tout soit vrai, j'estime qu'il serait bon de ne rien faire qui puisse t'aliéner Carvajal. Je dis bien : en supposant. Donc, le mieux pour nous est de lui soutirer d'autres renseignements, de façon à ne pas risquer de trébucher sur des incidents mineurs, tels que les suites probables du fameux discours.

Je hochai la tête.

— C'est aussi mon avis. Tu ne feras aucune allusion à Quinn quant aux phrases qu'il devrait prononcer ou ne pas prononcer quand il inaugurera la banque ?

— Évidemment non.

Lombroso commençait à me guider vers la porte. J'étais en sueur, parcouru de frissons et, j'imagine, quelque peu hagard.

Le pire est que je ne pus ravalier certaine question :

— Et tu n'iras pas raconter aux gens que je perds la boule, hein ? Parce que j'en suis loin. Je me trouve peut-être au bord d'une terrible dépression, mais je ne deviens pas fou. Non, je ne deviens pas fou, répétais-je avec tant de véhémence que, même à

mes propres oreilles, ces mots n'eurent pas une note très convaincante.

— Franchement, je crois que quelques jours de grand air te feraient beaucoup de bien. Mais rassure-toi : je ne répandrai aucun bruit concernant ton prochain transfert chez les dingues.

— Merci, Bob.

— Et merci de t'être fié à moi.

— Je ne voyais personne d'autre.

— Tout ira bien, résuma Lombroso d'un ton lénifiant. Ne t'inquiète pas pour Quinn. Je vais vérifier s'il risque vraiment des complications diplomatiques avec Mme Goldstein et M. Rosenblum. De ton côté, tu peux toujours procéder à quelques sondages. (Il m'étreignit la main.) Et n'oublie pas, Lew : repose-toi. Prends sur toi de te reposer.

21

C'est donc moi qui ai machiné l'accomplissement de la prophétie, bien qu'il fut en mon pouvoir de l'infirmier. Mais y serais-je parvenu ? J'avais refusé de mettre à l'épreuve les théories de Carvajal, ce déterminisme glacé, impitoyable. J'avais adopté une position de dégonflé, comme on disait quand j'étais gosse. Quinn parlerait le jour de l'inauguration. Quinn lancerait des plaisanteries éculées sur Israël. Mme Goldstein marmonnerait entre ses dents, M. Rosenblum l'enverrait à tous les diables. Notre maire allait se faire des ennemis pour rien, le *Times* aurait la matière d'un article sensationnel, il ne nous resterait plus qu'à essayer de raccommoder les pots cassés, et Carvajal serait encore une fois justifié.

Pourtant, rien de plus facile que d'intervenir, penserez-vous. Nous n'avions qu'à vérifier le bien-fondé du système, prouver éventuellement le charlatanisme de Carvajal.

Vérifier son assertion d'après laquelle, sitôt entrevu, le futur est irrémédiablement fixé, comme si on le gravait dans le

basalte. Eh bien, je ne l'ai pas fait, un point c'est tout. J'ai eu ma chance et j'ai hésité à la saisir, comme si, au plus secret de moi-même, je pressentais que les astres se télescoperaient et éclateraient en mille morceaux pour le cas où je m'immiscerais dans le cours des événements. Je baissais donc pavillon devant le prétendu inéluctable, sans me révolter, ou à peine. Mais avais-je renoncé de mon plein gré ? Étais-je bien en possession de mon libre arbitre ? Qui me disait que cette capitulation ne faisait pas également partie de l'immuable scénario ?

22

Tout le monde a ce don, m'avait assuré Carvajal. *Mais rares sont ceux qui savent l'utiliser*. Et il parlait de l'époque où je serai moi-même capable de *voir* des choses. Il s'exprimait au futur, non au conditionnel.

Pensait-il éveiller le don en moi ?

Cette idée m'emplit d'une terreur mêlée de joie. Observer l'avenir, arracher le bandeau aveuglant du hasard et de l'inattendu, passer outre les imprécisions brumeuses de la stochastique pour obtenir la certitude absolue – ah ! oui, certes, quelle merveille, mais aussi quelle abomination ! Ouvrir la lourde porte d'ébène, scruter la longue route du temps, apercevoir les splendeurs, les mystères en gestation...

*Un mineur sur le point de partir de chez lui,
Entendit sa fillette qui soudain pleurait.
Il alla vers l'enfant sanglotant dans son lit.
Oh ! papa, mon papa ! Le rêve que j'ai fait !*

Une abomination, parce que je pourrais *voir* des choses auxquelles je ne tenais pas, des choses qui me laisseraient vidé, anéanti, tout comme l'avait été manifestement Carvajal en ayant la révélation de sa mort. Une merveille, parce que *voir* signifiait

échapper au chaos de l'inconnu. C'était atteindre enfin la vie intégralement structurée, parfaitement déterminée à laquelle j'aspirais depuis que j'avais oublié mon nihilisme d'adolescent pour la philosophie de causalité...

*Oh ! papa, mon papa ! Ne va pas à la mine,
Car les rêves souvent disent la vérité.
S'il te plaît, ne pars pas, reste avec ta gamine,
Car je ne vivrai plus quand tu m'auras quittée.*

Mais si le petit homme morose connaissait vraiment le moyen de faire naître en moi la vision de l'avenir, je me promettais de l'utiliser tout autrement. Je ne laisserais pas cette faculté me réduire à l'état de reclus desséché, me plier sans résistance aux impératifs de quelque scénario fantôme, je n'accepterais point le rôle de pantin dont Carvajal s'accommodait. Non, je l'emploierais de façon constructive, je tracerais, je dirigerais le cours de l'Histoire, je mettrai à profit ma science particulière pour guider, orienter, modifier, dans la mesure où j'en serais capable, la succession des événements humains...

*J'ai rêvé à du feu et à de la fumée,
Aux mineurs qui luttaien, voulaient sauver leurs vies,
Et, après tout changeait : en haut du puits, l'entrée
Était pleine de femmes, d'enfants et d'amies.*

Au dire de Carvajal, ce modelage, cette orientation n'étaient pas possibles. Pas pour lui, peut-être, mais fallait-il que je reste enfermé dans ses propres limites ? Même si l'avenir était fixé, inaltérable, sa connaissance pouvait au moins servir à amortir les chocs, à redresser le courant des énergies, à faire sortir de nouveaux schémas des épaves laissées sur la grève. N'importe comment, j'essaierais. Apprends-moi à voir, Carvajal, et souffre que j'essaie !

*Oh ! papa, ne va pas travailler aujourd'hui,
Car les rêves souvent disent la vérité.*

*S'il te plaît ne pars pas, reste auprès de mon lit,
Car je ne vivrai plus quand tu m'auras quittée.*

23

Fin juin, Sundara disparut et resta cinq jours absente. Je n'en soufflai mot à la police. Quand elle réintégra le domicile conjugal, sans un mot d'explication, je ne lui demandai pas où elle était allée. Bombay une deuxième fois, la Terre de Feu, Capetown, Bangkok, cela ne faisait pour moi aucune différence. Je devenais un époux transitiste modèle. Sundara avait peut-être passé ces cinq jours étendue les bras en croix sur l'autel d'un sanctuaire des adeptes rassemblés par Catalina Yarber (si toutefois ils ont des autels), à moins qu'elle eût pris pension dans un lupanar du Bronx. Je l'ignorais et ne me souciais guère de savoir. Nous étions maintenant hors de portée l'un de l'autre, évoluant côte à côte sur une mince couche de glace fragile, nos regards s'évitant, nos lèvres closes. Nous ne faisons plus que glisser vers une destination pleine de mystères et de périls. Les rites transitistes mobilisaient l'énergie de Sundara nuit après nuit, jour après jour. « Quel profit peux-tu en tirer ? » « Quel sens cette religion a-t-elle pour toi ? » Bien des fois, je voulais lui poser ces questions. Et je m'abstenais. Certain soir de juillet, par une chaleur visqueuse, Sundara rentra à l'issue de je ne sais quelle expérience en ville, vêtue d'un simple sari turquoise arachnéen qui moulait sa chair moite avec une lascivité dont l'étalage lui aurait valu dix ans de cellule pour attentat public à la pudeur dans la rigoriste New Delhi. Alors elle s'approcha, passa ses bras autour de mon cou et resta tout contre moi. Je sentais la tiédeur de son corps dont la proximité me faisait trembler, et ses yeux retrouvèrent les miens, des yeux sombres et brillants où on lisait une expression de souffrance et de désir, une douleur poignante. Et comme si je pouvais soudain recevoir ses pensées, je l'entendais nettement chuchoter :

— Dis un mot, Lew... Tu n'as qu'un seul mot à dire pour que je quitte les Transitistes, pour que notre vie redevienne telle qu'elle était avant.

Ce message, ses yeux me l'adressaient, j'en suis sûr. Mais je n'ai rien dit. Pourquoi ai-je gardé le silence ? Parce que je soupçonnais Sundara d'essayer tout bonnement une nouvelle pratique transitiste à mes dépens, de me jouer la comédie du T'imagines-tu-donc-que-j'en-avais-vraiment-envie ? Ou parce que, au fond de moi, je ne voulais plus la voir s'écarter du chemin qu'elle avait choisi ?

24

La veille du jour où l'on devait inaugurer la nouvelle Banque du Koweït, Quinn me fit appeler.

Il était debout au milieu de son bureau quand j'entrai. C'est une pièce banale, affreusement fonctionnelle, rien de comparable à l'écrasante splendeur du sanctuaire de Lombroso – meubles sombres et lourds, portraits des précédents maires – mais une pièce, qui, cette fois, avait une luminosité inhabituelle. Le soleil arrivant à flots par la fenêtre située derrière Quinn l'enveloppait d'un éclatant nimbe doré, et notre homme semblait diffuser la force, l'autorité, la décision, émettre un rayonnement plus intense que celui qu'il recevait. Dix-huit mois à l'Hôtel de Ville le marquaient déjà de leur empreinte : les petites rides cernant ses yeux étaient plus accusées qu'au premier jour de son mandat, sa chevelure blonde perdait quelque peu de son lustre, ses épaules paraissaient légèrement voûtées, comme s'il pliait sous un fardeau trop pesant. Au cours de cet été moite, suffocant, il avait paru fatigué, irascible, et porter plus que son âge réel (trente-neuf ans). Mais maintenant, tout cela s'effaçait. La vieille vigueur quinnienne était revenue. Sa présence emplissait la pièce.

Il aborda tout de suite le sujet :

— Vous vous rappelez m'avoir dit, il y a un mois environ, que de nouveaux schémas prenaient forme et que vous pourriez bientôt me donner vos prévisions pour l'année prochaine ?

— Oui, bien sûr. Mais...

— Attendez. Des facteurs nouveaux apparaissent, mais vous n'avez pas encore accès à tous. Je vais donc vous les fournir, Lew, afin que nous puissions les intégrer dans notre synthèse.

— Quelle sorte de facteurs ?

— Mes plans de campagne pour la Maison-Blanche.

Après une longue pause embarrassée, je retrouvai ma langue.

— Vous avez l'intention de vous présenter l'an prochain ?

— Je n'aurais pas plus de chance qu'un bonhomme de neige au soleil, répondit sobrement Quinn. Vous ne croyez pas ?

— Si, mais...

— Non, assez de « mais ». La désignation pour 2000 est courue d'avance : Kane et Socorro. Je m'en rends fort bien compte sans avoir besoin de vos lumières d'extrapolateur. Ils ont à présent suffisamment de délégués néodémocrates dans leurs poches, et gagneront la partie au premier tour. Après quoi, ils affronteront Mortonson et se feront assommer. Je calcule que Mortonson remportera le plus grand succès national depuis Nixon en 72, quel que soit son adversaire.

— C'est aussi mon opinion.

— Nous parlerons donc de 2004. Mortonson ne pourra pas solliciter un troisième mandat, et les républicains n'ont personne de son envergure pour le remplacer. N'importe qui s'adjugeant l'investiture des néo-démocrates est pratiquement assuré d'être élu cette fois président. Exact ?

— Exact, Paul.

— Kane n'aura pas une nouvelle chance. Au niveau national, les vaincus n'en ont jamais. Alors, qui d'autre ? Keats ? Il aura plus de soixante ans. Pownell ? Ce n'est pas une force stable. On l'oubliera. Randolph ? Au mieux, je ne le vois que candidat vice-président à la traîne de quelqu'un.

— Socorro sera toujours là, rappelai-je.

— Socorro, oui. S'il mène bien sa barque au cours de la prochaine campagne, il s'en tirera avec tous les honneurs, même si le tandem Kane-Socorro est sévèrement battu. Tout

comme Muskie en 68 et Shriver en 72. Je dois dire que Socorro m'a passablement préoccupé cet été, Lew. Je l'ai vu monter en flèche depuis que Leydecker est mort. C'est pourquoi j'ai décidé de ne plus rester dans l'ombre et de préparer mon investiture sans tarder. Il faut que je barre la route à Socorro, que je le coiffe au poteau. Parce que s'il obtient sa désignation en 2004, il l'emportera, et s'il l'emporte, il aura un deuxième mandat, ce qui me laisserait sur la touche jusqu'en 2012. (Quinn m'octroya une bonne dose du fameux regard qui maintient le contact, me transperçant au point que, pour un peu, j'aurais voulu baisser les yeux.) En 2012, j'aurai cinquante et un ans, Lew. Je n'attendrai pas jusque-là. Un candidat en puissance se dessèche lorsqu'il reste accroché à sa tige une douzaine d'années. Qu'en pensez-vous ?

— Je trouve que vos prévisions collent sur toute la ligne, approuvai-je.

Quinn hocha la tête.

— Okay. Voici donc l'emploi du temps que Mardokian et moi avons mis au point ces deux derniers jours. Nous consacrons la fin de 99 et le semestre suivant à placer notre infrastructure, sans plus. Je prononce quelques discours dans tout le pays, je cherche à mieux connaître les principaux dirigeants des partis, je noue des rapports amicaux avec le menu fretin des circonscriptions électorales d'où *sortiront* d'autres dirigeants lorsque nous serons en 2004. Et l'année prochaine, une fois Kane et Socorro désignés, je mène campagne pour eux, en axant principalement mes efforts sur le Nord-Est. Je ferai des pieds et des mains pour leur gagner l'État de New York. J'estime qu'ils s'adjugeront six ou sept grands États industriels de toute façon, alors autant leur offrir le mien, si je veux avoir l'air d'un chef de parti dynamique. N'importe comment, Mortonson va les balayer dans le Sud et dans la Ceinture Agricole. En 2001, je m'efface et donne le maximum pour être réélu maire, mais dès le résultat acquis, je reprends mes laïus à travers le pays, et après les élections au Congrès, en 2002, je pose officiellement ma candidature. Cela me laisse tout 2003 et la moitié de 2004 pour séduire les délégués néo-démocrates, et quand les primaires auront lieu, je serai certain de ma désignation. Alors, fiston ?

— Ça me plaît, Paul. Ça me semble épatant.

— Bon. Vous, vous êtes mon homme de base. Je veux que vous vous employiez en permanence à conjecturer des schémas politiques afin de prévoir les manœuvres qui devront s'inscrire dans la structure générale dont je viens de vous donner l'esquisse. Vous laissez tomber les broutilles locales, le train-train municipal new-yorkais. Mardokian peut fort bien s'occuper de ma réélection sans beaucoup d'aide. Vous vous attaquez au gros morceau, vous me dites ce que les bonnes gens de l'Ohio, de Hawaï et du Nebraska veulent, et quelles seront leurs aspirations probables d'ici à quatre ans. Vous allez être l'homme qui fera de moi un président des États-Unis, Lew !

— J'y arriverai, par tous les diables !

— Vous serez les yeux qui verront l'avenir pour moi.

— Vous le savez bien.

Nous topâmes joyeusement.

— Cap sur 2004 ! s'écria-t-il.

— Washington, nous voici ! hurlai-je.

Ce fut une minute de folie, mais combien émouvante ! L'Histoire comme à la parade, le défilé se dirigeant vers la Maison-Blanche, Lew Nichols en tête, ouvrant la marche, drapeau brandi et tambour battant. J'étais tellement transporté, que je fus sur le point d'avertir Paul Quinn, de lui conseiller de se faire excuser pour la cérémonie d'inauguration à la nouvelle Banque du Koweït. Et puis, je crus distinguer le visage triste de Carvajal dans la fine poussière argentée du rayon de soleil qui entrait par la fenêtre, et je m'abstins. Je n'ai rien dit, Quinn est allé là-bas, il a prononcé son allocution. Naturellement, il n'a pas raté la gaffe monumentale, avec une paire de facéties éléphantiques sur la politique au Proche-Orient. (« On m'a rapporté la semaine dernière que le roi Abdullah et le Premier ministre Eleazar tapaient un petit poker au casino d'Eilat. Le roi a misé trois chameaux et un derrick, le ministre a relancé de cinq ports et d'un sous-marin. Et voilà le roi qui... » Non, je préfère m'arrêter : la suite est trop moche.) Comme on peut se l'imaginer, cette prouesse de Quinn atteignit le soir même chaque téléspectateur, et le lendemain, une marée de dépêches furibondes s'abattait sur l'Hôtel de Ville. Lombroso me

téléphona que l'édifice allait être cerné par le B'nai B'rith, la Ligue de Défense Juive, toute l'équipe de choc de la Maison de David, et autres groupes. Je m'y rendis, me faufilant en *goy* circonspect à travers la cohue des Hébreux outragés, souhaitant faire mon mea culpa à la face du cosmos pour avoir, en gardant le silence, laissé toute cette agitation se produire. Lombroso était là, auprès du maire. Nous nous regardâmes, lui et moi. Je triomphais – Carvajal n'avait-il pas prédit l'incident à la lettre ? – mais je me sentais malheureux et terrifié. Lombroso m'adressa un petit clin d'œil qui pouvait s'interpréter de plusieurs façons, et où je préférerai voir une marque de réconfort et de pardon.

Quinn n'avait pas l'air de se laisser abattre. Il heurta du pied l'énorme caisse contenant les télégrammes, puis dit avec une gaieté forcée :

— Et voilà comment nous prenons le départ pour la chasse à l'électeur américain. Nous ne sommes guère avancés, pas vrai, fiston ?

— Ne vous inquiétez pas, assurai-je, en y mettant toute la ferveur d'un scout. C'est la dernière fois que pareille chose arrive.

25

Je téléphonai sans tarder à Carvajal.

— Il faut absolument que je vous parle, lui dis-je.

Nous nous retrouvâmes en bordure de l'Hudson, près de la 10^e Rue. Le temps était à l'orage, sombre, chaud et moite, le ciel plombé, menaçant, chargé de cumulus amoncelés au-dessus du New Jersey. Une impression d'apocalypse imminente pesait sur la ville. Les flèches d'un soleil féroce à la couleur dénaturée, plus grisâtre que jaune d'or, transperçaient une couche de nuages fuligineux, entassés comme un matelas bosselé. Temps absurde,

atmosphère de mélodrame, décor aux touches trop appuyées, dans lequel allait se situer notre dialogue.

Les yeux de Carvajal avaient un éclat insolite. Il semblait grandi, rajeuni, dressé sur la pointe des pieds pour sautiller à mes côtés. D'où venait donc qu'il parût puiser des forces neuves entre chacune de nos rencontres ?

— Eh bien, Lew ?

C'était plus qu'une demande polie. Il interrogeait.

— Je veux être capable de *voir*.

— Alors, *voyez*. Ce n'est pas moi qui m'y oppose, que je sache ?

— Restez sérieux, suppliai-je.

— Je le suis toujours. En quoi pourrais-je vous aider ?

— En m'apprenant à *voir*.

— Vous ai-je jamais dit que cela s'enseigne ?

— Vous avez prétendu que tout le monde possède le don, mais que peu de gens savent l'utiliser. Eh bien, soit. Montrez-moi comment faire.

— Utiliser ce don pourrait peut-être s'apprendre, convint Carvajal. Mais il n'est pas possible de l'enseigner.

— Je vous en prie, essayez.

— Pourquoi une telle insistance ?

— Quinn a besoin de moi. (Je m'humiliais, je rampais.) Je veux l'aider. Je veux qu'il devienne Président.

— Et alors ?

— Je veux l'aider... et pour l'aider, il faut que je *voie*.

— Mais vous arrivez très bien à extrapoler, Lew !

— Pas suffisamment. Pas encore suffisamment.

Le tonnerre gronda au-dessus d'Hoboken. Un vent d'ouest humide et froid bouscula les nuages agglutinés. Le tableau offert par la nature prenait un aspect grotesque, comique, outré.

— Admettons que je vous propose de me laisser le contrôle absolu de votre vie, dit Carvajal. Admettons que j'exige de prendre n'importe quelle décision à votre place, que vous vous conformiez en tout et pour tout à mes ordres, bref, que vous placiez votre avenir entre mes mains, et que je vous dise qu'à ce prix, il y aurait pour vous une chance de *voir*. Une, pas deux. Que répondriez-vous ?

— Je vous répondrais : marché conclu.

— *Voir* n'est peut-être pas la chose merveilleuse que vous vous figurez. Actuellement, vous l'imaginez comme une clé enchantée qui ouvre toutes les portes. Mais que feriez-vous si votre don se révélait pour vous un fardeau et un obstacle ? S'il était en fin de compte une malédiction ?

— Je ne pense pas que ce soit le cas.

— Qu'en savez-vous ?

— Un tel pouvoir peut représenter une force positive fabuleuse. Je me refuse à le considérer autrement que comme bénéfique pour moi. J'aperçois bien son éventuel côté négatif, mais... une malédiction ? Certes pas.

— Et si cela était, malgré tout ?

Je haussai les épaules.

— J'en accepte le risque. A-t-il été une malédiction pour vous ?

Carvajal parut hésiter puis, levant les yeux, il me fouilla du regard. C'était l'instant choisi, obligatoire, celui où les éclairs devaient déchirer le ciel, les roulements formidables du tonnerre se répercuter d'un bout à l'autre de l'Hudson, et une averse diluvienne balayer l'esplanade qui longe le fleuve. Mais il n'en fut rien. Tout bêtement, les nuages amoncelés au-dessus de nous s'échancrèrent, et un tiède soleil jaune jugula le noir courroux de la foudre. Comptez sur la nature pour produire ses effets !

— Oui, articula gravement Carvajal. Une malédiction. À tout prendre, c'est bien le mot. Une malédiction.

— Je ne vous crois pas.

— En quoi voulez-vous que votre opinion me touche ?

— Même si c'est pour vous une malédiction, je ne pense pas que c'en sera une pour moi.

— Vous êtes très brave, Lew... ou trop téméraire.

— Disons les deux. Et n'importe comment, je veux être un jour capable de *voir*.

— Acceptez-vous de devenir mon disciple ?

Mot étrange, qui avait de quoi vous ébranler.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vous l’ai déjà dit : vous vous livrez à moi, étant bien spécifié que vous m’obéirez sans jamais discuter, sans jamais poser la moindre question, et que je ne puis vous garantir le succès.

— Comment cela m’aidera-t-il à *voir* ?

— Pas la moindre question, Lew, répéta Carvajal. Vous vous livrez à moi, c’est tout.

— Eh bien, soit.

À l’instant même où je parlais, l’orage éclata. Les vannes célestes s’ouvrirent, et une pluie démente, torrentielle, nous cingla avec une fureur incroyable.

26

Deux jours plus tard, Carvajal me confiait :

— Le pire, dans tout cela, est de *voir* sa propre mort. C’est à cet instant que la vie vous échappe : non pas quand vous mourez vraiment, mais quand vous êtes obligé de le *voir*.

— Est-ce cette malédiction dont vous parliez ?

— Oui. La malédiction. C’est une telle vision qui m’a tué, et bien avant l’heure. J’approchais de la trentaine, la première fois que j’ai *vu* ma fin. Depuis, je l’ai *vue* encore, à maintes reprises. Je connais la date, l’endroit, les circonstances. Il m’a fallu tout supporter, vision après vision le début, le milieu, la dernière seconde, les ténèbres qui gagnent, le silence. Et dès que j’eus *vu*, la vie n’a plus été pour moi qu’un spectacle de marionnettes grotesque.

— Quel est le plus terrible ? demandai-je. Savoir quand, ou savoir comment ?

— Savoir, dit Carvajal.

— Simplement savoir que vous mourrez ?

— Oui.

— Je ne saisis pas. Ou plutôt, je conçois qu’il doit être effrayant de voir sa propre mort, d’assister à sa propre agonie

comme à un film que l'on projette, mais enfin, il n'y a là aucun élément fondamental de surprise, non ? Je veux dire que la mort est une chose inévitable, une chose que nous savons tous dès notre enfance.

— Vraiment ?

— La question ne se pose même pas.

— Croyez-vous que vous mourrez, Lew ?

Je clignai les yeux une seconde.

— Mais naturellement !

— En êtes-vous bien convaincu ?

— Je ne vous suis pas. Iriez-vous insinuer que je me berce d'espairs d'immortalité ?

Carvajal eut un petit sourire tranquille.

— Chacun entretient cette illusion, Lew. Quand vous êtes enfant et que votre poisson rouge crève, ou votre chien, vous vous dites : « Après tout, les poissons ne vivent jamais longtemps, les chiens ne vivent jamais longtemps », et c'est ainsi que vous esquiviez cette première offensive de la mort : elle ne vous concerne pas.

Votre jeune camarade qui habite la maison voisine tombe de son vélo et se fracture le crâne. Vous pensez : « Après tout, un accident peut toujours arriver, mais ça ne prouve rien, il y a des gens qui font moins attention que d'autres, et moi je suis prudent. » Votre grand-mère vient à trépasser. « Elle était vieille, et bien malade depuis des années, dites-vous. Elle avait pris trop de poids, elle a vécu à une époque où la médecine préventive était encore insuffisante, elle ignorait comment prendre soin d'elle-même. Rien de pareil ne m'arrivera. » Rien de pareil ne m'arrivera, voilà ce que vous vous répétez.

— Mon père et ma mère sont morts. Ma sœur est morte. J'avais une petite tortue aquatique qui est morte. La mort n'est pas pour moi une notion vague, abstraite. Je l'admets. Je sais parfaitement que je mourrai.

— Vous ne le pensez pas. Pas dans le fond.

— Qu'est-ce qui vous autorise à l'affirmer ?

— Je sais comment sont bâtis les gens. Je sais ce que j'étais avant de m'être vu mourir, et ce que je suis devenu par la suite. Il n'y en a pas beaucoup qui ont subi cette épreuve, qui ont

changé comme moi j'ai changé. Qui pourrait dire, même, si je ne suis pas le seul ? Écoutez bien, Lew : les gens ont beau dire, ont beau croire, ils n'admettent pas véritablement qu'il leur faudra disparaître un jour. En surface, oui, vous l'acceptez, c'est possible, mais pas au niveau de la cellule animale, pas au niveau du métabolisme et de la karyokinèse. Votre cœur n'a pas cessé de battre depuis trente et quelques années, il sait qu'il ne s'arrêtera jamais. Votre corps fonctionne allègrement, telle une usine marchant à la cadence de trois relèves toutes les vingt-quatre heures, il produit des corpuscules, de la lymphe, du sperme, de la salive, et pour autant que je sache, ce sera toujours ainsi. Votre cerveau ? Il se voit comme le centre d'un grand drame dont le héros est Lew Nichols. Pour lui, le cosmos n'est qu'une gigantesque collection de faits qui se produisent autour de *vous*, qui se ramènent à *vous*. C'est *vous* le pivot, l'axe moteur. Si vous allez aux noces d'un ami, cette séquence ne s'intitule pas *Dick et Judy se marient*, mais *Lew Nichols assiste au mariage d'Untel*. Si un politicien est élu, ce n'est pas *Paul Quinn élu Président*, mais *Lew Nichols se réjouit de l'élection du Président Quinn*. Si une étoile explose, le titre n'est pas *Bételgeuse se transforme en nova*, mais *l'Univers de Lew Nichols perd un astre*, et ainsi de suite. Il en va de même pour tout le monde, chacun étant le héros, le seul, du grand drame de l'existence : Dick et Judy en vedette pour eux-mêmes. Paul Quinn, peut-être Bételgeuse. Et chacun de vous sait que s'il venait à mourir, l'univers devrait s'éteindre comme une bougie sur laquelle on souffle, ce qui n'est pas pensable : donc, il ne mourra pas. Vous savez que vous êtes l'exception. C'est votre vie perpétuelle qui maintient l'édifice. Quant aux autres, Lew, vous vous rendez compte qu'ils disparaissent, certes : ils ne sont que les figurants, les utilités, ceux dont le scénario exige la mort en cours de route – leur mort, mais pas la vôtre, oh ! non, pas la vôtre ! N'est-ce point ainsi que les choses se passent, Lew, tout au fond de votre être, à ces mystérieux niveaux où vous descendez seulement de temps en temps ?

Il me fallait le prendre à la plaisanterie.

— Possible que vous ayez raison. Mais...

— J'ai raison. C'est pareil pour tout le monde, et tel fut le cas pour moi jadis. Effectivement, les gens meurent, Lew. Certains à vingt ans, d'autres centenaires, mais tous éprouvent la même surprise, la même révolte. Ils sont là, devant le gouffre noir qui s'ouvre pour eux, et quand ils s'y enfoncent, ils gémissent : mon Dieu, je m'étais trompé, voilà que ça m'arrive, à *moi* ! Quel choc, quel coup terrible porté à l'ego, de découvrir que vous n'êtes pas l'unique exception comme vous le croyiez ! Mais jusqu'au moment ultime où votre heure sonne, il est réconfortant de s'accrocher à l'idée que vous passerez peut-être au travers, que vous trouverez bien un moyen quelconque de vous faire exempter. Tout le monde entretient cette petite flamme d'espérance qui permet de vivre, Lew. Tout le monde, sauf moi.

— Cela vous a donc été si terrible, de *voir* votre mort ?

— Cette vision m'a démoli. Elle me ravissait le merveilleux mirage, l'espoir secret d'immortalité qui nous pousse toujours plus loin sur la route. Il m'a fallu continuer, naturellement, pendant près de cinquante ans, car je *voyais* que cela n'arriverait pas avant la soixantaine. Mais une telle notion a dressé un mur autour de ma vie, un rempart, un retranchement inexpugnable. Je sortais tout juste de l'enfance, et j'avais déjà le résumé sous les yeux, le point final ponctuant la dernière phrase. Je ne pouvais plus me réfugier dans l'illusion, connaître les joies d'une éternité que les autres s'imaginent posséder. Trente-cinq ans, quarante peut-être, voilà ce qui me restait pour tout potage. Il y a bien de quoi étouffer une existence, Lew. Et limiter vos aspirations.

— J'ai du mal à admettre que la chose produise obligatoirement cet effet.

— Vous finirez par comprendre.

— Peut-être n'en sera-t-il pas de même pour moi, si j'arrive à posséder le don.

— Évidemment ! s'écria Carvajal. Tous ! Nous nous imaginons tous faire exception !

À la rencontre suivante, il m'apprit comment sa mort surviendrait. Il lui restait moins d'une année à vivre. La fin arriverait au printemps de 2000, quelque part entre le 10 avril et le 25 mai : bien qu'affirmant connaître la date exacte, et même l'heure, il répugnait à se montrer plus précis.

— Pourquoi me le cacher ? insistai-je.

— Parce que je ne tiens pas à avoir les oreilles pleines de votre fébrilité et de vos anticipations personnelles, grommela-t-il sans y mettre plus de formes. Je ne veux pas que vous veniez ce jour-là en sachant que c'est justement la date fatidique, et sous le coup d'émotions absurdes.

— J'y assisterai donc ? (Ce que j'entendais me laissait abasourdi.)

— Mais certainement.

— Me direz-vous au moins où cela se passera ?

— Dans mon appartement. Vous et moi serons en train de discuter d'une question qui vous aura posé des problèmes. On sonnera. J'irai ouvrir et un homme entrera de force, un homme roux, armé, qui...

— Une minute. Vous m'avez dit naguère que personne ne vous cherchait noise dans votre quartier, et que nul n'y songerait jamais.

— Nul de ceux *qui habitent ici*, corrigea Carvajal. Cet homme sera un étranger. On lui aura donné mon adresse par erreur. Il se présentera à la mauvaise porte, espérant bien récupérer un colis de stupéfiants – quelque poudre dont usent les drogués. Quand je lui dirai que je n'ai rien de semblable, il ne voudra pas me croire, il s'imaginera que c'est une manœuvre pour le rouler. Il se mettra en colère, gesticulera avec son arme, me menacera de tirer.

— Et que ferai-je, pendant ce temps ?

— Vous regarderez.

— Je regarderai ? Je resterai simplement là, sur place, les bras croisés, en spectateur ?

— Ni plus ni moins, punctua Carvajal. En spectateur. (Il y avait une note tranchante dans ses paroles. Comme s'il me donnait un ordre :) *Vous ne ferez rien d'un bout à l'autre de cette scène. Vous vous tiendrez en dehors du dialogue, sur la droite ou sur la gauche. Vous ne serez qu'un témoin.*

— Je pourrais assommer le type d'un coup de lampe. Je pourrais essayer de lui arracher son pistolet.

— Vous ne tenterez rien.

— Soit. Et qu'arrivera-t-il ?

— Quelqu'un frappera à la porte. Ce sera un de mes voisins qui aura entendu le bruit de notre discussion et s'inquiétera à mon sujet. Le truand s'affolera. Il croira que c'est la police, ou peut-être un membre d'une bande rivale. Il fera feu trois fois ; puis il enfoncera la fenêtre et fuira par l'escalier de secours. Les balles m'atteindront à la poitrine et à la tête. Je tiendrai encore une minute ou deux. Vous, vous n'aurez aucun mal.

— Et ensuite ?

Carvajal se mit à rire.

— Et ensuite ? Et ensuite ? Comment voulez-vous que je sache ? Je vous l'ai dit : quand je *vois*, c'est comme si je regardais dans un périscope. Mon périscope a un champ qui va jusqu'au jour en question, jamais plus loin. Ma vision se termine à cet instant.

Le calme dont il faisait preuve pour m'expliquer une telle chose !

Je le questionnai encore :

— Est-ce la scène que vous avez *vue*, le jour où nous déjeunions au Club des Négociants et des Armateurs ?

— Oui.

— Vous étiez assis en face de moi, vous vous *voyiez* abattu par un tueur, et vous m'invitiez tranquillement à choisir mon menu ?

— Cette scène ne m'apprenait rien de nouveau.

— Combien de fois l'avez-vous donc *vue* ?

— Aucune idée. Vingt fois, cinquante fois, cent peut-être. C'est comme un rêve récurrent.

- Dites plutôt un cauchemar.
- On finit par s'habituer. Une telle vision cesse de causer *un choc émotionnel* au bout des dix ou douze premières fois.
- Ce n'est donc pour vous qu'un simple film ? Une vieille bande de James Cagney que l'on passerait à la télé en fin de programme ?
- Oui, en quelque sorte, admit Carvajal. La séquence elle-même devient banale, lassante. C'est du réchauffé, un spectacle dont on connaît déjà la fin. Par contre, les implications restent. Elles ne cessent jamais de peser sur moi, alors que les détails ne comptent plus.
- Et vous vous êtes résigné. Vous n'essaierez pas de fermer la porte au nez de cet homme quand le moment sera venu. Vous ne me laisserez pas m'embusquer dans le corridor, l'assommer par-derrière. Vous ne demanderez pas à la police de vous protéger ce jour-là.
- Évidemment non. Quel profit en tirerais-je ?
- À titre d'expérience...
- Carvajal fit la moue. Il semblait irrité de l'insistance que je mettais à revenir sur un thème qui lui paraissait absurde.
- Ce que je *vois* est ce qui arrivera, Lew. L'époque des expériences s'est située il y a cinquante ans, et toutes ont échoué. Non, nous ne nous mettrons pas en travers. Nous jouerons notre rôle docilement, vous comme moi. Vous le savez bien.

28

Sous le nouveau régime qu'il m'imposait, je conférais quotidiennement avec lui, et jusqu'à plusieurs fois dans une même journée, le plus souvent par téléphone. Je lui transmettais les tout derniers renseignements intéressant la politique du pays : manœuvres stratégiques, entretiens avec certains leaders d'autres villes, extrapolations – bref, le genre de

choses qui pouvaient, de près ou de loin, influencer sur notre grande offensive pour occuper la Maison Blanche. La raison qui me faisait classer ces matériaux dans l'esprit de Carvajal était son fameux « périscope ». Il ne *voyait* rien de ce qui ne tombait pas tôt ou tard dans le champ de sa conscience et n'aurait pu me communiquer ce qu'il ne *voyait* pas. Mon procédé revenait donc à m'expédier des messages en provenance du futur – messages pour lesquels il tenait lieu de relais. Les données que je lui fournissais aujourd'hui étaient naturellement sans valeur, puisque le Lew Nichols actuel les connaissait déjà, mais celles que je lui transmettrais le mois suivant pouvaient se révéler utiles à ce jour. Et comme ces informations prenaient fatalement place dans le système tôt ou tard, je lançais le courant dès maintenant, alimentant Carvajal avec les faits *vus* par lui des mois ou des années auparavant. Dans les jours qui lui restaient à vivre, le petit homme deviendrait un répertoire fabuleux d'événements politiques futurs. (Il l'était déjà, bien sûr, mais il me fallait jouer le jeu, faire en sorte que Carvajal reçoive des informations dont nous savions tous deux qu'il serait le destinataire. Voilà beaucoup de paradoxes, direz-vous. Sans doute – et des paradoxes sur lesquels je préfère ne pas trop m'appesantir.)

Et heure par heure, pour ainsi dire, Carvajal me retournait d'autres données, principalement des choses concernant l'orientation à long terme du destin de Quinn. Celles-là, je les transmettais à Haig Mardokian, excepté certaines qui étaient plutôt du ressort de George Missakian – la propagande ! – ou qui touchaient aux finances et intéressaient donc Bob Lombroso, et d'autres enfin que je pouvais soumettre directement à Quinn. Rempli d'après les messages de Carvajal, mon agenda pour une semaine type offrait des notes de ce genre :

Inviter déjeuner Commissaire Spreckels (Dévelop. Commun.) Suggérer possib. arbitrage.

Assister mariage fils Sénat. Wilkom (Massachusetts).

Informar officieusement Con Ed aucun espoir accord sur projet usine atomique Flatbush.

Frère du Gouv. – signaler à Autorité Triboro. Prendre devants : désamorcer accusation népotisme avec plaisanteries au cours conf. presse.

Faire appel Présid. Assemblée Feinberg pour légère pression en vue réexamen projet loi raccord, transports New York-Massachusetts-Connecticut.

Journaux d'opinions : bibliothèques, drogues, transfert population d'État à État.

Visite Musée Historique Costume avec nouveau consul général Israël. Inclure dans groupe : Leibman, Berkowitz, Mme Weisbard, Rabbin Dubine et aussi Mgr O'Neill.

Tantôt je comprenais pourquoi le Lew Nichols futur conseillait à Quinn telle façon d'agir, et tantôt je me trouvais parfaitement interloqué. (Ainsi, comment expliquer qu'il faille repousser une innocente proposition des édiles new-yorkais pour la réouverture d'une zone de non-stationnement au sud de Canal Street ? En quoi cela aiderait-il notre homme à devenir Président ?) Et Carvajal ne me tirait pas d'embarras ! Son rôle se bornait à me transmettre des renseignements qu'il obtenait du Lew Nichols vivant dans le proche avenir. Comme il allait disparaître avant qu'aucune de ces choses eût entraîné ses implications finales, il ignorait les effets qu'elles pourraient produire. Il me présentait le tout suivant la formule « à prendre-ou-à-laisser ». Pas question d'ergoter. Colle au script, Lew, colle au script.

Et je collais au script.

Mes ambitions politiques par personne interposée revêtaient maintenant un caractère quasi divin : utilisant le don du petit homme morose et la séduction de Quinn, j'allais bientôt réformer le monde, le remodeler en une planète idéale d'un genre non spécifié. Je sentais frémir dans ma poigne les rênes du pouvoir. Alors que j'avais vu jusqu'ici la présidence de Quinn

comme un objectif valant la peine d'être atteint pour l'amour de l'art, je devenais d'un seul coup littéralement utopique avec mes plans où figurait une humanité guidée par ceux qui *voyaient*. Je ne raisonnais plus d'après les critères de manipulation, de redéploiement des motivations ou d'intrigues politiques, sauf pour servir aux fins supérieures en vue desquelles je pensais travailler.

Jour après jour, donc, je dirigeais le flot de mes notes sur Quinn et ses favoris. Haig Mardokian et le maire supposaient que ces matériaux étaient le fruit de mes extrapolations, le produit de mes sondages, de mes ordinateurs, de ma matière grise rompue à toutes les gymnastiques de la conjecture. Se fiant à mes références de stochasticien qui avaient été constamment élogieuses au cours des années, ils faisaient comme je leur disais, les yeux fermés. Parfois, Quinn éclatait de rire et s'exclamait :

— Dites donc fiston, en voilà une qui ne me semble pas claire du tout !

Mais je répondais :

— Elle le deviendra, n'ayez crainte !

Et il fonçait. Lombroso, pourtant, devait bien se douter que je tenais beaucoup de choses de Carvajal. Mais il n'en soufflait mot, ni à moi ni, je pense, à Quinn ou à Mardokian.

Du petit homme encore, j'allais bientôt recevoir des instructions d'une nature plus personnelle.

Dans la première semaine de septembre, il m'annonça :

— Le moment est venu de vous faire couper les cheveux, Lew.

— Les faire couper court, vous voulez dire ?

— À ras.

— Vous entendez que j'aie le crâne rasé ?

— C'est bien ce que j'entends.

— Pas question ! S'il y a une mode idiote que j'abomine...

— Ridicule. À dater de ce mois, vous avez choisi de vous faire tondre. Allez chez le coiffeur dès demain, Lew.

Je m'insurgeai.

— Mais jamais je n'aurais voulu une tête à la prussienne ! Ça ne va absolument pas avec...

— Si, vous vous êtes fait tondre, interrompit tranquillement Carvajal. Comment pouvez-vous ergoter là-dessus ?

Ergoter ? Je ne m'en serais pas privé, parbleu ! Mais à quoi bon une discussion ? Il m'avait *vu* le crâne rasé : en conséquence, j'irais tout simplement me faire mettre la boule à zéro. Ne jamais poser de questions, m'avait bien spécifié Carvajal quand j'étais venu le trouver : il fallait suivre le script mot pour mot.

Je me remis entre les mains du coiffeur. Je sortis de chez lui sous l'aspect d'un Éric Von Stroheim beaucoup trop grand, moins le monocle et le col raide.

— Merveilleux ! s'extasia Sundara. Quelle allure magnifique !

Elle passa ses doigts en une caresse légère sur mon cuir chevelu hérissé de chaume. C'était bien la première fois depuis longtemps qu'un courant d'affection nous réunissait. Sundara aimait ma nouvelle « coiffure » ; elle l'adorait positivement. Et à juste titre : m'être fait tondre de la sorte représentait un acte transistite. À ses yeux, c'était la preuve que je pouvais encore m'améliorer.

Et il y eut d'autres ordres.

— Allez au Venezuela pour le week-end, m'enjoignit Carvajal. Louez un bateau de pêche. Vous capturerez un espadon.

— Mais pourquoi ?

— Allez-y.

Le ton était implacable.

— Consentirez-vous du moins à m'expliquer, cette fois ?

— Il n'y a pas d'explication. Vous devez aller au Venezuela. À Caracas.

C'était absurde, et je partis quand même pour le Venezuela. J'y bus beaucoup de Margarita avec quelques touristes new-yorkais qui ignoraient que j'étais le bras droit de Quinn et vouèrent notre homme au pilori sans ménager leur gosier, chantant à perdre haleine les jours bénis et déjà lointains où l'énergique Gottfried tenait la racaille en respect. Savoureux. Je louai un bateau, attrapai bel et bien un espadon et faillis me briser les poignets au plus fort de la lutte, après quoi je fis naturaliser le maudit poisson moyennant une somme astronomique. Il me vint à l'idée que Carvajal et Sundara étaient

peut-être de connivence pour me rendre fou ou (sait-on jamais ?) me jeter dans les bras de l'apôtre du Transitisme le plus proche – mais cela n'était-il pas du pareil au même ? Plus vraisemblablement, Carvajal ne cherchait qu'à annihiler ma résistance en me faisant suivre le script. Accueillir n'importe quelle décision arbitraire qui vous viendra de demain, et sans jamais discuter.

Je me pliai donc aux ukases.

Je laissai pousser ma barbe. Je revêtis des costumes étriqués à la dernière mode, je ramassai dans Times Square une triste mignonne de seize printemps richement mamelue, la gorgeai de punch au plus haut repaire du Hyatt Regency, louai une chambre pour deux heures et forniquai sans joie avec la fille. Je restai trois jours au Centre médical de Columbia comme sujet volontaire pour des expériences de sonopuncture et quittai l'établissement avec un squelette dont tous les os, vibraient. Je me rendis dans une loterie clandestine du voisinage, misai un gros paquet sur le 666 et fus ratissé parce que le gagnant avait le 667. Je me plaignis vertement auprès de Carvajal :

— Peu m'importe de me livrer à des folies, mais en voilà une qui me coûte cher. Vous auriez quand même pu m'indiquer le bon numéro, non ?

Ce à quoi il répondit par un sourire oblique, en ajoutant qu'il m'avait bien donné le *bon* numéro. D'où je conclus que j'étais supposé perdre. Un nouveau stade de mon entraînement, semblait-il. Masochisme existentiel : l'approche des jeux de hasard par le Zen. Entendu. Pas de questions. Une semaine plus tard, il me faisait miser sur le 333 et je raflai un assez joli magot. J'avais donc certaines compensations.

J'arborais mes costumes fantaisistes. Je me faisais régulièrement passer le crâne à la tondeuse. Je supportais stoïquement les démangeaisons de mon épiderme sous la barbe, gêne dont je cessai bientôt de m'apercevoir. J'envoyai le maire déjeuner ou dîner avec une effarante collection de politiciens qui pouvaient en fin de compte se révéler influents. Ah ! oui, Seigneur, je le respectais, le scénario !

Début octobre, Carvajal m'annonça :

— Maintenant, vous engagez une procédure de divorce.

Divorcez, m'intimait Carvajal par un beau matin d'automne clair et frisquet, une journée où le vent d'ouest faisait voler les premières feuilles jaunies qui tombaient des érables. Vous réclamez le divorce, vous voulez en finir avec votre mariage. Mercredi 6 octobre 1999, à quatre-vingt-six jours exactement d'un autre siècle, sauf bien sûr quand on est puriste au point de rétorquer, avec logique à défaut d'excuse d'ordre sentimental, que ce troisième millénaire ne débutera pas en fait avant le 1^{er} janvier 2001. N'importe comment, on pouvait dire quatre-vingt-six jours entre la date présente et le changement de chiffres au compteur. *À l'instant où va tourner le Grand Compteur* (s'était écrié Quinn dans son discours le plus célèbre), *effaçons l'ardoise, repartons à zéro, gardons-en mémoire mais ne répétons pas les erreurs passées*. Mon union avec Sundara figurait-elle au nombre de ces erreurs ? Vous réclamez le divorce, me disait Carvajal, et ce n'était pas tant un arrêt draconien que l'expression strictement impersonnelle de conclusions montrant la nécessité d'un état de choses à venir. Telle est la façon dont le futur, ce futur que rien ne peut fléchir, dévore le présent. Pour Orville et Wilbur Wright, vint le jour de Kitty Hawk. Pour John Fitzgerald Kennedy, vint celui de Lee Harvey Oswald. Et maintenant, pour Lew et Sundara Nichols, venait le jour de leur divorce – jour glacé qui émergeait comme un iceberg du brouillard des mois suivants. Pourquoi, pourquoi, à quelles fins utiles, dans quel dessein, *why, por que, warum, potchemou* ? Sundara ? Je l'aimais toujours.

Cependant, il fallait bien reconnaître que notre mariage avait battu de l'aile tout cet été, et que l'euthanasie offrait désormais la seule issue apparente. Tout ce que nous partagions avait cessé d'exister, était réduit en cendres. Sundara s'immolait dans les rythmes et les pratiques du Transitisme. Elle s'abandonnait

corps et âme à ses absurdités sacrées, tandis que je plongeais au plus profond de rêves où je contemplais la puissance des visionnaires. Nous avons beau partager un logement et un lit, les choses n'allaient pas au-delà. Ce qui donnait encore quelque vie à nos rapports était l'extrême limite du carburant, les dernières ressources de la nostalgie, et une certaine force acquise, dans la mesure où elle est entretenue par le souvenir d'une grande passion.

Je crois que nous avons fait l'amour trois fois, au cours de cet été après lequel notre union fut rompue. *Faire l'amour !* Dérision ! Euphémisme grotesque pour remplacer le terme « baiser », à peine moins malséant que le pire de tous : *coucher ensemble*.

En dépit de toutes les caresses que nous avons échangées, Sundara et moi, dans ce contact charnel trois fois répété, il n'en pouvait plus jaillir la flamme dévorante de l'amour. Nous avons fait ruisseler la sueur sur nos corps, nous avons fait du dégât parmi nos draps, nous avons fait haleter nos deux souffles, nous avons fait se déclencher un double orgasme... mais l'amour ? L'amour ? L'amour était là, contenu en moi et peut-être en elle aussi, un amour acquis depuis longtemps, un amour mis en réserve comme un vin de *premier cru*, et quand nos chairs s'étreignaient dans l'obscurité de ces trois nuits brûlantes, nous ne faisons plus l'amour : nous opérions un simple prélèvement sur le compte qui existait déjà et allait diminuant. Nous vivions sur notre capital.

Trois fois en un trimestre. Peu de temps auparavant, nous maintenions un score bien supérieur pour n'importe quelle période de cinq jours, mais cela remontait à l'époque où la mystérieuse barrière de cristal ne nous séparait pas. Ma faute ? Probablement. Je ne l'approchais plus, et elle, obéissant peut-être, à certain dogme transitiste, s'accommodait de ne plus solliciter. Pourtant, la souple et lascive Sundara n'avait rien perdu de son charme à mes yeux. Ce n'était pas non plus une question de jalousie, puisque la fameuse histoire de maison publique ne diminuait nullement le désir que je pouvais avoir de ma femme. Ce qu'elle faisait avec d'autres – oui, même cette idée – s'effaçait quand je la tenais dans mes bras. Or, il me

semblait tout à coup que l'acte sexuel entre elle et moi était une manœuvre absurde, inutile, une tentative bien vaine pour conclure un échange au moyen de quelque monnaie périmée. Nous n'avions plus rien à nous offrir, sinon nos deux chairs, et dès l'instant où tous les autres niveaux de contact partagé se dérobaient, nos étreintes devenaient pires qu'un non-sens.

La dernière nuit où nous avons... fait l'amour, couché dans le même lit, copulé, baisé, se situa une semaine avant l'heure où Carvajal allait prononcer sa sentence de mort contre notre mariage. J'ignorais alors que c'était la dernière fois, mais je suppose que j'aurais dû le savoir, si j'avais possédé un minimum des dons prophétiques pour lesquels on me rétribuait. Mais comment aurais-je pu détecter les harmoniques de l'apocalypse, comment aurais-je pu éprouver la sensation d'un rideau tombant soudain ? La date : mercredi 30 septembre. Une soirée de chaleur douce, de celles qui sont à la limite entre l'été et l'automne. Nous avons retrouvé de vieux amis, le ménage à trois Caldecott : Tim, Beth et Corinne. Dîner dans le plus beau salon de la Bulle, puis feu d'artifice. Tim et moi étions jadis inscrits au même club de tennis, et nous avons remporté un tournoi de double-messieurs, ce qui suffisait pour nous maintenir en relations suivies. Tim offrait un composé de longues jambes, d'heureux caractère, de belle fortune et d'apolitisme total, ce qui faisait de lui le boute-en-train tout trouvé en des jours où je pliais sous mille responsabilités. Trêve de conjectures sur les caprices de l'électorat ! Trêve de suggestions voilées qu'il faut présenter au maire ! À plus tard, l'analyse épineuse des tendances générales ! Ce soir, on rit et on chante ! Nous ingurgitions un peu plus d'alcool qu'il n'eût été raisonnable, fumions autant sinon davantage, et nous nous lancions dans un agréable flirt à cinq qui laissait prévoir le moment où j'irais m'allonger en compagnie des deux tiers du trio Caldecott (Tim et la blonde Corinne, selon toute vraisemblance), tandis que Sundara s'accommoderait de Beth. Mais à mesure que la soirée s'écoulait, je captais certains signaux réitérés en provenance de Sundara, et qui m'étaient destinés. Surprise ! Se trouvait-elle sous l'influence de la drogue au point d'oublier ma modeste qualité d'époux ? Se livrait-elle

encore à quelque déconcertante pratique transitiste ? Ou bien notre dernière partie de bête à deux dos lui paraissait-elle si lointaine que je faisais figure de nouveauté attrayante ? Je n'en sais rien et ne le saurai jamais. Toujours est-il que la chaleur des œillades qu'elle m'adressait soudain établit entre nous une résonance qui devint bientôt un appel irrésistible. Nous nous excusâmes auprès des trois Caldecott avec toute la délicatesse et la bonne humeur voulues (tel était d'ailleurs leur savoir-vivre inné d'aristocrates qu'ils ne montrèrent ni déception ni colère, espérant simplement que nous aurions sous peu une autre partie fine), après quoi Sundara et moi rentrâmes chez nous en prenant au plus court. Toujours frémissants, toujours brûlants de désir.

Rien ne vint diminuer cette ardeur. Nos vêtements volèrent à travers la chambre, nos corps se cherchèrent, se frôlèrent, se joignirent. Pas de Kama Soutra cette nuit-là, pas de prologue élaboré aux rites de la chair. Sundara flambait, je ne flambais pas moins qu'elle, et nous nous accouplâmes comme deux bêtes. Elle exhala un étrange petit soupir saccadé quand je la pénétrai, une plainte assourdie qui semblait participer de plusieurs notes à la fois, un son tel qu'en produisent ces vieux instruments indiens réglés sur les seules gammes mineures et donnant une suite monotone de vibrations nasillardes. Peut-être comprenait-elle que c'était l'ultime fusion de nos chairs ? Je besognai en elle avec la certitude de ne pouvoir mal agir. Si j'ai suivi le script sans poser de questions, ce fut bien à ce moment-là. Aucune préméditation, aucun calcul, aucune cloison entre l'esprit et l'acte : rien que moi, point mobile face au continuum, silhouette et terrain ne faisant plus qu'un, impossibles à distinguer l'un de l'autre, en unisson parfait avec les vibrations de l'instant. Je pesais sur la femme offerte, je la serrais dans mes bras, position classique chez les peuples de l'Ouest, mais que nous adoptions rarement, vu le répertoire oriental étendu dont nous avons la pratique. Mes reins, mes hanches semblaient acquérir la résistance de l'acier trempé, la souplesse des meilleurs plastiques polymérisés, et j'allais, m'arquant, retombant, m'arquant, retombant encore, toujours, encore, toujours, gratifiant la femme de caresses profondes qui se multipliaient

d'elles-mêmes, l'arrachant à notre couche comme par la force d'une crémaillère pour lui faire atteindre les plus hautes sphères du plaisir, et sans que je puisse compter l'y rejoindre. Pour moi, c'était un coït impeccable, né de mon être fatigué, désespéré, intoxiqué, égaré, une copulation dans le genre Après-tout-je-n'ai-pas-grand-chose-à-perdre. Il n'y avait pas de raison que cela ne durât point jusqu'à l'aube. Sundara m'agrippait, me griffait, accompagnait chacun de mes mouvements suivant un rythme parfait. Ses genoux étaient presque ramenés sur ses seins, et tout le temps que mes mains caressèrent le velours de ses jambes, je rencontrai l'emblème des Transitistes fixé à sa cuisse (cet emblème qu'elle n'ôtait jamais, non, jamais), mais même ce détail ne pouvait briser l'enchantement. Certes, il ne s'agissait pas d'un acte d'amour : ce n'était ni plus ni moins qu'une performance athlétique, deux discoboles émérites effectuant de concert les gestes et mouvements qu'exigeait leur spécialité. L'amour n'avait rien à voir dans tout cela. Cet amour, je le gardais toujours en moi, bien sûr, comme un appétit féroce d'animal qui gronde, griffe et happe, mais je n'avais plus la possibilité de l'exprimer, au lit ou ailleurs.

Ainsi avons-nous collectionné les médailles d'or à nos olympiades – plongeon de haut vol, trampolino, patinage artistique, perche, 400 mètres haies, et par de petits gestes accompagnés de murmures imperceptibles, nous nous guidâmes mutuellement vers l'instant suprême. Nous y arrivâmes, et pendant un laps infini nous sommes restés anéantis au cœur même de la création. Puis ce laps infini s'acheva. Nous roulâmes chacun de notre côté, inondés de sueur, muscles rompus, assommés.

— Voudrais-tu aller me chercher un verre d'eau ? demanda Sundara après quelques minutes de silence.

Ce fut l'épilogue.

Maintenant, vous engagez une procédure de divorce, m'annonçait Carvajal, six jours plus tard.

Vous vous livrez à moi, tel était le principal article de notre pacte. Vous ne me poserez aucune question et je ne vous garantis nullement le succès. Aucune question ? Peut-être, mais pour le coup, il me fallait passer outre. Carvajal m'obligeait à prendre une mesure que je ne pouvais accepter sans explications préalables.

— Vous avez promis de ne jamais me questionner, répondit-il avec humeur.

— Ça m'est égal. Donnez-moi une raison, une seule, ou notre accord ne tient plus.

Il essaya de me fusiller du regard. Mais ses yeux, si terriblement dominateurs à l'occasion, ne m'auraient pas fait flancher cette fois. Mon esprit intuitif me répétait qu'il fallait tenir bon, acculer Carvajal, exiger de connaître la structure des événements dans lesquels je m'engageais. Le petit homme résista. Il gesticula, se mit en sueur, affirma que j'allais retarder mon aptitude éventuelle de plusieurs semaines, sinon de plusieurs mois, par ce malencontreux regain de curiosité.

— Ayez confiance, Lew ! Tenez-vous-en au script, faites ce que l'on vous dit, et tout ira bien.

— Non, déclarai-je. J'aime Sundara, et même de nos jours, on ne prend pas le divorce à la légère. Je n'agirai pas par simple caprice !

— Votre apprentissage...

— Au diable mon apprentissage ! Pourquoi irais-je quitter ma femme, en dehors du seul fait que nous ne nous entendions plus très bien ces derniers temps ? Pour ce simple motif ? Rompre avec elle, ce n'est pas comme changer de coiffure, mon cher.

— Bien sûr que si.

— Quoi ?

— À la longue, tous les événements finissent par être équivalents, articula Carvajal.

— Assez de sottises, voulez-vous ? Des actes différents entraînent fatalement des conséquences différentes, monsieur Carvajal. Que je garde ou non mes cheveux ne peut guère influencer sur les faits qui surviennent aux alentours. Mais les mariages donnent parfois des enfants. Chaque enfant est une constellation de gènes unique, et les enfants que Sundara et moi pouvons procréer si nous le désirons seraient différents de ceux qu'elle et moi pourrions avoir d'autres conjoints. Les différences... bon Dieu ! si nous divorçons, je peux me remarier, devenir l'arrière-arrière-grand-père d'un nouveau Napoléon, alors que si je reste avec elle... Bref, comment osez-vous prétendre que tous les événements sont équivalents ?

— Il vous faut du temps pour saisir les choses, marmonna tristement Carvajal.

— Quoi ?

— Je ne parlais pas des conséquences. Simplement des faits. Tous les faits, tous les événements sont équivalents *dans leurs probabilités*, Lew, et je veux dire par là qu'en probabilité absolue, n'importe quel événement susceptible de se produire se produira.

— C'est une tautologie !

— Oui. Mais nous travaillons dans le domaine des tautologies, vous et moi. Je le répète : je *vois* votre divorce, tout comme je vous ai *vu* les cheveux tondus, et ces deux événements sont donc équivalents en probabilité.

J'avais fermé les yeux. Je restai un long moment sans parler. Puis je rompis notre silence.

— Expliquez-moi pourquoi il me faut divorcer ! N'y a-t-il pas un espoir de rétablir mes relations avec Sundara ? Nous ne nous lançons pas la vaisselle à la tête, que diable ! Nous n'avons pas de gros ennuis d'argent. Nos idées sont les mêmes sur la plupart des sujets. Nous nous sommes éloignés l'un de l'autre, je vous l'accorde, mais ce n'est rien qu'un léger courant qui nous entraîne vers des pôles différents. Ne pensez-vous pas que nous pourrions nous retrouver, si chacun y mettait du sien ?

— Si.

— Alors, pourquoi n'essaierais-je pas, au lieu d'...

— Il vous faudrait adhérer au Transitisme, dit Carvajal.

— La belle affaire ! Je pense que je m’y résoudrais, le cas échéant. Si c’est le seul choix qui me reste pour ne pas perdre Sundara...

— Vous n’y consentirez jamais. Cette croyance est à l’opposé des vôtres, Lew. Elle rejette tout ce en quoi vous avez foi, tout ce à quoi vous aspirez.

— Mais pour garder Sundara, je...

— Vous l’avez perdue.

— Seulement dans l’avenir. Elle est encore ma femme.

— Ce qui est perdu dans l’avenir est perdu dès à présent.

— Je me refuse à...

— Vous ne devez pas ! s’écria le petit homme. Le temps ne fait qu’un, Lew, il ne fait qu’un ! Vous m’avez suivi jusque-là et vous ne comprenez pas encore ?

Si. Je comprenais fort bien. Je voyais tous les arguments auxquels il pouvait recourir, j’avais foi en eux, et ma foi n’était pas un ingrédient rajouté, elle n’était pas comme ces somptueux panneaux de chêne plaqués aux murs, mais quelque chose d’intrinsèque, quelque chose qui avait pris naissance dans mon esprit, puis grandi au cours de ces dernières semaines. Et malgré tout, je regimbais. Je cherchais encore le défaut de la cuirasse, l’échappatoire, la planche de salut. Je saisisais désespérément le moindre fétu balayé par le maelström qui grondait autour de moi, alors même que j’étais happé vers l’abîme.

— Finissez de m’expliquer, dis-je. Pourquoi est-il nécessaire, inévitable, que je quitte Sundara ?

— Parce que sa destinée est de rejoindre les Transitistes, et la vôtre, de les fuir le plus loin possible. Ils vont vers l’incertain, et vous tendez vers la certitude absolue. Ils cherchent à saper, vous à bâtir. C’est un gouffre philosophique fondamental qui ne va cesser de s’élargir et ne pourra jamais être franchi. Il vous faut donc vous séparer.

— Dans combien de temps ?

— Vous vivrez seul avant la fin de cette année. Je vous ai vu plusieurs fois dans votre nouveau logis.

— Pas de femme avec moi ?

— Non.

— Je ne me fais guère à l'idée du célibat. Je manque par trop d'habitude.

— Vous aurez des amies, Lew. Mais vous vivrez seul.

— Sundara garde l'appartement ?

— Oui.

— Et les tableaux, les sculptures, les...

— Je ne sais pas, soupira Carvajal d'un ton lassé. Je n'ai vraiment pas prêté attention à ce genre de détails. Vous savez combien ils me laissent indifférent.

— C'est exact.

Il me lâcha enfin. Je rentrai à pied. Près de cinq kilomètres pour regagner le centre. Je ne voyais rien de ce qui évoluait autour de moi, je n'entendais rien, je ne pensais à rien. Je me fondais dans le néant, j'étais un élément du vide. Au coin de la Rue Machin et de l'Avenue Dieu-sait-Qui, je tombai sur une cabine téléphonique et appelai le bureau de Haig Mardokian. Je forçai les barrages successifs des réceptionnistes à coups de références, jusqu'à ce que j'aie Mardokian en personne.

— Je divorce, lui assenai-je sans préambule, et j'épiaï un instant le mugissement silencieux de sa stupeur qui courait sur le fil comme la houle assaillant Fire Island par gros temps.

— Peu importe la question argent, repris-je ensuite. Tout ce que je désire, c'est faire les choses proprement. Donne-moi l'adresse d'un avoué dont tu te portes garant, Haig. Quelqu'un qui agira vite, sans faire de mal à Sundara.

31

Dans mes rêves éveillés, j'imagine l'époque où je serai vraiment en mesure de *voir*. Ma vision perce la fantomatique sphère brumeuse qui nous retient tous prisonniers, et j'accède au royaume de la lumière. J'étais inconscient, j'étais captif, j'étais aveugle, et maintenant ! maintenant que la métamorphose s'est opérée, tout se passe pour moi comme au

sortir du sommeil. Mes chaînes tombent, mes yeux s'ouvrent. Autour de moi, se traînent péniblement des silhouettes enrobées d'ombre. Elles tâtonnent, trébuchent, leurs visages blêmes expriment l'incertitude, le désarroi. Ces silhouettes sont les vôtres. C'est au milieu de vous que j'évolue à l'aise, les yeux brillants, le corps embrasé par la joie d'une perception nouvelle. Avant, c'était comme si je vivais au fond de l'océan, pliant sous la pression formidable des eaux, retenu très loin de l'attirante lumière par cette pellicule ondulante et pourtant opaque qui est la face intermédiaire entre la mer et le ciel. Et je l'ai percée, j'ai pénétré dans un monde où tout brille, où tout flamboie, où tout est nimbé de clarté, où tout resplendit d'or, de violet et de pourpre. Oui. Oui ! Enfin, je *vois* !

Qu'est-ce que je *vois* ?

Je *vois* la planète paisible et souriante sur laquelle nos drames quotidiens se jouent. Je vois la lutte frénétique des aveugles et des sourds privés d'yeux et d'oreilles tout au long de la progression que leur impose un destin capricieux. Je vois les années se dérouler comme les frondes de fougères aux premiers beaux jours, fuir devant moi à perte de vue. Dans de brefs éclairs qui jaillissent par intermittence, je *vois* les décennies se multiplier en siècles, les siècles en millénaires et en aeons. Je *vois* la lente marche des saisons, la systole et la diastole des hivers et des étés, de l'automne et du renouveau, le rythme harmonieux de la chaleur et du froid, de la sécheresse et des pluies, du soleil, des brumes et des ténèbres.

Ma vision est sans limites. Voici des labyrinthes, des métropoles futures, bâties, ruinées, rebâties, New York et sa croissance folle, tours sur tours, fondations anciennes devenues gravats pour soutenir les assises nouvelles, couches sur couches, de plus en plus profondes à mesure que l'on creuse, tels les étages de l'épique Troade chère à Schliemann. Dans d'effrayantes rues au tracé gauchi courent des êtres humains inconnus, vêtus de costumes bizarres, parlant un idiome qui échappe à mon entendement. Des machines se déplacent au moyen de jambes articulées. Des volatiles mécaniques qui crient comme des gongs rouillés planent au-dessus de la foule. Tout est mouvement. Regarde, Lew Nichols : l'océan se retire, des

animaux marron tout couverts d'écume restent échoués sur la grève. Regarde : la mer monte, cette fois, les vagues clapotent contre l'assise des autoroutes qui contournaient jadis la périphérie new-yorkaise ! Regarde : le ciel est vert ! Regarde : la pluie est couleur d'encre ! Regarde : le changement, la transformation, le gré des temps ! Tout, tu *vois* tout !

La ronde éternelle des galaxies, amas luisants et insondables. La précession des équinoxes, les fondrières sableuses où l'on s'enlise. Le soleil est plus chaud. Les mots sont devenus des vocalises aiguës. Je distingue au passage de monstrueuses entités qui croisent, s'épanouissent, déclinent, meurent. Voici les limites du domaine où règnent les batraciens. Cette frontière, là, marque le point où commence la république des insectes à longues pattes. L'homme lui-même évolue. Son aspect s'est transformé à maintes reprises. Le voici brutal, le voici affiné, puis plus brutal que jamais. Il acquiert d'étranges organes qui sortent de nodosités bosselant une peau cornée et vibrent comme de minces diapasons. Il n'a plus d'yeux, il est entièrement lisse des lèvres au sommet du crâne. Il a des yeux multiples, il en est maintenant couvert. Il n'est ni mâle ni femelle, se reproduit par hermaphrodisme. Il est minuscule. Le voici colossal. Il est liquide. Le voici métallique, il bondit à travers les espaces constellés, il submerge la planète avec les légions innombrables de sa propre race, il les réduit volontairement à quelques millions, il menace du poing un ciel pourpre, il chante des hymnes blasphématoires d'une voix nasillarde, il adore des molochs, il a vaincu la mort, il se prélassé comme un puissant baleinoptère au soleil, il devient une colonie bourdonnante d'insectes besogneux, il dresse sa tente sur des sables arides aux reflets de diamant, il s'esclaffe d'entendre battre les tambours, il gîte avec des dragons, il construit des vaisseaux d'air, il est dieu, il est démon, il est tout, il n'est rien.

Les continents dérivent lentement, lourds hippopotames se livrant à quelque majestueuse polka. La lune est très basse dans le ciel, elle lorgne la Terre comme l'œil aux trois quarts clos d'une agonisante, elle explose en un *clic* ! merveilleux de cristal brisé qui va se répercuter pendant des années et des années. Le

soleil lui-même a largué ses amarres, car tout l'univers est un mouvement perpétuel, et les itinéraires varient à l'infini. Je le *vois* sombrer en oblique dans le gouffre de la nuit, je guette son retour, mais il n'y a pas d'aube suivante, une langue de glace s'allonge sur la vieille peau noire de notre planète, les êtres qui vivent à cette époque sont les esclaves des ténèbres, ils aiment le froid, ils subsistent d'eux-mêmes. À travers toute l'étendue blanche de la glace rôdent des bêtes au souffle oppressé, leurs narines émettent une vapeur grise, et de la carapace gelée sortent des fleurs, de splendides cristaux d'azur et d'or, tandis que dans le ciel brille une lumière nouvelle, venue d'on ne sait où.

Qu'est-ce que je *vois* ? Qu'est-ce que je *vois* encore ?

Les meneurs d'hommes, les potentats, les monarques, les imperators. Ils brandissent leurs bâtons, leurs sceptres, ils citent le feu à comparaître devant eux, ils le font jaillir des montagnes. Voici les divinités dont on n'avait aucune idée. Voici les shamans, les sorciers, les magiciens. Voici les trouvères, les poètes, les enlumineurs. Voici d'autres rites. Voici les fruits de la guerre. Regarde, Lew Nichols : les amants, les massacreurs, les rêveurs, les visionnaires. Regarde toujours : les généraux, les prélats, les pionniers, les législateurs ! Voici les continents ignorés qui restent à découvrir, les pommes d'or qui restent à cueillir. Regarde ! Les fous ! Les courtisans ! Les héros ! Les victimes ! Je *vois* les schémas. Je *vois* les failles. Je *vois* les réussites miraculeuses et elles mettent des larmes à mes paupières. Voici la fille de la fille de votre fille. Voici le fils de votre fils. Voici des nations dont nul n'a jamais soupçonné l'existence, en voici d'autres qui naîtront un jour. Quel est ce langage fait de caquetages et de sons sifflants ? Cette musique où il n'y a que coups et grondements ? Rome disparaîtra de nouveau, Babylone imposera une deuxième fois son hégémonie au monde, comme une pieuvre gigantesque. Merveilles des siècles à venir ! Tout ce que l'on peut imaginer arrivera, et davantage, bien davantage. Tout cela, je le *vois*.

Tout ?

Toutes les portes me sont-elles ouvertes ? Tous les murs se sont-ils changés en fenêtres ?

Mes yeux contemplent-ils le prince assassiné et le sauveur dans ses langes, l'incendie de l'empire détruit qui fait flamboyer l'horizon, le tombeau du seigneur des seigneurs, les navigateurs farouches établissant leurs voilures pour franchir la mer dorée qui encercle le ventre de la planète transformée ? Est-ce que j'observe les millions de millions de lendemains de la race humaine, suis-je à même de les assimiler, de fournir à ma propre substance la substance du futur ? Est-ce que je *vois* la chute du firmament ? Le choc des astres ? Que sont ces constellations fantastiques qui s'inscrivent et s'effacent sous mes yeux ? Ces visages masqués ? Cette idole de basalte aussi haute que trois montagnes, à quoi correspond-elle ? Quand donc les falaises qui cernent la mer seront-elles réduites en poussière rouge ? À quelle époque les glaces polaires descendront-elles comme une nuit inexorable sur les prairies semées de fleurs pourpres ? Où prennent place ces fragments ? Ah ! oui, qu'est-ce que je *vois* ? Qu'est-ce que je *vois* ?

Chaque méandre du temps, chaque recoin de l'espace.

Non pas. Ce ne pourrait être ainsi, bien sûr. Les seules choses que je *vois* sont celles dont je puis m'expédier l'image issue de mes quelques lendemains mal ordonnés. Images brèves, faisant songer aux téléphones que nous fabriquions, étant gosses, avec des boîtes et un fil : pas de splendeur épique, pas d'apocalypses baroques. Pourtant, même ces émissions brouillées sont beaucoup plus que je n'osais espérer, quand je dormais tout comme vous, quand j'étais l'une de ces silhouettes maladroites rampant à une allure d'escargot dans le royaume des ombres qu'est notre Terre.

32

Mardokian me trouva un avoué : Jason Komourdjian – encore un Arménien, évidemment. Membre de la firme que dirige Haig. Les divorces sont la spécialité de ce gaillard large

d'épaules, aux petits yeux curieusement mélancoliques et très rapprochés l'un de l'autre dans un visage qui respire l'intelligence et l'astuce. Ancien condisciple de Haig, il a donc à peu près mon âge – mais il fait vieux, beaucoup plus vieux. On eût dit un patriarche qui aurait pris sur lui les traumatismes de milliers d'épouses coupables. Si ses traits demeuraient jeunes, son aura était celle d'un centenaire.

Nous nous rencontrâmes au quatre-vingt-quinzième étage du Martin Luther King Building où il occupait un bureau tendu de cuir noir à l'atmosphère chaînée d'encens, qui rivalisait presque en somptuosité avec celui de Bob Lombroso – un bureau aussi riche et pesamment orné que la chapelle impériale d'une cathédrale byzantine.

— Divorcer..., mâchonna Komourdjian. Vous voudriez obtenir le divorce... Le divorce... oui... bien sûr... une séparation définitive... (Il tournait et retournait l'idée dans la chambre forte de sa conscience, comme si c'eût été un point épineux de théologie, ou que nous eussions débattu la nature du Père et du Fils, ou le legs des Apôtres.) Oui, vous devriez pouvoir l'obtenir. Vous vivez séparés, à présent ?

— Pas encore.

Komourdjian sembla tiquer. Ses grosses lèvres firent la moue, son visage plein et carré prit une teinte plus bistre.

— Il le faudrait. La cohabitation maintenue nuit au bien-fondé de toute procédure entamée pour mettre fin à l'état matrimonial. Même aujourd'hui, oui, même aujourd'hui. Il vous faut élire un domicile séparé, mon cher, prouver que vos ressources matérielles sont disjointes, établir la sincérité de votre décision. Hum ?

Il prit sur son bureau un crucifix serti de gemmes, œuvre d'art enrichie de rubis et d'émeraudes qu'il fit jouer entre ses doigts effleurant la patine du métal ciselé, et s'absorba un long moment dans ses pensées. Je me figurai percevoir les accords d'un orgue invisible, distinguer, très loin, une procession de prêtres barbus et chamarrés qui traversaient la nef née de son esprit. Je l'entendais presque marmonner des mots latins – non du latin d'église, mais celui des légistes, une suite de banalités. *Magna est vis consuetudinis, falsus in uno, falsus in omnibus,*

eadem sed aliter, res ipsa loquitur. Hujus, hujus, hujus, hune, haec, hoc. Puis il leva les yeux pour me vriller du regard avec une acuité gênante.

— Des griefs ?

— Oh ! non, rien de pareil. Nous voulons simplement nous quitter, aller chacun de notre côté. Mettre un point final.

— Sans doute en avez-vous discuté avec Mme Nichols et êtes-vous parvenus à un accord de principe ?

Je rougis jusqu'aux oreilles.

— Heu, non... c'est-à-dire... (Il me mettait sur le gril.)

Komourdjian ne cacha pas sa désapprobation.

— Il vous faudra bien aborder ce sujet tôt ou tard, comprenez-le. On peut présumer que votre épouse réagira dans le bon sens. Son avoué n'aura plus qu'à se mettre en rapport avec moi, et tout sera dit.

Il feuilleta un agenda.

— Quant au partage des biens, vous...

— Je laisse ma femme libre de garder tout ce qui lui plaira.

— *Tout ce qui lui plaira ?*

L'Arménien semblait renversé.

— Je ne veux pas la moindre contestation entre elle et moi.

Komourdjian posa ses mains bien à plat sur le bureau. Il portait encore plus de bagues que Lombroso. Ces Levantins ! Comme ils aiment étaler leur richesse !

— Et si elle réclame le tout ? La totalité de vos revenus communs ? Vous céderez sans discuter ?

— Elle ne ferait pas cela.

— N'appartient-elle pas à la religion transitiste ?

Je sursautai.

— Vous savez donc... ?

— Vous devriez bien vous douter que Haig et moi avons déjà abordé la question.

— Je comprends.

— Et les Transitistes sont déroutants dans les moindres de leurs actes.

Je réprimai un petit rire.

— Oui, passablement.

— Votre épouse pourrait s'aviser d'exiger toute votre fortune, répéta Komourdjian.

— Ou aussi bien ne pas réclamer un sou.

— Ou ne rien vous demander, c'est vrai. On ne sait jamais, avec les Transitistes. Me laissez-vous libre d'accéder à ses exigences, quelles qu'elles soient ?

— Laissons plutôt venir, estimai-je. Je crois ma femme foncièrement raisonnable. J'ai idée qu'elle ne posera aucune condition exorbitante pour le partage des biens.

— Et vos revenus ? Elle ne voudra pas que vous assuriez plus longtemps son entretien ? Vous avez un contrat de mariage, n'est-ce pas ?

— Oui. La séparation met fin à toute responsabilité financière.

Komourdjian chantonna bouche close, très bas, presque en dessous de mon seuil auditif. Presque, mais pas complètement. Ces ruptures des liens sacrés du mariage, comme elles devaient finir par tourner à la routine, pour lui !

— Eh bien, cela ne devrait pas poser de problèmes, n'est-ce pas ? Mais avant d'aller plus loin, monsieur Nichols, il faut signifier vos intentions à votre femme.

Ce que je fis. Sundara était tellement prise par ses multiples obligations transitistes – réunion de néophytes, apprentissage de l'inconséquence, démembrement de l'ego, prosélytisme et toute la lyre – qu'il s'écoula une semaine avant que je puisse l'aborder chez nous pour l'entretenir à tête reposée. Mais j'avais eu ainsi le temps de répéter mes arguments une bonne centaine de fois, et les phrases se trouvaient imprimées dans mon cerveau comme des ornières. S'il fallait une preuve de fidélité au script, cet épisode la fournirait.

Presque en m'excusant, à croire que le simple fait de solliciter la faveur d'un entretien avec elle était une intrusion dans sa vie intime, je dis un soir à Sundara que je voulais lui parler sérieusement. Sur quoi, utilisant les termes mêmes que je m'étais si souvent entendu rabâcher, je lui annonçai mon désir de divorcer. Et au fur et à mesure, je me rendais plus ou moins compte de ce que *voir* provoquait sans doute chez Carvajal :

mon tête-à-tête avec Sundara, déjà vécu en imagination dix fois, vingt fois, me semblait presque appartenir au passé.

Sundara ne cessa pas un instant de m'observer. Elle ne soufflait mot. Ses yeux, son visage ne traduisaient ni surprise, ni contrariété, ni rancœur, ni approbation, ni désarroi, ni chagrin.

Son mutisme m'ôtait tout ressort.

Finalement je hasardai :

— J'ai pris pour avoué Jason Komourdjian. Un des associés de Mardokian. Il rencontrera ton homme de loi dès que tu en auras choisi un, et ils régleront tout. Je veux que notre séparation se fasse correctement, Sundara.

Elle sourit. Mona Lisa de Bombay.

— Tu n'as rien à me dire ? insistai-je.

— Non... rien.

— Le divorce compte donc si peu, pour toi ?

— Divorce et mariage sont les deux aspects d'une même illusion, mon chéri.

— Ce bas monde paraît avoir plus de réalité pour moi que pour toi, je pense. Il ne semble donc pas que ce soit une bonne chose de prolonger davantage notre vie commune.

Elle hocha la tête.

— Y aura-t-il des chamailleries au moment du partage des biens ?

— Je t'ai dit que je voulais agir de façon correcte.

— Bon. C'est aussi mon avis.

Le calme dont elle faisait preuve me confondait. Nous étions tellement éloignés l'un de l'autre depuis des mois que nous n'avions jamais fait allusion à cette cassure de plus en plus marquée dans nos rapports. Mais on voit tant de ménages boiteux, tant de couples désunis se laisser flotter côte à côte, ni l'homme ni la femme voulant faire chavirer l'esquif ! Et c'était moi qui décidais de crever la coque, alors que mon épouse ne soufflait mot. Huit ans de vie commune. Soudain, du jour au lendemain, je parle d'avoués. Et Sundara ne dit rien. Imperturbable. Preuve manifeste du changement que sa nouvelle religion opérait en elle, pensai-je.

— Est-ce que tous les Transitistes accueillent les grands bouleversements de leur vie avec la même sérénité ?

— Qui parle de bouleversement ?
— Notre divorce me semble en être un.
— Pour moi, Lew, il ne fait que ratifier une décision prise depuis longtemps par nous deux.

— Nous avons connu une période difficile, acquiesçai-je. Mais même quand tout allait au plus mal, je me disais que c'était seulement une crise, un mauvais moment à passer, que tous les ménages traversent ce genre d'épreuve, et que nous finirions bien par nous retrouver.

Plus j'allais, plus je me persuadais que tout cela était vrai, que Sundara et moi avions toujours la possibilité de rétablir entre nous des rapports durables, comme des humains sensés que nous étions. Et malgré ça, je la priais de choisir un avoué. Je me rappelai la phrase de Carvajal : *Vous l'avez perdue*, et l'inexorable point final sur lequel retombait sa voix. Mais le petit homme parlait du futur, non du passé.

— Et maintenant, tu estimes que c'est sans issue ? enchaîna Sundara. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Plaît-il ?

— Comment donc as-tu changé d'avis ?

Je gardai le silence.

— Je ne crois pas que tu tiennes vraiment à divorcer, Lew.

— Si, affirmai-je, la gorge serrée.

— C'est toi qui le dis.

— Je ne te demande pas de lire mes pensées, Sundara, mais simplement de te soumettre à ces corvées juridiques qu'il faut accepter si nous voulons être libres de vivre chacun de notre côté.

— Tu ne tiens pas le moins du monde à divorcer, et pourtant tu vas le faire. Comme c'est étrange, Lew. Ton attitude est une véritable démarche transitiste, sais-tu ? Nous appelons cela un accordage – le moment où l'on se trouve partagé entre deux points de vue diamétralement opposés et où l'on cherche à les concilier. Il y a dès lors trois solutions possibles. Cela t'intéresse de les connaître ? L'une est la schizophrénie. La deuxième est la perte de toute confiance en soi, comme quand on veut saisir deux objets à la fois et qu'on n'y arrive pas. La troisième est une révélation soudaine que les Transitistes appellent...

— Sundara, je t'en prie...

— Je croyais que ça t'intéressait.

— Pas précisément, non.

Elle me regarda un instant, puis sourit.

— Cette histoire de divorce est en rapport avec tes dons de prescience, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas vraiment divorcer à présent, même si les choses ne vont plus très bien entre nous, et néanmoins tu juges bon de prendre des mesures dès maintenant, car tu as l'intuition qu'il te faudra me quitter dans un proche avenir... C'est bien ça, Lew ? Voyons : parle franchement. Je ne serai pas fâchée.

— Tu n'es pas loin de la vérité, avouai-je.

— Je m'en doutais. Alors, que faisons-nous ?

— Nous envisageons les modalités d'une séparation, répondis-je. Prends un avoué, Sundara.

— Et si je ne veux pas ?

— Tu penses t'y opposer ?

— Il n'est pas question de ça. Tout simplement, je ne tiens pas à passer par les hommes de loi. Réglons les choses entre nous, Lew. Comme des personnes civilisées.

— Il faut que j'aie d'abord l'accord de Komourdjian. Ce procédé est peut-être civilisé, mais pas nécessairement adéquat.

— Tu crois que je chercherais à te rouler ?

— Je ne crois plus rien.

Elle s'approcha de moi. Ses yeux brillaient, tout son être rayonnait de sensualité. En face d'elle j'étais soudain réduit à zéro. Elle aurait pu exiger et obtenir n'importe quoi. Mais Sundara ne fit que poser ses lèvres sur le bout de mon nez, et elle murmura d'une voix sourde, théâtrale :

— Si tu veux divorcer, tu peux le faire. C'est comme tu le voudras, en tout et pour tout. Je n'y mettrai pas d'obstacle. Je ne souhaite que ton bonheur. Je t'aime, comprends-tu ? (Elle appuyait ses mots d'un sourire ensorcelant. Oh ! le Transitisme, quelle calamité !) En tout et pour tout, répéta Sundara.

Je louai pour moi un appartement à Manhattan – trois pièces meublées dans une vieille bâtisse réputée jadis de grand luxe, donnant sur la 63^e Rue et située non loin de la Deuxième Avenue, voisinage également réputé jadis aristocratique et qui n'était pas encore tout à fait déshonorant. Les titres de noblesse de cet immeuble s'affirmaient par tout un choix de dispositifs de sécurité dont les plus vétustes remontaient à 1960 et aux trente années suivantes, depuis le simple verrou de type réglementaire jusqu'aux premiers modèles de brouilleurs visuels, sans oublier les écrans stoppeurs d'impact. Le mobilier était simple et de style incertain, démodé et destiné à l'usage courant : canapés, chaises, lit, table, bibliothèque murale, et cetera, tellement anonyme qu'on finissait par ne plus le voir. C'était d'ailleurs l'impression que je me faisais de moi-même, une fois dans les lieux, hommes de peine et gérant ayant pris congé. J'aurais pu me croire invisible, planté au centre du living-room, tel un légat débarquant on ne sait d'où pour résider dans les limbes. Quel était cet endroit ? Comment y étais-je arrivé ? À qui appartenaient ces chaises ? Ces empreintes sur ces murs bleus et nus ?

Sundara m'avait laissé prendre quelques tableaux et statuettes, que je disposai çà et là. Mais autant ils cadraient à merveille avec la somptuosité de notre logis de Staten Island, autant ils semblaient maintenant disgracieux, étrangers, pingouins fourvoyés en plein désert Mohave. Plus de projecteurs ici, plus d'ingénieuses combinaisons de solénoïdes et de rhéostats, plus de consoles : rien que des plafonds trop bas, des murs poussiéreux, des fenêtres sans assombrisseurs. Pourtant, il ne me venait pas à l'idée de m'apitoyer sur mon sort. J'éprouvais simplement un grand désarroi, une absence, une dislocation. Je passai le premier jour à ouvrir les caisses, à m'organiser, à situer mes *lares*, à bien porter mes *pénates* en ces lieux indifférents. J'allais lentement, maladroitement,

abandonnant souvent mes tentatives pour méditer dans le vide. Je ne sortis pas de la journée, pas même pour aller faire des courses. Je commandai simplement par téléphone tout un stock d'épicerie au supermarché du coin, histoire de garnir mon frigidaire. Le dîner fut un pâle composé de produits synthétiques, cuisiné sans enthousiasme et vite avalé. Je dormis seul – et comme un ange, ce qui m'étonna beaucoup. Dès le lendemain matin, je téléphonai à Carvajal pour lui rendre compte de la situation.

Il approuva d'un petit grognement, puis ajouta :

— La fenêtre de votre chambre donne-t-elle sur la Deuxième Avenue ?

— Oui, et celle du living sur la 63^e Rue. Pourquoi ?

— Vos murs sont-ils bleus ?

— Oui.

— Vous avez un canapé noir ?

— Que vous importent ces détails ?

— Je vérifie, rien de plus. Je veux être certain que vous avez choisi le bon endroit.

— Vous voulez dire que je me suis installé dans l'appartement où vous m'aviez vu ?

— Exact.

— Vous en doutiez donc ? ricanai-je. N'auriez-vous plus confiance en ce que vous voyez ?

— Pas le moins du monde. Et vous, votre confiance ? Vous me l'accordez toujours ?

— Oh ! pour cela, n'ayez crainte. De quelle couleur est le lavabo, dans la salle d'eau ?

— Je l'ignore, avoua Carvajal. Et je ne m'en suis pas soucié. Mais votre réfrigérateur est marron.

— Encore une fois, okay. Je suis subjugué.

— Je l'espère bien. Êtes-vous prêt à prendre note ?

Je dénichai un calepin.

— Allez-y.

— Jeudi, 21 octobre – Quinn prendra la semaine prochaine l'avion pour Bâton Rouge où il verra Thibodaux, gouverneur de la Louisiane. Après quoi, il se déclarera officiellement prêt à soutenir le projet de barrage à Plaquemine. Dès son retour, il

balance Ricciardi de l'Habitat et le remplace par Charles Lewisohn. Ricciardi sera nommé administrateur des Courses. Troisième point...

Je n'en sautai pas un mot, secouant la tête comme toujours, imaginant déjà les renâclements de Quinn : *Qu'ai-je à foutre de Thibodaux ? Et cette fumisterie de Plaquemine ? D'abord, j'estime que les barrages sont depuis longtemps dépassés. Et Ricciardi ? Il ne s'en tire pas tellement mal là où il est, vu sa comprenette limitée. Est-ce que je ne vais pas me mettre les Italiens à dos, si je le limoge ? Et patati et patata.* De plus en plus fréquemment, ces derniers temps, il me fallait relancer Quinn avec des stratagèmes bizarres que rien n'expliquait ni ne justifiait. À présent, en effet, le pipe-line partant de Carvajal pompait sans arrêt dans le futur immédiat, déversant des suggestions que je transmettais au maire et lui faisais adopter, les présentant comme les meilleurs éléments de tactique ou de manipulation. Quinn disait oui à tout, mais j'avais parfois un certain mal à le convaincre. Un jour viendrait où il repousserait purement et simplement telle idée, et où je ne le ferais pas changer d'avis. Qu'en serait-il, dès lors, du futur immuable de Carvajal ?

Le lendemain, j'arrivai à l'Hôtel de Ville à mon heure habituelle. Vers 9 heures et demie j'avais préparé le mémorandum quotidien que je destinais au maire. Je l'expédiai. Peu après 10 heures, mon interphone couina et une voix m'informa que l'adjoint Mardokian désirait me parler. Il y avait du grabuge dans l'air. Je le sentais déjà en suivant le couloir, et sitôt chez Mardokian, je le vis inscrit en toutes lettres sur sa figure. L'Arménien semblait mal à l'aise, nerveux, irrité. Ses yeux brillaient un peu trop, il mordillait un peu trop sa lèvre inférieure. Mes derniers papiers étaient disposés devant lui en bon ordre. Où était le courtois, l'aimable, le souriant Mardokian ? Disparu. Oui, disparu. À sa place se trouvait un personnage renfrogné, presque en colère.

Il prit à peine le temps de me regarder et attaqua :

— Où diable es-tu allé chercher cette salade au sujet de Ricciardi, Lew ? En voilà, une histoire !

— J'estime opportun de lui retirer les fonctions qu'il remplit actuellement.

— Ça je le sais. Tu viens de nous en aviser. Et pourquoi est-ce opportun ?

J'essayai de bluffer.

— La dynamique à long terme te le prouvera, Haig. Je ne peux te donner aucun motif concret, mais mon intuition me dit qu'il serait maladroit de laisser à ce poste un homme dont on connaît les accointances avec la communauté italienne et ses intérêts dans les grosses affaires immobilières de cette même communauté. Lewisohn, en revanche, est un type calme et inodore, un atout beaucoup plus sûr pour la prochaine élection, et...

— Laisse tomber, Lew.

— Quoi ?

— Tu peux rayer cela de tes papiers. Tu ne nous apportes rien de valable. Tu me sors des mots et encore des mots – du vent. Quinn estime à juste titre que Ricciardi fait du bon travail. Il est furieux au sujet de ta proposition, et quand je te demande un argument à l'appui, tu hausses les épaules en te réfugiant derrière l'intuition. Maintenant, il y a...

— Mes intuitions m'ont toujours...

— Attends, je n'ai pas fini. Cette affaire de Louisiane, maintenant. Bon Dieu, Lew ! Thibodaux représente exactement le contraire de ce que Quinn cherche à instaurer ! Pourquoi diable notre homme irait-il traîner ses guêtres jusqu'à Bâton Rouge ? Pour tomber dans les bras d'un sectaire antédiluvien et encourager son projet de digue... un projet inutile, très controversé, dont la réalisation risquerait de nuire à l'écologie ? Quinn a tout à perdre et visiblement rien à gagner là-dedans – sauf si tu crois que cette manœuvre lui vaudra les voix des petits fermiers du Sud en 2004 et que cet apport sera décisif pour son élection, ce qu'à Dieu ne plaise. Alors ?

— Je ne peux pas t'expliquer, Haig.

— Tu ne peux pas m'expliquer ? Tu ne peux pas ! Tu donnes au maire des conseils parfaitement explicables, comme celui-ci, ou comme pour Ricciardi, des choses qui résultent manifestement d'une longue suite de cogitations, et tu en

ignores la raison ? Si tu ne sais pas, comment veux-tu que nous sachions ? Où est le point de départ logique ? Tu voudrais que le maire agisse en somnambule, en zombie, qu'il obéisse à tes paroles sans discuter ? Allons, allons ! Des intuitions, soit, mais nous t'avons embauché pour extrapoler de manière compréhensible, et non pour jouer les devins.

Après une longue pause au cours de laquelle je me sentis vaciller, je répondis calmement :

— Écoute, Haig, j'ai eu pas mal d'ennuis ces temps-ci, et je n'ai plus beaucoup d'énergie en réserve. Je ne veux pas pousser la discussion trop loin avec toi maintenant. Je te demande seulement de me croire sur parole : je puis t'affirmer que tous mes conseils s'appuient sur la logique.

— Impossible.

— Je t'en prie, tu...

— Voyons, Lew, réfléchis ! Ton mariage a craqué, et je comprends que ce malheur t'ait mis à plat, mais c'est précisément pour cela que je préfère repousser tes suggestions d'aujourd'hui. Il y a maintenant des mois que tu nous en fais voir de toutes les couleurs avec tes idées : tantôt tu les justifies de manière convaincante... et tantôt pas. Certains jours, tu nous sors sans broncher les raisons les plus ébouriffantes pour telle ou telle mesure, et invariablement Quinn se range à ton avis, bien souvent malgré ses préférences personnelles. Je dois d'ailleurs admettre que jusqu'à présent les choses ont tourné en notre faveur dans des proportions surprenantes. Mais cette fois... cette fois... (Mardokian leva la tête et son regard se vrilla au mien.) Franchement, Lew, nous commençons à nous interroger sur le bien-fondé de tes idées. Nous nous demandons s'il convient de se fier à tes suggestions aussi aveuglément que par le passé.

— Bonté divine ! m'écriai-je. Vous iriez croire que ma rupture avec Sundara m'a fait perdre mes moyens ?

— Je pense qu'elle t'en a fait perdre pas mal, répondit Mardokian avec plus de douceur. Tu as reconnu toi-même ne plus avoir beaucoup d'énergie en réserve. Je te parle en ami sincère, Lew : nous estimons que tu es surmené, nous estimons

que tu es fatigué intellectuellement, éreinté, groggy, que tu as trop présumé de tes forces, qu'il te faudrait du repos. Et...

— Qui ça, *nous* ?

— Quinn. Lombroso. Moi.

— Qu'est-ce que Lombroso a bien pu dire sur mon compte ?

— Entre autres choses, qu'il avait essayé de te faire prendre des vacances cet été.

— Et quoi encore ?

Mardokian semblait ahuri.

— Que signifie ce « quoi encore » ? Que crois-tu donc qu'il irait dire ? Vraiment, Lew, je te trouve bien paranoïaque, tout d'un coup. Bob est ton ami, voyons ! Il est là pour t'épauler. Comme nous tous. Il t'a conseillé d'aller te mettre au vert dans le pavillon de chasse de M. Je-ne-sais-plus-qui, mais tu n'as rien voulu entendre. Il était inquiet à ton sujet, et nous aussi. À présent, nous aimerions te dire les choses un peu plus fermement. Nous sentons que tu as besoin de repos, Lew, et nous voulons que tu en prennes. L'Hôtel de Ville ne s'effondrera pas parce que tu cesseras d'y venir pendant deux ou trois semaines.

— Okay. Je pars en congé. Je ne l'ai pas volé, c'est sûr. Mais accorde-moi une faveur.

— Vas-y.

— Thibodaux et Ricciardi. J'insiste pour que tu en reparles à Quinn et qu'il accepte.

— Si tu me fournis une raison valable, c'est chose faite.

— Je ne peux pas, Haig ! (J'étais soudain inondé de sueur.) Je n'ai rien de probant à te dire. Mais il est de toute importance que le maire suive ces deux suggestions.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi. Et c'est très important.

— Important pour Quinn, ou pour toi ?

C'était bien visé, et j'accusai le coup. *Pour moi, pensai-je, pour moi, pour Carvajal, pour justifier le schéma de foi et de conviction que j'ai établi.* Était-ce enfin la minute de vérité ? Avais-je transmis à Quinn des instructions qu'il refuserait de suivre ? Et après ? Les paradoxes découlant d'une telle éventualité négative me donnaient le vertige. J'en eus la nausée.

— Important pour tout le monde, biaisai-je. Je t'en supplie, Haig. Jusqu'à présent, je ne vous ai jamais donné un seul mauvais conseil, reconnais-le !

— Quinn se montre résolument hostile. Il lui faudrait savoir quelque chose de la structure conjecturale qui sous-tend tes suggestions.

Ce fut presque la panique. Je me lançai à corps perdu.

— Ne me pousse pas trop loin, Haig. Je suis à la limite, mais je ne suis pas fou. Épuisé, peut-être, mais pas fou. Les papiers que je vous ai soumis ont un sens, ils en *auront* un, tout s'expliquera d'ici quelques semaines, tôt ou tard ! Regarde-moi, bien dans les yeux. J'accepte de prendre des vacances. Je suis sensible au fait que vous vous inquiétez à mon sujet. Mais je ne te demande qu'une faveur, Haig, une seule. Veux-tu intervenir, amener Quinn à suivre ces instructions ? Fais-le pour moi, en te rappelant toutes les années où nous avons travaillé côte à côte. Tu peux me croire : ces conseils sont valables.

Je m'arrêtai. Je me rendais compte que je bafouillais, et que plus je parlais, moins il y avait de chances que Haig me prenne au sérieux. Voyait-il déjà en moi un déséquilibré, un maniaque dangereux ? Les infirmiers attendaient-ils son signal, dans le couloir ? Quelles chances me restait-il, à vrai dire, pour que Mardokian ou Quinn se souciât de mon mémorandum ! Je sentais les colonnes trembler, la voûte craquer...

Et puis, à ma profonde stupeur, Mardokian me gratifia d'un sourire cordial.

— Entendu, Lew. Tout cela n'a ni queue ni tête, mais je le ferai. Rien que pour cette fois. Tu te transportes à Honolulu ou ailleurs, et tu lézardes au soleil pendant une bonne quinzaine. Moi, je vais trouver Quinn et le persuader de balancer Ricciardi, de filer à Bâton Rouge... et le reste. Je pense que tes conseils sont farfelus, mais je table sur tes références.

Il abandonna son fauteuil, me rejoignit, et brusquement, gauchement, m'attira pour me serrer contre lui.

— Tu m'inquiètes, fiston, marmotta-t-il.

Je partis donc en congé. Pas pour les plages de Honolulu – trop peuplées, trop agitées et bien trop loin – ni pour la cabane au Canada, car les neiges de fin d’automne tombaient déjà dans le Nord. Je gagnai notre Jardin des Hespérides : la Californie, ce fief de Socorro. Je descendis jusqu’à Big Sur, où un autre ami de Bob Lombroso possédait comme par miracle un chalet perdu au milieu d’un hectare de falaises dominant l’océan. Je restai dix jours à aller et venir sans arrêt dans ma solitude rustique. Derrière moi, j’avais les pentes boisées des monts Santa Lucia, forêts drues où règnent l’ombre, le mystère et les fougères, et à mes pieds, tout en bas, la vaste étendue du Pacifique. L’on m’avait certifié que c’était la meilleure époque de l’année à Big Sur, la saison bénie qui se glisse entre les brumes d’août et les pluies hivernales. Rien de plus exact, avec ces après-midi tièdes et ensoleillés, ces nuits fraîches semées d’étoiles et, chaque soir, un sidérant crépuscule de pourpre et d’or. Je me livrais à de longues randonnées parmi les séquoias, nageais dans les torrents glacés qui venaient des crêtes, dévalais la rocaïlle couverte de plantes à feuilles charnues pour atteindre la plage et la houle turbulente. J’observais mouettes et cormorans se livrant à leurs pêches, et certain soir, je pus même admirer une loutre de mer des plus folâtres, alors qu’elle faisait la planche à vingt mètres du rivage en se régaland d’un crabe. Plus de journaux. Plus d’appels téléphoniques. Plus de notes à rédiger.

Mais la quiétude me fuyait. Je pensais beaucoup trop à Sundara, cherchant vaguement et en vain à comprendre comment j’avais fait pour la perdre. Je me laissais obséder par de sombres problèmes de politique que tout homme raisonnable placé dans un cadre aussi merveilleux eût bannis de son esprit. J’imaginai la succession des catastrophes entropiques qui pouvaient se produire si Quinn refusait d’aller en Louisiane. Transporté au Paradis Terrestre, je faisais cependant tout pour rester inquiet, tendu, malheureux.

Peu à peu, néanmoins, je m'abandonnai à des sentiments plus revigorants. Peu à peu, la magie d'un littoral demeuré miraculeusement intact après tant d'années au cours desquelles nos côtes avaient été polluées et défigurées – peu à peu, cette magie opérait d'elle-même en mon âme fatiguée.

Et ce fut probablement à cette époque, alors que j'étais à Big Sur, que, pour la première fois, je *vis*.

Je n'en suis pas certain. Des mois de relations avec Carvajal n'apportaient toujours pas le moindre résultat positif. Le futur ne m'expédiait toujours aucun message. Je connaissais maintenant les procédés dont usait le petit homme pour déclencher en lui l'état favorable, je connaissais les symptômes d'une vision imminente, je savais qu'avant peu de temps je serais en mesure de *voir*, mais il ne m'était encore venu aucune image nette, et plus je cherchais à l'atteindre, plus le but me semblait éloigné. Toutefois, vers la fin de mon séjour à Big Sur, je vécus des minutes étranges. J'étais descendu à la plage, et tard dans l'après-midi, je grimpais lestement le raidillon conduisant au chalet. Je me fatiguais vite, je haletais, j'accueillais avec plaisir l'étourdissement qui s'emparait de moi à mesure que je forçais mon cœur et mes poumons à donner le maximum. Puis, atteignant un coude brusque du sentier, je m'arrêtai et fis volte-face afin d'admirer le panorama qui s'offrait en contrebas. Ce fut alors que le rougeoiement du soleil m'éblouit. Je chancelai, obligé d'agripper un buisson pour ne pas tomber. Au même instant, il me sembla... oui, il me sembla, car ce n'était qu'une perception illusoire, un bref éclair subliminal – qu'à travers les feux du crépuscule je contemplais une bannière dont les plis flottaient au-dessus d'un immense terre-plein, un drapeau au centre duquel le visage de Paul Quinn me regardait fixement. Un visage dur, impérieux, qui dominait l'esplanade noire de monde. Les gens se pressaient de partout, par milliers, gesticulaient, criaient, hurlaient, acclamaient la bannière, foule, cohue, marée, multitude, monstrueuse entité collective en proie à l'hystérie et célébrant le culte de Quinn. La scène aurait fort bien pu se situer en 1934 à Nuremberg, avec un buste différent sur le drapeau – faciès halluciné d'hyperthyroïdien, courte moustache noire – et les cris de la foule m'apporter une variante

des mots lancés à pleins gosiers – *Sieg ! Heil ! Sieg ! Heil !* Le souffle me manqua. Je m’effondrai sur les genoux, terrassé par le vertige, l’angoisse, la stupeur, l’épouvante, j’ignore quoi exactement, et je plaquai mes mains contre mes yeux. Puis la vision cessa, la légère brise marine balaya de mon esprit foule et drapeau. Je n’eus plus devant moi qu’un Pacifique illimité.

Avais-je *vu* ? Le voile du temps s’était-il entrouvert un moment ? Quinn serait-il le prochain *führer*, le *duce* de demain ? Mon cerveau surmené ne conspirait-il pas plutôt avec mes sens fatigués pour produire un fugitif éclair paranoïaque, un miracle démentiel, et rien d’autre ? Je ne savais. Je ne sais toujours pas. J’ai mon idée, ma théorie, d’après laquelle j’ai bel et bien *vu*. Mais cette bannière, je ne l’ai plus *vue* par la suite, jamais, pas plus que je n’ai réentendu les hurlements de la foule en délire. Tant que ce drapeau ne flottera pas effectivement au-dessus de nous, je ne saurai pas où est la vérité.

À la fin, jugeant que je m’étais séquestré dans la nature assez longtemps pour rétablir à l’Hôtel de Ville ma position de conseiller digne de foi, je gagnai Monterey par la côte, puis San Francisco, d’où je rejoignis New York et mon appartement non entretenu de la 63^e Rue. Les choses n’avaient guère évolué. Les jours diminuaient. Novembre était arrivé, et les brouillards d’automne laissaient la place aux premières bourrasques de l’hiver qui attaquait dur, prenant la ville en écharpe d’une rivière à l’autre. Notre maire, *mirabile dictu !* avait fait le voyage en Louisiane, pour le plus vif déplaisir des éditorialistes du *New York Times* : il appuyait le projet de barrage à Plaquemine et s’était laissé photographier bras dessus bras dessous avec l’excellent gouverneur Thibodaux. Notre homme semblait d’ailleurs ronger son frein : il souriait comme pourrait sourire l’infortuné que l’on prierait d’embrasser un cactus.

Sitôt réinstallé, j’allai rendre visite à Carvajal.

Cela faisait un mois que je ne l’avais pas revu, mais il paraissait vieilli de beaucoup plus – teint plombé, regard brouillé et larmoyant, mains agitées d’un tremblement perpétuel. Il ne semblait pas diminué à ce point lors de notre première rencontre dans le bureau de Bob Lombroso en mars : toute la vigueur acquise au cours du printemps et de l’été lui

faisait maintenant défaut, cette vitalité soudaine qu'il tirait peut-être des rapports noués avec moi. Pas « peut-être », mais « sûrement » : de minute en minute, pendant que nous parlions, le sang colorait de nouveau ses pommettes, une flamme d'énergie renaissait dans ses yeux.

Je lui décrivis ce qui m'était arrivé à Big Sur, le long des falaises.

— Il est possible que ce soit le début, concéda Carvajal de sa voix unie. La chose doit vous venir tôt ou tard. Pourquoi n'aurait-elle pas commencé là-bas ?

— Mais si j'ai *vu* pour de bon, à quoi correspond ma vision ? Quinn entouré de bannières ? Quinn soulevant les foules ?

— Comment le saurais-je ?

— Vous n'avez jamais vu une scène analogue ?

— L'époque de Quinn, la vraie, se situe après la mienne, me rappela Carvajal, et ses yeux m'adressaient un léger reproche. (Oui, j'oubliais : cet homme n'en avait plus que pour six mois de vie, il connaissait l'heure, la minute exacte. Il enchaîna :) Vous vous souvenez peut-être de l'âge apparent de Quinn, tel qu'il était dans votre vision ? La couleur de ses cheveux, les rides...

J'interrogeai ma mémoire. Quinn avait environ trente-huit ans, mais l'homme dont le portrait apparaissait sur cette bannière, quel âge avait-il ? Je l'avais identifié instantanément, les différences d'ordre physique n'étaient donc pas considérables. Les joues moins fermes que celles du Quinn actuel ? Les cheveux blonds grisonnants aux tempes ? Le dessin de son rire métallique plus accusé ? Je ne savais. Je ne m'étais pas rendu compte. Cette image... simple illusion, peut-être ? Hallucination née de la fatigue mentale ? Je m'excusai auprès de Carvajal, promettant de faire mieux la fois suivante, s'il m'en était accordé une. Il m'affirma que la chose arriverait de nouveau. Je *verrais*, insista-t-il. Il s'animait de plus en plus, puisait un regain de vigueur à mesure que se prolongeait ma visite. Oui, je *verrais*, aucun doute n'était permis.

— Et maintenant, au travail, enchaîna-t-il. Voici d'autres instructions pour Quinn.

Ce jour-là, il n'avait qu'une chose à transmettre : le maire était supposé battre le terrain pour chercher un nouveau préfet

de police, car l'homme qui remplissait actuellement ces fonctions, Soudakis, allait bientôt démissionner. Les bras m'en tombèrent. Soudakis constituait l'un des meilleurs choix effectués par Quinn : efficace et très populaire, la plus parfaite réplique de superman que la police new-yorkaise ait jamais eue depuis deux générations, un personnage solide, sûr, incorruptible et courageux, n'hésitant pas à prendre des risques quand il le fallait. Au cours de la première année où il avait occupé le poste, il s'était affirmé pratiquement inamovible : on aurait pu croire qu'il avait toujours été préfet et qu'il le resterait *ad vitam aeternam*. Il obtenait d'ailleurs des résultats spectaculaires, retransformant cette Gestapo qu'était devenue la police locale sous feu Gottfried en une force éprise de paix. Et sa tâche n'était pas finie : quelques semaines plus tôt seulement, j'avais entendu Soudakis dire au maire qu'il lui fallait dix-huit mois de plus pour terminer la grande épuration. Cet homme, démissionner ? Voilà un son de cloche qui sonnait vraiment faux.

— Quinn ne marchera jamais, protestai-je. Il va tout simplement me rire au nez.

Carvajal haussa les épaules.

— Soudakis ne sera plus préfet de police à partir du 1^{er} janvier. Le maire ferait donc bien d'avoir son remplaçant sous la main.

— Admettons. Mais c'est tellement improbable, cette histoire ! Soudakis est là comme le rocher de Gibraltar. Je ne peux vraiment pas m'en mêler, aller dire au maire que son préfet de police va démissionner, même s'il en a effectivement l'intention. Il y a eu un tel frottement au sujet de Thibodaux et de Ricciardi, que Mardokian m'a obligé à prendre du repos. Si je me présente avec une idée aussi folle que celle-là, ils pourraient bien me balancer.

Imperturbable, implacable, Carvajal laissait peser sur moi son regard.

J'insistai derechef :

— Si au moins vous me fournissiez un argument solide à l'appui ! Pourquoi diable Soudakis songerait-il à démissionner ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que j'obtiendrais quelque élément en contactant Soudakis lui-même ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas. Vous ne savez pas ! Et ça ne vous intéresse pas de savoir, sans doute ? Tout ce que vous savez, c'est qu'il veut démissionner.

— Je ne sais même pas s'il le veut, Lew. Je sais qu'il *partira*, sans plus. Il est d'ailleurs possible que Soudakis n'en sache rien pour l'instant.

— Ah ! bravo. Merveilleux ! Je vais trouver le maire, le maire convoque Soudakis, et Soudakis proteste comme un beau diable parce que rien n'est vrai actuellement.

— La réalité est toujours respectée, Lew. Soudakis démissionnera. Tout se fera à l'improviste.

— Suis-je le seul qui puisse avertir Quinn ? Que se passerait-il si je ne disais rien ? S'il est vrai que la réalité est toujours respectée, Soudakis démissionnera de toute manière, que j'intervienne ou non. N'est-ce pas ? N'ai-je pas raison ?

— Vous préféreriez que le maire soit pris de court quand la chose arrivera ?

— Mieux vaut ça que passer pour un fou aux yeux de Quinn.

— Vous auriez peur d'avertir le maire ?

— Oui.

— Que craignez-vous donc pour vous ?

— Je me mettrais dans une position bougrement difficile, non ? On me demanderait de fournir des preuves à l'appui d'une chose que j'estime moi-même insensée. Je serais obligé de faire marche arrière en disant que c'est une conjecture, rien qu'une conjecture, et si Soudakis m'opposait un démenti formel, je perdrais toute influence auprès de Quinn. Qui sait même si je n'y laisserais pas mon emploi. Est-ce cela que vous désirez ?

— Je n'ai aucun désir, vous le savez, articula Carvajal d'une voix lointaine.

— Et d'ailleurs, Quinn ne laisserait pas partir Soudakis.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument sûr. Il a trop besoin de lui. Il n'accepterait jamais sa démission. Soudakis aura beau dire, il restera en place. Et que devient alors le respect de la réalité ?

— Soudakis ne restera pas, maintint Carvajal, sans y mettre le moindre sentiment.

Je pris congé et réenvisageai le problème sous toutes ses faces.

Les objections que je formulais contre une démarche auprès de Quinn pour lui suggérer de chercher un successeur à Soudakis s'imposaient sans qu'on puisse les discuter : elles étaient logiques, raisonnables, plausibles. Je répugnais à me fourvoyer, à me placer dans une position des plus périlleuses si peu de temps après mon retour, alors que j'étais toujours en butte au scepticisme de Mardokian touchant mon équilibre mental. D'un autre côté, si quelque événement imprévu *obligeait* Soudakis à démissionner, j'aurais négligé mes devoirs en m'abstenant d'alerter le maire. Dans une grande métropole qui se trouvait constamment au bord du chaos, une simple vacance de deux ou trois jours parmi les dirigeants de sa police pouvait aggraver la situation au point de la rendre presque anarchique dans les rues, et s'il était une chose dont Quinn n'avait vraiment pas besoin, en tant que candidat futur à la Maison-Blanche, c'était une recrudescence du banditisme qui sévissait à New York avant le règne dictatorial de Gottfried, puis sous l'administration du faible DiLaurenzio. Troisième point, enfin : je ne m'étais jamais refusé jusqu'alors à transmettre une directive donnée par Carvajal, et je me faisais scrupule de lui tenir tête pour cette fois. Insensiblement, la notion du respect de la réalité présentée par le petit homme était devenue partie intégrante de moi-même. Insensiblement, j'avais accepté sa philosophie à un degré qui me laissait dans la crainte obsédante de fausser l'inévitable déroulement de l'inévitable. Et ce fut avec les appréhensions d'un homme juché sur un glaçon dérivant vers les chutes du Niagara, que je me résolus finalement à entretenir Quinn de l'affaire Soudakis.

Néanmoins, je laissai d'abord s'écouler une semaine, espérant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes sans intervention de ma part, puis une autre, et j'aurais bien continué ainsi tout le reste de l'année. Mais je m'aperçus que je manquais de loyauté envers moi-même. Je rédigeai donc une note et la fis passer à Mardokian.

— Je ne présenterai pas ça à Quinn, m’informa-t-il deux heures plus tard.

— Il le faut. (J’insistais, mais le cœur n’y était pas.)

— Tu sais ce qui arrivera si je t’écoute ? Le maire te saquera, Lew. J’ai été obligé de jongler toute une matinée au sujet de Ricciardi et du fameux voyage en Louisiane, et les propos que Quinn a tenus sur ton compte n’avaient rien d’élogieux. Il a peur que tu perdes les pédales.

— Oui, c’est votre avis à tous. Eh bien, vous vous trompez, Haig : je ne suis pas fou. J’ai passé deux semaines agréables en Californie, et jamais je ne me suis senti mieux. Je te le répète : d’ici janvier, New York aura besoin d’un nouveau préfet de police.

— Mais non, Lew.

— Non ?

Mardokian fit entendre un grognement amusé. Il me tolérait, me laissait dire. Mais je le savais : il était fatigué de moi et de mes prophéties.

— Dès que j’ai eu ta petite note, reprit-il, j’ai téléphoné à Soudakis. Je lui ai dit que des bruits couraient, d’après lesquels il parlait de démissionner. Je n’ai cité aucune source. Je lui ai laissé croire que je tenais la chose d’un membre de la presse. J’aurais voulu que tu voies sa figure, Lew. Tu aurais cru que j’avais traité sa mère de tous les noms ! Il m’a juré ses grands dieux qu’il ne quitterait son poste que si Quinn exigeait son départ. Je sais habituellement reconnaître quand un homme cherche à me bluffer, et Soudakis était aussi sincère qu’on peut l’être.

— Quoi qu’il en soit, Haig, il démissionnera dans un mois ou deux.

— Comment serait-ce possible ?

— Des circonstances imprévues l’y obligeront.

— Par exemple ?

— N’importe quoi. Raisons de santé. Scandale parmi le haut personnel de la préfecture. Une offre irrésistible de San Francisco. La cause exacte, je l’ignore. Je peux simplement t’affirmer...

— Allons, Lew ! Comment pourrais-tu savoir ce que fera Soudakis l'année prochaine, quand Soudakis lui-même n'en a pas la moindre idée ?

— Je le sais.

— Mais comment ?

— Mon intuition.

— Encore ton intuition ! Tu ne fais que nous répéter ce mot ! Eh bien, c'est une intuition de trop, Lew. Ton métier, c'est d'interpréter des tendances, et non de donner dans le genre prophétique. Or, de plus en plus souvent, tu nous sers de simples jugements personnels, des tours de magie qui sentent la boule de cristal, des...

— Haig ! Est-ce qu'un seul de mes tours, comme tu dis, a manqué son coup ?

— Justement, je me le demande.

— Aucun. Pas un seul n'a raté. Beaucoup n'ont pas encore donné de résultats dans un sens ou dans l'autre, mais, il n'y en a pas un qui ait pu être infirmé par la suite des événements. Aucune des mesures ou des démarches que j'ai proposées ne s'est en définitive révélée malheureuse, aucune...

— Ça n'y fait rien, Lew. Je te l'ai dit, l'autre fois : ici, on ne se fie guère aux devins. Borne-toi à extrapoler les tendances visibles, veux-tu ?

— Si j'agis comme je le fais, c'est uniquement dans l'intérêt de Quinn.

— Bien sûr ! Mais j'estime que tu devrais veiller un peu plus au tien.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que si ton travail ne prend pas une allure... hum... moins excentrique, le maire pourrait être amené à se passer de tes services.

— Foutaise ! Il a besoin de moi, Haig.

— Il commence à ne plus être de cet avis. Il en arrive même à penser que tu représentes un risque.

— Alors, il ne mesure pas tout ce que j'ai fait pour lui. Il est mille fois plus proche de la Maison-Blanche qu'il ne le serait sans moi. Écoute bien, Haig : que Quinn et toi me prennent ou non pour un fou, cette ville se réveillera un beau matin de

janvier sans préfet de police. Son maire aurait tout intérêt à chercher dare-dare du personnel. Je veux que tu lui soumettes ma suggestion.

— Je n'en ferai rien, répondit Mardokian. Et c'est dans ton propre intérêt.

— Ne sois pas entêté.

— Entêté ? *Entêté* ? Quand j'essaie de te sauver la mise ?

— Enfin, quel mal y aurait-il si Quinn commençait en douce à chercher un autre préfet de police ? Supposons que Soudakis ne démissionne pas : Quinn n'aura qu'à laisser tomber, et nul n'en saura rien. Suis-je censé voir juste à tout coup ? Il se peut que j'aie raison au sujet de Soudakis, mais même si je me trompe, quelle importance ? C'est un renseignement d'une utilité virtuelle que je vous offre, d'un intérêt capital s'il est fondé, et je...

— Personne n'exige de toi que tu tombes juste à cent pour cent, répondit Mardokian. Bien sûr, il n'y aurait aucun mal à rechercher parmi un nombre restreint de candidats un nouveau préfet de police. Le mal que j'essaie d'éviter te concerne, Lew. Quinn est allé jusqu'à m'annoncer que si tu te présentes encore avec une de tes prophéties style magie noire, il t'expédiera dans une maison de santé – et il le fera, Lew, il le fera. Tu as peut-être bénéficié d'une série de chances extraordinaires pour nous sortir des trucs valables fondés sur rien, mais...

— Ce n'est pas une simple question de chance, Haig, interrompis-je doucement.

— Quoi ?

— J'ai complètement abandonné la stochastique. Je ne procède plus par extrapolations. Aussi vrai que je te le dis, je *vois*. Je suis capable de regarder dans l'avenir, d'y surprendre des conversations, d'y lire des manchettes de journaux, d'y noter certains événements. Je peux extraire toutes sortes de faits du futur. (Je ne commettais qu'un mensonge véniel en m'adjugeant ainsi le don de Carvajal. Opérationnellement parlant, les résultats étaient les mêmes, quel que fut celui qui possédait la faculté de *voir*.) C'est pour cela que je ne puis pas toujours fournir des arguments justifiant mes conseils. Je scrute janvier, je *vois* Soudakis démissionner, point final : je n'en

connais pas la raison, je ne perçois pas encore la structure générale des causes et des effets. Rien que l'événement isolé. C'est totalement différent de l'extrapolation des tendances, c'est tout autre – beaucoup plus désordonné et bien moins vraisemblable, mais plus efficace. Efficace à cent pour cent. À cent pour cent, Haig ! Parce que je *vois* ce qui va arriver.

Mardokian garda très longtemps le silence.

Finalement, d'une voix étranglée, cotonneuse, il marmotta :

— Lew..., es-tu sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, Haig.

— Si je vais chercher Quinn, lui répéteras-tu mot pour mot ce que tu viens de me dire ? Mot pour mot ?

— Oui.

— Eh bien, attends-moi.

J'attendis. Je m'efforçai de ne plus penser à rien. De faire le vide dans mon esprit, de laisser s'en écouler toute stochastique : avais-je cafouillé, surestimé mon jeu ? Je ne le croyais pas. Je jugeais que le temps était venu de révéler en partie ce à quoi j'excelsais. Pour les besoins de la cause, je n'avais pas eu scrupule d'omettre le rôle de Carvajal dans l'affaire, mais cela excepté, je ne dissimulais aucun point. Et je me sentis libéré d'un poids énorme. Une impression de soulagement profond m'envahissait, maintenant que j'avais démasqué mes batteries.

Au bout d'un laps de temps qui dura peut-être quinze minutes, Mardokian revint. Le maire l'accompagnait. Ils firent quelques pas dans le bureau et s'arrêtèrent côte à côte, couple étrangement disparate, l'Arménien au teint bistre et à la taille démesurée, Quinn beaucoup plus petit, trapu et blond. Ils avaient un air terriblement solennel.

— Répète au maire ce que tu m'as dit tout à l'heure, Lew, m'enjoignit Mardokian.

Je ne me fis pas prier, je ressortis mes révélations au sujet de mon don de double vue, utilisant autant que possible les mêmes phrases, les mêmes termes. Quinn m'écouta avec un visage de pierre. Quand j'eus terminé, il demanda :

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour moi, Lew ?

— Depuis début 96.

— Presque quatre ans, donc. Et depuis combien de temps êtes-vous branché directement sur l'avenir ?

— Il n'y a pas très longtemps. Ça a commencé en mars. Vous vous rappelez, le jour où je vous ai poussé à faire adopter par le conseil municipal le projet de loi sur la coagulation du pétrole obligatoire, juste au moment où des navires allaient vider leurs réservoirs près du Texas et de la Californie ? Ça date de cette époque. Je ne faisais pas qu'extrapoler. Après, il y a eu le reste, toutes ces choses qui semblaient parfois fantastiques, et qui...

— Un procédé dans le genre de la boule de cristal, opina Quinn, sans cacher son effarement.

— Oui. Tout juste. Souvenez-vous, Paul. Quand vous m'annonciez que vous vous présentiez aux élections présidentielles de 04, vous avez ajouté : « *Vous serez les yeux qui verront l'avenir pour moi.* » Vous ne croyiez pas si bien dire !

Quinn secoua la tête.

— Je pensais qu'un repos de deux semaines suffirait à vous remettre d'aplomb, Lew. Mais maintenant, je me rends compte que les choses vont beaucoup plus loin.

— Quoi ?

— Pendant quatre ans, vous vous êtes montré pour moi un ami dévoué, un collaborateur précieux. Je ne mésestimerai pas la valeur de l'aide que vous m'avez apportée. Peut-être tiriez-vous vos idées d'une analyse intuitive des tendances, ou peut-être utilisiez-vous vos ordinateurs, à moins qu'un bon génie ne soit là pour vous souffler ce qu'il faut faire, mais de toute façon, vous me donniez des conseils éclairés. Seulement, je ne puis accepter le risque qu'il y aurait à vous garder dans mon équipe après ce que je viens d'apprendre. Si le bruit courait un jour que toutes les grandes décisions de Paul Quinn sont l'œuvre d'un gourou, d'un devin, d'une sorte de Raspoutine doué de double vue, que je ne suis qu'un pantin dont on tire les ficelles, je serais perdu, cuit, lessivé. Nous allons vous mettre en disponibilité à dater d'aujourd'hui, et vous toucherez votre traitement intégral jusqu'au terme du présent exercice. D'accord ? Cela vous laissera plus de sept mois pour remettre en route votre firme de conseiller privé avant que l'on vous raye des listes

d'émargement municipales. Je suppose qu'en raison de votre divorce vous vous heurtez à de sérieux problèmes d'argent, et je ne veux pas aggraver la situation. Maintenant, convenons d'une chose, entre nous : je ne dirai rien officiellement des vraies causes de votre départ, et vous ne révélez jamais la prétendue origine des conseils que vous me donniez. Est-ce équitable comme ça ?

— Vous me balancez ? murmurai-je.

— J'en suis désolé, Lew.

— Je peux faire de vous le prochain Président des États-Unis, Paul !

— Disons donc qu'il me faudra y arriver par mes propres moyens.

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ?

— Fou est un bien grand mot.

— Mais vous le croyez, hein ? Vous vous dites que vous suivez les conseils d'un maniaque dangereux. Peu vous importe que mes conseils aient toujours été bons : il vous faut maintenant vous débarrasser de moi, car ça la ficherait mal, oui, ça la ficherait mal si le public venait à penser qu'il y a un magicien parmi vos collaborateurs...

— Je vous en prie, Lew, ne me rendez pas les choses plus pénibles. (Quinn traversait le bureau, me prenait la main, une main glacée qu'il serrait dans son étreinte féroce. Ses yeux n'étaient plus qu'à quelques centimètres de moi. Nous y étions, oui : le fameux Remède Quinn, pour une fois encore, pour une fois dernière. Il reprit, d'un ton pénétré :) Vous pouvez me croire, Lew, je vais vous regretter. Aussi bien comme ami que comme conseiller. Il est possible que je me trompe lourdement. Et ça me fait quelque chose de devoir en arriver là. Mais vous disiez vrai : je ne peux pas prendre ce risque, Lew. Je ne peux pas.

Je déménageai mes archives dans l'après-midi. Je regagnai mon domicile, ce logement qui passait pour être mon foyer. Jusqu'au soir, j'errai comme une âme en peine à travers les pièces sombres à moitié vides, essayant de saisir ce qui m'arrivait. Congédié ? Oui. Balancé. J'ôtai le masque, et Quinn n'aimait pas ce qu'il y avait en dessous. Je renonçais à mes faux-semblants de science pour proclamer ma sorcellerie. J'avais dit la stricte vérité et je ne reparais plus jamais à l'Hôtel de Ville. Je n'aurais plus ma place au milieu des seigneurs, je ne modèlerais plus, je n'orienterais plus la destinée de l'irrésistible Paul Quinn. Quand il prêterait serment à Washington, dans cinq ans, je suivrais le spectacle de très loin, sur un écran de télévision. Je serais l'oublié, celui qu'on fuit, le lépreux chassé de la communauté du pouvoir. J'étais abattu, consterné, inerte au point même de ne pouvoir pleurer. Sans épouse, sans activité, sans but, je perdis des heures à me traîner dans mon lugubre appartement. La lassitude venant, je restai échoué contre une fenêtre – une heure ? trois ? cinq ? – observant le ciel qui se plombait, les flocons qui annoncèrent soudain la première chute de neige, observant la nuit qui déployait peu à peu son voile sur Manhattan.

Puis la colère remplaça le marasme et, plein de fureur, je téléphonai à Carvajal.

— Quinn sait tout, lui dis-je. Au sujet de la démission de Soudakis. J'ai passé mon petit papier à Mardokian, qui en a discuté avec le maire.

— Oui ?

— Et ils m'ont balancé ! Ils me prennent pour un fou. Mardokian a vérifié auprès de Soudakis, Soudakis a juré qu'il n'avait nullement l'intention de partir, et Mardokian m'a dit que Quinn s'effrayait de mes prophéties sans queue ni tête tirées d'une boule de cristal. Tous deux voulaient que je m'en tienne à mes extrapolations classiques. Alors je leur ai expliqué

comment je *voyais*. Je n'ai pas parlé de vous bien sûr. J'ai simplement dit que j'étais capable de *voir*, que cela m'avait fourni les renseignements au sujet de Plaquemine et de Soudakis, Mardokian m'a tout fait répéter à Quinn, et Quinn a estimé qu'il était trop dangereux de garder un fou près de lui. Quand même, il a pris des gants : je suis en congé jusqu'au 30 juin et la municipalité ne cessera de me payer qu'à cette date.

— Je comprends, dit Carvajal.

Il ne semblait pas inquiet outre mesure, et pas davantage apitoyé.

— Vous saviez fort bien qu'il en serait ainsi !

— Moi ?

— Forcément ! N'essayez pas de m'abuser, Carvajal. Oui ou non, saviez-vous que je serais mis à la porte par le maire si je lui racontais que Soudakis démissionnera en janvier ?

Pas de réponse.

— Le saviez-vous ?

Cette fois, je hurlais.

— Oui, je le savais, convint Carvajal.

— Vous le saviez. Bien sûr que vous le saviez ! Vous savez tout. Mais vous ne m'auriez pas prévenu, hein ?

— Vous ne me le demandiez pas, objecta Carvajal d'un ton candide.

— Je n'ai pas pensé à vous le demander, d'accord. Je ne l'ai pas fait, Dieu sait pourquoi. Tout de même, vous ne pouviez pas m'avertir ? Vous ne pouviez pas me dire : « Mesurez vos paroles, vous êtes en plus mauvaise posture que vous ne l'imaginez, vous serez saqué si vous ne faites pas très attention » ?

— Comment songez-vous à me poser cette question quand la partie est jouée, Lew ?

— Vous acceptiez de rester inactif, de me laisser briser ma carrière ?

— Essayez de bien réfléchir. Je savais que vous seriez renvoyé, oui. Tout comme je sais que Soudakis démissionnera. Mais que pouvais-je contre cela ? Pour moi, votre renvoi était chose faite. Il n'était plus possible d'y rien changer.

— Oh ! Seigneur ! Encore le respect de la réalité ?

— Naturellement. Allons, Lew, croyez-vous que je vous mettrais en garde contre une chose que vous pourriez réussir à modifier ? Futilité ! Sottise ! Notre rôle n'est pas d'altérer les faits, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je avec amertume. Nous sommes là pour rester à l'écart et attendre gentiment qu'ils se produisent. Au besoin, nous leur donnons un léger coup de pouce. Même si cela implique la ruine d'une carrière, ou pire, la faillite d'efforts tendant à stabiliser les destinées politiques d'un malheureux pays gouverné par des médiocres, en portant à la Maison-Blanche un homme dont... Bon Dieu, Carvajal ! C'est vous qui m'avez fourré dans le pétrin ! Vous m'y meniez pas à pas. Et tout vous est égal !

— Il y a pire que perdre son emploi, Lew.

— Mais maintenant, tout ce que j'élaborais, tout ce que j'essayerai de modeler, tout ça... Au nom du Ciel, comment vais-je m'y prendre pour aider Quinn ? Que puis-je faire à présent ? Vous m'avez flanqué par terre !

— Ce qui est arrivé devait arriver, répéta Carvajal.

— Allez au diable, vous et votre pieuse acceptation !

— Je pensais que vous vous étiez fait à l'idée de la partager.

— Je ne partage rien. Aucune de vos théories. J'étais insensé de vous fréquenter, Carvajal. À cause de vous, j'ai perdu Sundara, j'ai perdu ma place près de Quinn, j'ai perdu la santé et la raison, j'ai perdu tout ce qui comptait à mes yeux, et pour quoi, hein ? *Pour quoi ?* Pour pouvoir lancer un pauvre petit regard dans l'avenir, un regard qui ne sera peut-être en définitive qu'une fatigue supplémentaire ? Pour posséder un cerveau bourré de philosophie fataliste démentielle, de théories mal digérées sur le cours du temps ? Pitié, Seigneur, pitié ! Si seulement je n'avais jamais entendu parler de vous, Carvajal ! Vous savez ce que vous êtes ? Vous êtes une espèce de vampire, une goule altérée de sang, vous me pompez mon énergie et ma vitalité, vous m'épuisez pour soutenir vos forces déclinantes à mesure que vous voguez à la dérive vers le terme de votre vie. Le terme d'une vie inutile, stérile, qui n'a jamais eu aucun but !

Carvajal ne parut point s'émouvoir.

— Je suis navré que vous vous mettiez dans un tel état, Lew, dit-il posément.

— Qu'est-ce que vous voulez encore me cacher ? Allez-y ! Sortez-les donc, vos mauvaises nouvelles ! Je dérape sur le verglas de Noël et je me casse les reins ? J'épuise mon compte et je me fais abattre en attaquant une banque ? Je vais devenir esclave de la drogue ? Allez-y, annoncez la couleur ! Qu'est-ce qui m'attend ?

— Je vous en prie, Lew.

— Parlez donc !

— Vous devriez essayer de vous calmer.

— Parlez, bon Dieu !

— Je ne vous dissimule rien. Vous n'aurez pas un hiver mouvementé. Ce sera pour vous une période de transition, de méditation et de changement spirituel, sans rien de dramatique à l'extérieur. Et ensuite... après... je ne puis vous en dire plus, Lew. Vous savez bien que je ne vois pas au-delà du printemps prochain, pas au-delà d'avril ou mai.

Ses derniers mots me firent l'effet d'un coup de pied bas entre, les jambes. Naturellement ! Carvajal allait mourir. Un homme qui ne voulait rien faire pour empêcher sa propre mort ne lèverait jamais le petit doigt à l'instant où quelqu'un d'autre (fut-ce son seul ami) marchait en toute ignorance vers la catastrophe. Il était même fort capable de pousser cet ami sur la pente s'il jugeait la chiquenaude nécessaire. Quelle naïveté de ma part d'imaginer que Carvajal eût fait n'importe quoi pour m'éviter un mal, du moment qu'il avait vu le mal se produire ! Cet homme était un perpétuel oiseau de mauvais augure. Il me vouait au désastre.

Je continuai sur mon élan.

— Tous les accords passés entre nous sont rompus. Vous me faites peur, comprenez-vous ? Je ne veux plus avoir rien de commun avec vous, Carvajal. Vous n'entendrez plus parler de moi.

Il se taisait. Peut-être riait-il sous cape. C'était même presque certain : il riait.

Son mutisme battit en brèche la force mélodramatique que j'avais mise dans ma tirade de rupture.

— Adieu, terminai-je.

Je me sentais frustré et raccrochai à grand fracas.

36

Et l'hiver referma ses griffes sur la ville. Certaines années, il ne tombe pas de neige avant janvier ou même février, mais nous eûmes cette fois un Thanksgiving Day tout blanc, puis les blizzards se succédèrent dans la première quinzaine de décembre, jusqu'au moment où il sembla que New York allait subir une nouvelle époque glaciaire. La municipalité dispose d'engins de déblaiement perfectionnés et d'installations ingénieuses : câbles chauffants sous les chaussées, camions-bennes fusionneurs, toute une armada de pelles mécaniques et de bulldozers, mais aucun de ces moyens ne faisait le poids contre un ciel qui déversait dix centimètres de neige le mercredi, douze de mieux le vendredi, quinze le lundi et un demi-mètre le samedi. Nous avions quelques heures de dégel entre les chutes, ce qui permettait à la couche supérieure de neige molle et de fange de s'écouler par les égouts, puis le froid revenait, un froid féroce, et le peu qui avait fondu se prenait en glace aux arêtes coupantes. Toutes les activités cessèrent dans la ville frigorifiée. Un silence sépulcral régnait. Je restais claquemuré à domicile, et les personnes qui n'avaient pas de motif urgent pour sortir faisaient de même. L'année 1999, le vingtième siècle tout entier semblaient vouloir prendre congé à la dérobée dans une atmosphère glaciale.

Durant ces semaines lugubres, je n'eus pratiquement aucun contact avec mes connaissances, sauf Bob Lombroso. Cinq ou six jours après mon renvoi, il me téléphona pour m'exprimer ses regrets.

— Mais enfin, insista-t-il, quelle mouche t'a piqué de sortir la vérité à Mardokian ?

— Il m'est apparu que je n'avais pas le choix. Ni lui ni Quinn ne me prenaient plus au sérieux.

— Et tu pensais qu'ils te croiraient plus sûrement si tu te vantais de voir dans le futur ?

— J'ai joué. J'ai perdu.

— Mon pauvre Lew, pour un homme qui a toujours eu cette merveilleuse intuition comme sixième sens, tu as procédé avec une maladresse effarante.

— Oh ! je sais. Je sais. Disons que j'espérais un peu plus de souplesse d'imagination chez Mardokian. Et j'ai peut-être aussi surestimé Quinn.

— Haig n'avait pas besoin d'une imagination particulièrement souple pour arriver là où il est, observa Lombroso. Quant au maire, il joue gros jeu et n'a pas envie de prendre des risques inutiles.

— Je suis un risque nécessaire, Bob. Je peux l'aider.

— Si tu nourris encore le moindre espoir de l'amener à te rappeler parmi nous, renonces-y tout de suite. Tu le terrorises.

— Je le terrorise ?

— Le mot est peut-être trop fort. En tout cas, tu crées chez Quinn un profond malaise. Il soupçonne plus ou moins que tu pourrais bien être capable de lire dans l'avenir comme tu le prétends. Et je crois que c'est ça dont il a peur.

— Il aurait peur d'avoir balancé un authentique voyant ?

— Non, il est terrifié à l'idée que d'authentiques voyants puissent vraiment exister. Il dit (et ceci est strictement confidentiel, Lew, il m'en cuirait si le maire découvrait que tu l'as appris), il dit que la seule idée que des gens soient capables de lire dans l'avenir l'opprime comme une main lui serrant la gorge... qu'il en tire l'impression d'être paranoïaque, que ça limite ses choix, que ça restreint son horizon. Textuel. Il exècre tout ce qui est déterminisme. Selon lui, il est un homme qui a toujours su bâtir son propre destin, et il ressent une sorte de terreur existentielle quand il se voit en face de quelqu'un affirmant que le futur est un registre déjà imprimé, un livre qu'on peut ouvrir et consulter. Car cette notion fait de lui une sorte de marionnette qui obéirait à un schéma préétabli. Il en faut beaucoup pour pousser Quinn à la paranoïa, mais je crois

que tu as gagné. Et ce qui l'obsède au plus haut point, c'est l'idée qu'il a utilisé tes services, qu'il t'a introduit dans son proche entourage, qu'il t'a gardé quatre ans auprès de lui sans se douter de la menace que tu constituais.

— Je n'ai jamais été une menace pour Quinn.

— Il voit les choses différemment.

— Il a tort. En premier lieu, le futur n'a pas été pour moi un livre ouvert pendant tout le temps que j'ai travaillé avec lui. J'ai opéré en utilisant des procédés stochastiques jusqu'à une date récente, jusqu'au jour où je me suis mis sous la coupe de Carvajal. Tu le sais bien.

— Mais Quinn l'ignore.

— Et après ? S'il se croit menacé par moi, c'est absurde. Écoute, Bob : mes sentiments envers Quinn ont toujours été un mélange de crainte, d'admiration, de respect et... eh bien, oui, d'amour. De l'amour. Même encore à présent. Je le tiens pour un très grand bonhomme, pour un chef politique de valeur. Je veux le voir président, et si je regrette qu'il ait un peu trop paniqué à mon sujet, je ne lui en garde pas rancune le moins du monde. Je me mets à sa place, je conçois qu'il lui ait paru nécessaire de me remercier. N'importe Comment, mon seul désir reste de faire tout ce que je pourrai en sa faveur.

— Il ne te rappellera pas, Lew.

— Okay. J'accepte la condamnation. Mais j'ai encore un moyen de travailler pour lui sans qu'il le sache.

— Quel moyen ?

— Par ton entremise. Je puis te fournir des suggestions, et tu les présentes à Quinn comme si elles venaient de toi.

— Si je vais le trouver avec le genre de choses que tu lui apportais, il se débarrassera de moi aussi vite qu'il t'a liquidé. Et peut-être plus vite encore.

— Il ne s'agira pas des mêmes, Bob. En premier lieu, je sais maintenant ce qu'il est trop risqué de lui proposer. Deuxièmement, je n'ai plus ma source d'information. J'ai rompu avec Carvajal. Il ne m'avait pas prévenu que je serais balancé, tu te rends compte ? Il me parlait du proche avenir de Soudakis, mais non du mien. Je crois qu'il voulait à toute force me faire renvoyer par Quinn. Ce Carvajal ne m'a valu que des

déboires, et je n'irai certes plus lui en redemander. Mais j'ai toujours mon intuition à offrir, mes facultés stochastiques. Je peux analyser les tendances, généraliser la stratégie, relayer sur toi mes aperçus. Hein ? Qu'en penses-tu ? Nous ferons en sorte que ni Quinn ni Mardokian ne puissent flairer notre collaboration. Tu ne peux pas me laisser dans la poubelle, Bob. Pas tant qu'il y a du travail à faire en faveur de Quinn. Alors ?

— On pourrait essayer, opina Lombroso d'un ton circonspect... Oui, disons qu'on tente un coup d'essai. D'accord. Je me ferai ton porte-parole, Lew. À condition toutefois que tu me laisses libre de décider ce qu'il faut transmettre à Quinn et ce qu'il est préférable d'écarter. C'est moi qui ai la tête sur le billot à présent, n'oublie pas.

— Bien entendu, acquiesçai-je.

Puisque je ne pouvais plus servir Quinn directement, je pouvais encore y arriver par procuration. Pour la première fois depuis mon renvoi, je me sentis revigoré, plein d'espoir. La neige elle-même fit trêve ce soir-là.

37

Hélas ! Le système « par procuration » ne marcha point. Nous essayâmes et ce fut un fiasco total. J'inventoriai consciencieusement tous les quotidiens, récapitulai tous les faits actuels (car une semaine sans relations extérieures avait suffi à me faire perdre le fil de dix ou douze schémas principaux), puis j'entrepris le périlleux voyage polaire consistant à traverser New York pour gagner les locaux de la firme Lew Nichols. Firma qui fonctionnait toujours, quoique au ralenti et par à-coups. De mes machines je soutirai plusieurs extrapolations. J'adressai les résultats à Lombroso sous pli cacheté, préférant ne pas trop me fier au téléphone. Ce que je lui confiais n'avait rien d'insolite : simplement deux ou trois suggestions banales touchant la politique du travail. Dans les jours qui suivirent, je mis au point

quelques idées de la même mouture. Enfin, Lombroso me téléphona.

— Tu ferais aussi bien d'arrêter. Mardokian nous barre le chemin.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai transmis la camelote pièce par pièce, comme tu t'en doutes. Et puis, hier soir, je dînais avec Mardokian. Nous arrivions au dessert, quand il me demanda si toi et moi étions toujours en rapports.

— Tu lui as craché le morceau ?

— J'ai essayé de rester bouche cousue, soupira Lombroso. Mais Haig est fin comme l'ambre, tu ne l'ignores pas. Il m'a percé à jour. Il m'a dit textuellement : « Tu tiens ces renseignements de Lew, n'est-ce pas ? » J'ai haussé les épaules, ça l'a fait rire et il a ajouté : « Je sais qu'ils te viennent de Lew. On y reconnaît tout de suite son style. » Je n'ai rien admis. Haig m'a alors conseillé gentiment de rompre avec toi, de ne pas nuire à ma position près de Quinn pour le cas où notre homme viendrait à flairer le pot-aux-roses.

— Donc, Quinn ne se doute encore de rien ?

— Apparemment non. Et Mardokian ne songe nullement à le renseigner. Mais nous ne pouvons accepter le risque. Si Quinn se méfie un jour de moi, je serai flambé. Il pique des crises paranoïaques chaque fois qu'on prononce le nom de Lew Nichols en sa présence.

— À ce point ?

— À ce point, oui.

— Autrement dit, il me considère maintenant comme un ennemi.

— J'en ai bien peur. Je suis désolé, Lew.

— Et moi donc, exhalai-je.

— Je ne te téléphonerai plus. Si tu as besoin de me joindre, passe un coup de fil à mon bureau de Wall Street.

— Okay. Je ne veux pas t'attirer de difficultés, Bob.

— Je suis désolé, répéta-t-il.

— Okay.

— Si je puis faire quoi que ce soit en ta...

— Okay, Okay, Okay.

L'avant-veille de Noël, il y eut une tourmente terrible, un blizzard infect aux sifflements reptiliens – bourrasques furieuses, température subarctique et chute abondante de neige sèche et dure qui s'amassait en une croûte rugueuse. Le genre d'ouragan qui aurait donné la chair de poule à un fermier du Minnesota et fait pleurer un Groenlandais. Toute la journée, mes fenêtres frémirent dans leurs cadres vénérables tandis que des volées de flocons lancées par l'aquilon les frappaient comme des poignées de cailloux, et je connaissais le même frisson, pensant que nous avions encore toute la misère de janvier et de février en perspective, la neige n'étant d'ailleurs pas non plus chose impossible en mars. Je me couchai tôt et me réveillai de très bonne heure, transporté dans un matin qu'illuminait un soleil radieux. Ce froid et ce ciel bleu sont fréquents après les fortes chutes de neige, car c'est alors que l'air sec arrive, et pourtant, la limpidité de la lumière avait quelque chose d'étrange : ce n'était pas l'éclairage jaunâtre, la réverbération brutale d'un temps de décembre, mais plutôt l'éclat caressant et doré de la saison des nids. Ayant branché la radio, j'entendis le speaker parler d'un changement sensationnel modifiant les conditions météorologiques. Il semblait qu'une masse d'air chaud vagabonde en provenance des Carolines s'était déplacée vers le nord, et que le thermomètre atteignait un chiffre insolite correspondant à une douceur de mi-avril.

Et avril resta chez nous. Jour après jour, cette clémence hors saison réchauffait New York engourdi par l'hiver. Naturellement, il y eut d'abord une vaste pagaïe quand les énormes monceaux de neige se mirent à fondre et à former des torrents dans les égouts. Mais au milieu de la semaine, toute la fange était balayée, et Manhattan luisant de propreté offrit un aspect récuré parfaitement inhabituel. Lilas et forsythias

ouvraient leurs bourgeons trois mois avant la date normale. Une vague de douce folie transfigura la ville : manteaux et pelisses disparurent, les rues étaient bondées de promeneurs en tuniques légères et en pourpoints, des foules de baigneurs nus ou à moitié nus se vautraient sur l'herbe ensoleillée de Central Park, toutes les places publiques faisaient leur plein de musiciens, de petits marchands et de danseurs. Cette atmosphère de kermesse folle s'intensifia à mesure que la vieille année tirait lentement vers sa fin et que la surprenante chaleur continuait. En effet, c'était l'an 1999, une année, mais bien davantage : un millénaire qui s'achevait (certains fâcheux répétant que le XXI^e siècle et le III^e millénaire ne s'ouvriraient pas vraiment avant le 1^{er} janvier 2001, passaient pour des pédants et des rabat-joie). Une telle venue d'avril en décembre mettait chacun hors de soi. La clémence imprévue du temps suivant a si peu d'intervalle un froid d'une rigueur non moins insolite, la mystérieuse ardeur du soleil très bas dans le sud, la tiédeur exceptionnelle de l'air, tout cela donnait à cette période un fantastique parfum d'apocalypse, au point que tout semblait désormais possible pour le meilleur et pour le pire, qu'on n'eût pas été surpris de voir d'étranges comètes filer dans la nuit ou de formidables télescopes parmi les constellations, phénomène analogue, j'imagine, à celui que connut Rome juste avant l'arrivée des Goths, ou Paris à la veille de la Terreur. Semaine joyeuse, mais troublante, inquiétante pour quelque raison mal définie. Nous goûtions une tiédeur miraculeuse, mais nous la considérions également comme un intersigne, un présage néfaste annonçant un grand affrontement ultérieur. Quand approcha le dernier jour de décembre, il y eut une saute très nette dans la nervosité générale. Ce que nous éprouvions, c'était l'entrain forcé de funambules évoluant au-dessus d'un gouffre vertigineux. Certains prenaient un malin plaisir à manifester leur pessimisme, à soutenir que la veille du Nouvel An serait assombrie par une nouvelle chute de neige, malgré les dires de l'office national météorologique prévoyant un beau temps prolongé. Mais la journée fut claire et très douce, comme l'avaient été les autres. À midi, c'était déjà le 31 décembre le plus chaud qu'on eût enregistré depuis que les archives de New

York fonctionnaient, et le thermomètre continuait à grimper, si bien que nous passâmes d'un pseudo-avril à une extraordinaire imitation de juin.

Durant tout ce temps je n'avais pas rompu ma solitude, isolé dans mes lugubres pensées contradictoires et aussi, je suppose, dans l'apitoiement que je ressentais pour moi-même. Je ne revis personne – ni Lombroso, ni Mardokian, ni Sundara, ni Carvajal, ni aucun des divers acteurs qui peuplaient mon ancienne existence. Certes, je sortais chaque jour, j'errais sans but à travers les rues (aurais-je pu faire grise mine à un tel soleil ?), mais je n'adressais la parole à personne, j'ôtai toute envie aux promeneurs de m'importuner. Je rentrais avant la nuit, irrémédiablement seul. Je lisais un peu, j'écoutais de la musique que je n'écoutais pas vraiment, puis j'allais me coucher. Ce cloîtrage m'enlevait toute grâce stochastique : je me maintenais entièrement dans le présent, comme un animal n'ayant pas la moindre notion de ce qui arrivera l'instant d'après. Plus d'idées, plus rien du vieux sens des schémas qui prenaient forme et s'articulaient.

La veille du Nouvel An, j'éprouvais quand même le besoin de sortir. Me barricader chez moi par une nuit comme celle-là m'eût été intolérable, car, à propos de veille, mon trente-quatrième anniversaire tombait le lendemain. J'envisageai un instant de téléphoner à quelques amis – mais non, la corde sociale ne vibrait plus en moi. Je me glisserais inconnu et solitaire par les petites rues de Manhattan, tel jadis le calife Haroun al-Rachid dans Bagdad. Mais je choisis mon plus beau costume ceinturé de gandin, vêtement d'été rouge et or à reflets brillants, peignai ma barbe, me rasai le crâne et partis gaiement voir notre vingtième siècle descendre au tombeau.

L'obscurité était venue dès la fin de l'après-midi (nous nous trouvions en plein hiver, malgré tout ce qu'affirmait le thermomètre), et les lumières de New York brillaient. Bien qu'il fût à peine 7 heures, les réjouissances allaient manifestement débiter sans tarder : je perçus des chants, des rires éloignés, des échos de psalmodies et de cantiques, un fracas assourdi de verre brisé. Je dînai dans un petit restaurant automatique de la Troisième Avenue, puis je continuai au hasard en direction du

sud-ouest. Après une heure de marche, plus ou moins, je vis que j'arriverais bientôt à Times Square.

D'ordinaire, on ne flâne pas avec une telle insouciance dans Manhattan. Mais cette nuit-là, les rues étaient peuplées et animées comme en plein jour. Piétons partout, rires partout, regards fixés sur les étalages, gestes exubérants pour héler des inconnus ou se bousculer joyeusement. Je me sentais en sécurité. Était-ce bien New York, la cité des visages fermés et des yeux sournois, la cité des poignards qui luisent dans les rues sombres ? New York, oui ! Mais un New York métamorphosé, un New York de millénaire, un New York vivant une nuit de saturnales portées au paroxysme.

Des saturnales, certes, on pouvait employer le mot. Une orgie démentielle, une débauche d'ardeurs extatiques. Tous les stupéfiants de la pharmacopée psychédélique vous étaient proposés à chaque carrefour, et les affaires semblaient florissantes. Plus un piéton ne marchait droit. Des sirènes mugirent quand la liesse atteignit une gamme supérieure. Je n'usai point de drogues pour ma part, excepté celle de nos aïeux, l'alcool, dont je m'abreuvi copieusement, une bière ici, un cognac exécration ailleurs, un verre de tequila, un rhum, un Martini, et même du sherry qui était un vrai velours. La tête me tournait un peu, mais je n'étais point ivre. Je gardais tant bien que mal une démarche ferme, des idées plus ou moins cohérentes, et mon cerveau fonctionnait avec ce qui semblait sa lucidité coutumière – observant et enregistrant tout.

De minute en minute, il y avait un accroissement manifeste de cette folie générale. Dans les cafés, l'exhibitionnisme était encore rare à 9 heures, mais à la demie, des corps nus et suants évoluaient un peu partout, seins ballottants, fesses trémoussantes, couples, quadrilles, rondes ou farandoles. La demie sonna avant que j'aie vu personne se faire tringler sur le trottoir, mais à 10 heures, la fornication en pleine rue battait son plein. Un flux de violence sous-jacente avait été là toute la soirée – vitres et fenêtres cassées, lampadaires brisés à coups de pierres – et il creva en surface vers 10 heures. L'on assista à des pugilats, certains amicaux, d'autres meurtriers. Au coin de la 57^e Rue et de la Cinquième Avenue se déroulait une rixe collective,

hommes et femmes s'assommant à coups de matraque avec une fureur que paraissait mener le pur hasard. Ailleurs des automobilistes s'injuriaient, et je crus voir quelques conducteurs télescoper volontairement d'autres véhicules pour le simple plaisir de détruire. Y eut-il des meurtres ? C'est certain. Des viols ? Innombrables. Des mutilations ? Sans nul doute.

Et la police, direz-vous ? De temps en temps, je repérais des agents. Les uns faisaient tout leur possible pour contenir le désordre, d'autres renonçaient et se joignaient à l'orgie. Des gardiens de la paix aux joues cramoisies, aux yeux brillants, jouaient allègrement des coudes pour entrer dans les bagarres et les porter par leur présence au niveau d'une guerre sans merci. Des représentants de la loi achetaient la bonne dose de stupéfiant aux marchands ambulants, tombaient veste et chemise, cherchaient et pourchassaient les filles nues dans les bars ou brisaient les vitres des voitures en poussant des cris rauques. La vague de démence était contagieuse. Après une semaine d'un crescendo apocalyptique, une semaine de suspense grotesque, personne ne pouvait plus se cramponner solidement à des idées saines.

Minuit me trouva dans Times Square. La vieille tradition, depuis longtemps méprisée par une cité en déchéance : des gens, des milliers, des centaines de milliers de gens tassés, étouffés, écrasés entre la 46^e et la 42^e Rue, chantant, hurlant, s'étreignant, avançant ou reculant d'un seul bloc. Soudain, l'heure sonna. Des rayons multicolores dont le jaillissement fit sursauter tout le monde zébrèrent le ciel. Les sommets des tours administratives s'illuminèrent de projecteurs aveuglants. L'An 2000 ! L'An 2000 ! Et mon anniversaire ! Joyeux anniversaire ! Sois joyeux, Lew Nichols, à toi la joie, vive la joie !

J'étais ivre. Je n'avais plus ma raison. L'hystérie générale bouillonna en moi. Je m'aperçus que mes mains empoignaient une paire de seins, je serrai, écrasai mes lèvres contre d'autres lèvres, sentis un corps moite et brûlant se coller au mien. La cohue déferla, nous fûmes happés, entraînés, séparés, balayés, je me laissais porter par la marée humaine, j'agrippais des torsos, des bras, je riais à gorge déployée, je me débattais pour

retrouver un peu d'air, sautais, tombais, trébuchais, manquais disparaître sous les milliers de pieds...

— Un incendie ! glapit quelqu'un. Effectivement, des flammes dansaient tout en haut d'un immeuble, du côté de la 44^e Rue. Si merveilleuse était cette lueur orange, que nous nous mîmes à crier d'admiration, à applaudir.

Nous sommes tous des Néron aujourd'hui, pensais-je, et la marée m'emporta plus loin vers le sud. Je ne voyais plus les flammes, mais une odeur de fumée se répandait aux alentours. Un tocsin sonna. Des sirènes encore. Chaos. Les chaos partout.

Soudain, j'eus la sensation qu'un poing me frappait à la nuque. Je m'effondrai sur les genoux, hébété, me protégeant d'instinct la figure avec les mains pour parer le coup suivant. Or, il n'y eut pas d'autre coup. Seulement un flot de visions. Des visions, je dis bien. Un torrent d'images affolantes submergea mon esprit. Je voyais... je me voyais, très vieux, décharné, toussant et crachant sur un lit d'hôpital, avec un lacis arachnéen de fils brillants et de tubes médicaux placés tout autour de moi. Je me voyais nageant dans l'eau limpide d'un lac de montagne. Je me voyais luttant contre les vagues, giflé, bousculé, balayé, catapulté sur un rivage tropical inconnu. J'examinais le ventre mystérieux de quelque mécanisme gigantesque dont la texture cristalline défiait l'entendement. J'étais arrêté à la limite d'une coulée de lave, je regardais la matière en fusion bouillonner et faire des bulles comme aux premières aubes de la planète. Des couleurs me cernaient. Des voix chuchotaient à mes oreilles, m'arrivaient par fragments, en une suite décousue de mots tronqués et de lambeaux de phrases. C'est une hallucination, me répétais-je, une hallucination... on m'a drogué, on m'a salement drogué. Mais même les pires fantasmes ont leur fin, et je restais à croupetons, secoué de frissons, essayant de ne pas résister, laissant le cauchemar se dérouler en moi jusqu'au bout. La chose a pu continuer pendant des heures, et peut-être n'a-t-elle duré qu'une minute. En un bref instant de lucidité – un seul – j'ai pensé : c'est bien cela, je suis en train de *voir*, c'est le début, c'est comme un délire, comme une crise de folie. Je me rappelle parfaitement.

Je me rappelle aussi que j'ai vomi. J'ai régurgité l'affreux mélange des alcools bus dans la soirée, tordu de spasmes rapides qui m'ébranlaient au plus profond, et j'étais plié en deux près de la mare infecte que j'avais produite, sans forces, tremblant, incapable de remuer. C'est alors que la foudre a grondé, telle la colère de Zeus, voix majestueuse et formidable. Après cet unique coup de tonnerre, il y eut un grand silence. Dans toute la ville les saturnales cessèrent à mesure que les New-Yorkais s'arrêtaient, s'immobilisaient sur place, interrogeaient le ciel avec une stupeur mêlée d'effroi. Quoi donc ? Le tonnerre par une nuit d'hiver ? La mer allait-elle se soulever, faire de notre terrain de jeux une nouvelle Atlantide ? Un deuxième coup retentit, à quelques minutes du premier (mais nul éclair ne l'accompagna), suivi d'un troisième à peu d'intervalle encore, et la pluie arriva. Légère d'abord, bientôt diluvienne, une tiède averse de printemps venant nous accueillir en l'An 2000. Je me relevai non sans peine, et comme j'étais demeuré chastement vêtu toute la soirée, j'ôtai mes habits, me dépouillai en plein Broadway à hauteur de la 41^e Rue, posé d'aplomb sur le trottoir, le visage tourné vers le ciel, laissant ses eaux chasser la sueur, les larmes et la fatigue de mon corps, laissant les grosses gouttes pénétrer dans ma bouche pour me délivrer du goût infâme qui l'emplissait. Ce fut une minute merveilleuse. Mais très vite, j'eus froid. Avril était fini, décembre contre-attaquait. Mon sexe se recroquevilla, mes épaules se courbèrent. Grelottant, je récupérai mes vêtements tout mouillés, et dégrisé à présent, trempé, transi, terrifié, imaginant brigands et coupe-jarrets dissimulés dans chaque ruelle, j'entrepris la longue, l'interminable marche furtive à travers New York. Tous les dix blocs le long desquels je passais le thermomètre semblait baisser de cinq degrés. Au moment où j'atteignis l'East Side, j'avais l'impression de geler, et quand je fus dans la 57^e Rue, je m'aperçus que la pluie se transformait en neige, une neige qui prenait, donnant une belle couche poudreuse dont la blancheur recouvrait les véhicules et les corps effondrés des drogués, des blessés inconscients et des assassinés. Elle tombait avec toute la cruauté de l'hiver lorsque j'arrivai enfin chez moi. C'était le 1^{er} janvier 2000 de l'Ère

Chrétienne, à 5 heures du matin. J'ai jeté mes vêtements sur le sol, je me suis fourré au lit, moulu, brisé, secoué de frissons, pelotonné en chien de fusil, m'attendant presque à mourir avant l'aube. Quatorze heures s'écoulèrent sans que je puisse me réveiller.

39

Quelle matinée, le lendemain ! Pour moi, pour vous, pour tous les New-Yorkais ! Le 1^{er} janvier, ce ne fut pas avant la tombée de la nuit que l'impact des excès commis la veille au soir apparut dans toute son horreur – tant de citoyens morts de mort violente, victimes de la sauvagerie, de projectiles égarés – ou simplement du froid – tant de magasins pillés et saccagés, tant de monuments publics massacrés à plaisir, tant de portefeuilles subtilisés, tant de chairs non consentantes violées. Existait-il une seule métropole qui eût vécu pareille nuit depuis le sac de Byzance ? La populace avait été prise de folie furieuse et personne n'avait cherché à maîtriser sa démence, personne, pas même les forces de l'ordre. Les premiers rapports laissaient entendre que presque tous les représentants de la loi s'étaient joints à l'orgie, et à mesure que des enquêtes plus minutieuses se succédèrent dans la journée, il apparut que telle était bien la vérité : gagnés par la contagion du moment, les hommes en bleu avaient relancé plutôt qu'arrêté le sabbat. Aux dernières nouvelles, on nous informait que le préfet Soudakis, prenant sur lui l'entière responsabilité de cette catastrophe, donnait sa démission. Je le vis sur l'écran, les traits crispés, les yeux bordés de rouge, sa colère à peine contenue. Ses propos venaient pêle-mêle, il sautait d'un point à un autre, parlait de la honte qu'il éprouvait, du déshonneur pour New York, de faillite des lois morales, et même du déclin de notre civilisation urbaine. À l'entendre marmotter, tousser, bégayer, on aurait dit un insomniaque resté une semaine sans dormir. Ce n'était plus

qu'un être pitoyable, une loque, le désarroi personnifié. Je priaï silencieusement pour que la télévision en finisse avec lui et braque ses objectifs ailleurs. Certes, le départ de Soudakis était ma vengeance. Mais je n'y trouvai pas grand plaisir tant que ce pauvre visage défait garda les yeux fixés sur moi. Enfin, le décor changea : nous voyions à présent les ruines fumantes d'un groupe de cinq blocs dans Manhattan, des immeubles que les pompiers insouciantes avaient laissé brûler. Oui... oui, Soudakis démissionnait. Naturellement ! La réalité se trouvait respectée, l'infailibilité de Martin Carvajal encore une fois prouvée. Qui eût pu prédire un tel renversement de situation ? Pas moi, pas notre maire Quinn, pas même Soudakis. Seul, Carvajal...

J'attendis quatre ou cinq jours, pendant que New York reprenait peu à peu figure humaine. Puis j'appelai Bob Lombroso à son bureau de Wall Street. Il était absent, bien sûr. Je donnai des instructions à la machine parlante pour qu'il me téléphone le plus tôt possible. Tous les officiels de la ville conféraient avec le maire et l'on pouvait pratiquement augurer que la séance serait d'une durée indéterminée. Dans chaque circonscription, les sinistres laissaient des milliers de sans-abri, les hôpitaux regorgeaient de victimes de mauvais coups et de chauffards en délire, des plaintes portées contre les édiles, principalement pour n'avoir pu assurer un service d'ordre efficace, se chiffraient déjà par millions, et le nombre des doléances augmentait d'heure en heure. Et il fallait considérer le tort causé à New York dans l'esprit du public. Depuis son entrée en fonctions, Quinn s'attachait à restaurer le prestige dont jouissait notre ville vers les années 50, cette renommée qui en faisait la métropole la plus attirante, la plus stimulante de l'Union, la vraie capitale à l'échelle mondiale, le centre de tous les intérêts, l'agglomération qui stupéfiait ses visiteurs, mais que ceux-ci pouvaient parcourir sans le moindre risque. Tout cela détruit après une seule nuit d'orgie beaucoup plus conforme à l'image stéréotypée que l'on gardait du grand New York de l'Atlantique au Pacifique : celle d'une jungle où sévissaient la brute, le fou, le fauve et leur crasse. C'est dire que je restai sans nouvelles de Lombroso jusqu'au 15 janvier, date à

laquelle le calme se trouva plus ou moins rétabli. Quand il me téléphona, j'avais perdu l'espoir qu'il donnerait signe de vie.

Il m'apprit ce que l'on décidait en haut lieu : le maire préparait une journée de mesures autoritaires, presque gottfriediennes, pour maintenir l'ordre public. L'épuration de la police allait être accélérée, la vente des stupéfiants limitée aussi sévèrement qu'elle l'était avant les lois plus souples de 1980, et un système de sommation unique serait appliqué d'ici quelques jours pour disperser les rassemblements groupant plus de vingt personnes. Et cetera, et cetera. Tout cela me parut injustifié, hors de proportion. C'était une attitude brutale adoptée sous le coup de l'affolement, en riposte à un fait isolé, exceptionnel. Mais comme mon avis ne trouvait plus d'audience favorable, je gardai cette opinion pour moi.

— Et Soudakis ? demandai-je.

— Fini. Il n'existe plus. Quinn a commencé par refuser sa démission. Il a passé trois jours à essayer de le faire changer d'avis, mais Soudakis s'estimait discrédité à New York pour le beau gâchis qu'ont laissé commettre ses hommes l'autre nuit. Il a accepté un poste dans une bourgade de Pennsylvanie. Il y est déjà.

— Non, je ne pensais pas à ça. Je voulais dire : est-ce que le bien-fondé de ma prédiction concernant Soudakis a eu un effet sur l'attitude de Quinn à mon égard ?

— Oui.

— Il s'interroge ?

— Il pense que tu es un sorcier... que tu as peut-être vendu ton âme au diable. Textuel, Lew, textuel ! Sous son brillant vernis, il y a toujours le catholique irlandais, n'oublie pas. En période de crise, ses croyances refont surface. À l'Hôtel de Ville, mon pauvre ami, tu passes maintenant pour l'Antéchrist.

— Est-il devenu fou au point de ne pas admettre qu'un conseiller lui serait utile... quelqu'un qui l'avertirait de certaines choses, comme le départ de Soudakis ?

— C'est sans espoir. Ne compte plus travailler pour Quinn. Raye cela de tes papiers. Ne pense plus à lui, ne lui écris pas, n'essaie pas de lui téléphoner, ne te trouve jamais sur son

chemin, de près ou de loin. Tu ferais peut-être même aussi bien de songer à quitter New York.

— Seigneur ! Et pourquoi ?

— C'est dans ton intérêt que je le dis.

— Où veux-tu en venir, Bob ? Essaies-tu de me faire comprendre que je risquerais quelque chose de la part de Quinn ?

— Je n'essaie rien du tout.

Au son de sa voix, je sentais que Lombroso se troublait.

— Tu auras beau dire, je ne bougerai pas d'ici. Je me refuse à imaginer que Quinn ait peur de moi comme tu le penses, et je ne croirai jamais qu'il décide d'agir contre ma personne. C'est impossible. Je connais l'homme. J'ai été pratiquement son alter ego pendant quatre ans. Je...

Lombroso m'interrompt.

— Excuse-moi, Lew, mais il faut que je rende la ligne. Tu n'as pas idée de la somme de travail qui nous écrase en ce moment.

— Bien sûr. Merci de m'avoir répondu.

— Une chose encore, Lew...

— Oui ?

— Il serait peut-être bon que tu ne me téléphones plus. Pas même à mon bureau de Wall Street. Sauf en cas de force majeure, évidemment. Ma position vis-à-vis de Quinn est assez délicate depuis que tu as essayé d'agir par mon entremise, et maintenant... maintenant, tu dois comprendre, n'est-ce pas ? Je suis certain que tu comprendras.

40

J'ai compris. J'ai évité à Lombroso le danger d'autres appels venant de Lew Nichols. Onze mois se sont écoulés depuis le jour où nous avons eu cet entretien, onze mois au cours desquels je ne lui ai plus parlé. Non : plus un mot à Bob, qui fut mon meilleur ami dans l'administration de Paul Quinn. Pas plus que

je n'ai eu de rapports, directs ou lointains, avec Quinn lui-même.

41

Fin février, les visions ont commencé. J'en avais eu l'annonce une première fois le long du sentier des falaises, à Big Sur, et une deuxième fois dans Times Square, la veille du Nouvel An. Mais maintenant elles devenaient chose normale, elles faisaient partie de ma vie quotidienne, de mes habitudes. *Nul ne peut percer l'épais voile noir de l'incertain*, a dit le poète, *Car il n'y a nulle lueur derrière le rideau*. Oh ! si, la lueur brille ! Elle est bien là, cette lueur, cette lumière. C'est elle qui a éclairé mes sombres journées d'hiver. Au début, les visions ne me venaient guère plus d'une fois toutes les vingt-quatre heures, et sans que je les appelle, à la manière de crises d'épilepsie, généralement en fin d'après-midi ou au milieu de la nuit, et elles me signalaient leur arrivée par une légère impression de fourmillement à la nuque, un picotement qui ne voulait pas cesser. Mais je découvris bientôt le mécanisme permettant de les provoquer, et j'ai pu les solliciter à mon gré. Même à ce premier stade, j'étais tout au plus capable de *voir* une fois par jour, car il me fallait un long intervalle de repos après coup. En quelques semaines, pourtant, j'ai pu me plonger dans l'état de *voyance* plus fréquemment – deux ou trois fois toutes les vingt-quatre heures – comme si le don était un muscle qui se développait à force d'exercices répétés. En fin de compte, l'intervalle de repos fut réduit au minimum. Actuellement, je peux me brancher sur l'avenir toutes les quinze minutes. Certain jour, dans la première quinzaine de mars, j'ai mis ma faculté à l'épreuve, me branchant, me débranchant, me branchant, me débranchant, et cela plusieurs heures d'affilée. Je me suis fatigué, sans amoindrir l'intensité de ce que je *voyais*.

Quand je n'évoque pas les visions au moins une fois par jour, elles m'arrivent tout de même, faisant irruption de leur propre volonté, pénétrant dans mon esprit sans que je les sollicite.

42

Je *vois* une petite maison au toit de bardeaux rouges, sur un chemin en pleine campagne. Les arbres ont toutes leurs feuilles, de belles feuilles vert foncé : c'est donc la fin de l'été. Je me trouve à la grille du jardinet. Mes cheveux sont toujours très courts, mais ils repoussent : la scène se situe donc dans un avenir peu éloigné, probablement cette année. Deux jeunes gens m'accompagnent – l'un grand et mince, brun, l'autre roux et trapu. J'ignore totalement qui ils sont, mais le Lew Nichols que je *vois* a une attitude très libre avec eux, comme avec les intimes. Il s'agit par conséquent d'amis dont je suis appelé à faire la connaissance. Je me *vois* tirant une clé de ma poche.

— Je vais vous montrer les lieux, dis-je. Je pense que c'est à peu près ce qu'il nous faut pour installer les bureaux du Centre.

Il neige. Les automobiles stationnées dans les rues sont en forme de balles de pistolet, arrondies à l'avant, toutes petites, elles m'offrent un spectacle vraiment étrange. Au-dessus de la chaussée vole une sorte d'hélicoptère d'où pendent trois appendices tubulaires rappelant des pagaies, et l'on dirait que chaque « pagaie » est prolongée par un mégaphone. De ces mégaphones synchronisés sort un bêlement aigu et plaintif émis sur une période d'environ deux secondes espacées par des silences de cinq secondes. Le rythme est strictement maintenu, chaque bêlement arrivant à l'instant prévu et fendant sans peine les épais tourbillons de flocons. L'hélicoptère remonte à vitesse réduite la Cinquième Avenue. Il garde une altitude d'un peu moins de quatre cents mètres, et à mesure qu'il poursuit sa

route bêlante en direction du nord, la neige fond, dégageant une bande qui correspond exactement à la largeur de l'avenue.

Sundara et moi sommes réunis pour prendre un cocktail dans un salon brillamment éclairé, suspendu comme les jardins de Babylone au faîte de quelque tour gigantesque dont la masse estompée domine Los Angeles. Je suppose que nous nous trouvons à Los Angeles, car tout en bas j'aperçois les silhouettes plumeuses des palmiers qui bordent les rues, l'architecture des immeubles voisins est typiquement californienne, et dans la brume légère du crépuscule je crois distinguer un vaste océan à l'ouest, et des montagnes en direction du nord. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je fais en Californie, ni des circonstances qui m'ont amené à joindre Sundara : il est vraisemblable qu'elle a regagné son pays natal pour s'y fixer à demeure, et qu'étant en voyage d'affaires, je lui ai proposé cette rencontre. Nous avons changé l'un et l'autre. Ses cheveux sont à présent striés de blanc, son visage plus émacié, moins voluptueux, ses yeux étincellent comme avant, mais ils reflètent une expérience durement acquise, et non pas son ancienne sensualité. Quant à moi, je porte des cheveux longs qui grisonnent, je suis vêtu avec un rigorisme farouche d'une longue tunique noire sans ornements, je me fais l'effet d'un homme sec et tranchant, toujours apte à s'imposer et tellement sûr de lui que j'éprouve pour ce Lew Nichols une admiration mêlée de crainte. Y a-t-il autour de mes orbites les stigmates indiquant cet épuisement tragique, cette déchéance ultime qui marquaient Carvajal après tant d'années de *voyance* ? Je ne crois pas, mais ma double vue n'est peut-être pas encore assez puissante pour noter des détails aussi subjectifs. Sundara ne porte point d'alliance et n'a sur elle aucun emblème transitiste. Le Lew Nichols qui les observe souhaiterait poser mille questions. Je voudrais savoir si une réconciliation est intervenue, si nous nous retrouvons fréquemment, si nous nous aimons (qui sait ?), si nous avons repris la vie commune. Mais je n'ai pas de voix : je suis incapable de me faire entendre par la bouche du Lew Nichols futur, il m'est impossible de diriger ou de modifier ses actes. Lui et Sundara se font servir d'autres cocktails, ils choquent leurs

verres, sourient. Ils échangent des banalités sur le soleil couchant, le climat californien, les fresques qui décorent le salon. Puis la scène s'efface. Je n'apprends rien de plus.

Des soldats progressent par rangs de cinq dans une rue et jettent des regards circonspects à la ronde. Je suis derrière une fenêtre à un étage supérieur, d'où je les observe. Ils ont des tenues baroques, vertes avec passepoils rouges, bérêts d'un jaune criard et rembourrages aux épaules. Ils sont dotés d'armes rappelant un peu les arbalètes (gros tubes métalliques longs d'un mètre, s'élargissant pour former un éventail, et dont la tranche est hérissée de spires brillantes), qu'ils portent en appuyant la partie plate en travers du bras gauche. Le Lew Nichols qui les regarde passer est un vieillard d'au moins soixante ans, très maigre. Des rides profondes creusent ses joues. Je me reconnais sous ses traits, et pourtant il m'est complètement étranger. Dans la rue, une silhouette surgit d'un immeuble, se précipite au-devant des militaires. L'homme gesticule, hurle des slogans. Un tout jeune soldat lève brusquement le bras droit, et un cône de lumière verte sort sans bruit de son arme. La silhouette qui courait s'arrête, devient incandescente et disparaît. Volatilisée.

Le Lew Nichols que je vois est encore plein de jeunesse, mais plus vieux que je le suis à présent. Disons dans les quarante ans, ce qui le situerait donc vers 2006. Il est étendu sur un lit saccagé à côté d'une séduisante jeune personne aux longues boucles noires. Tous deux sont nus, trempés de sueur, dépeignés. Ils ont manifestement fait l'amour.

— As-tu entendu le discours du président hier ?

— Pourquoi irais-je perdre mon temps à écouter ce salaud de fasciste ? répond la femme.

Une réunion bat son plein. Musique stridente, insolite, vin étrange et doré coulant libéralement de bouteilles à double goulot. L'atmosphère est alourdie de vapeurs bleuâtres. Je préside dans un coin de la salle archibondée, je tiens des propos animés à une femme bien en chair dont le visage est tacheté de

son, et à l'un des jeunes gens qui m'avaient accompagné à la maison au toit rouge. Mais ma voix est couverte par la musique trop bruyante. Je perçois seulement des lambeaux de ce que je dis. Je saisis au vol certains mots, certains termes comme « *erreur de calcul* », « *surmenage* », « *démonstration* », « *alternative* », mais ils sont noyés dans un hourvari confus et l'ensemble est inintelligible. Le style des costumes est bizarre, ce sont des vêtements amples, dissymétriques, rehaussés de pièces et de lanières mal assorties. Au centre de la salle, une vingtaine d'invités se livrent à un chahut monstre. Ils mènent une ronde endiablée, fouettant l'air comme des forcenés avec leurs coudes et leurs genoux. Ils se sont enduits le corps d'une teinture violette qui les fait briller. Hommes et femmes, ils n'ont plus de cheveux, tous sont épilés des pieds à la tête, de sorte que sans les génitoires qui pendillent et les seins qui tressautent, ils pourraient passer pour des figures de cire animées soudain d'une contrefaçon spasmodique, saccadée, de la vie.

Un soir d'été humide et chaud. Un roulement sourd, un autre, un autre encore. Un feu d'artifice se déploie sur la noirceur du ciel, au-dessus de la rive droite de l'Hudson. Des fusées parsèment le firmament de feux de Bengale rouges, verts, bleus, de sillages aveuglants, de jaillissements d'étoiles – toute une gamme sans cesse renouvelée de splendeur flamboyante qu'orchestre une suite formidable de sifflements, de détonations, de grondements et d'explosions. De plus en plus fort, de plus en plus corsé ! Et puis, à l'instant même où l'on suppose que cette féerie va mourir dans le silence et les ténèbres, éclate une effarante débauche de pyrotechnie, chef-d'œuvre final dont le bouquet est une pièce double : le drapeau américain qui flotte spectaculairement au-dessus de nous, reproduit dans ses moindres détails, et, jaillissant de la vieille bannière étoilée, un visage d'homme restitué en tons chair, d'un réalisme fantastique. Un visage qui est celui de Paul Quinn.

Je me trouve à bord d'un grand avion, un appareil géant dont les ailes semblent s'étendre de la Chine au Pérou, et par le hublot situé tout contre moi, je vois une vaste mer grise sur

laquelle le soleil reflété brille d'un éclat féroce. J'ai bouclé ma ceinture en prévision de l'atterrissage, et j'aperçois maintenant notre destination : une gigantesque plate-forme hexagonale qui sort directement de l'eau, une île artificielle, aussi géométrique dans ses angles que des cristaux de neige, une île de béton où s'incrustent des constructions basses en brique rouge, et fendue au milieu par la longue flèche blanche d'une piste d'aéroport, une île totalement isolée en plein océan, avec des milliers de kilomètres d'étendue vide bordant ses six côtés.

Manhattan. Soir d'automne, vent frisquet, temps sombre, fenêtres éclairées. Je *vois* une tour colossale qui se dresse tout près de la vénérable bibliothèque de la Cinquième Avenue.

— La plus haute du monde ! proclame quelqu'un derrière moi, un touriste qui parle à un autre visiteur avec l'accent nasillard de l'Ouest. (Et il doit dire vrai : la tour obstrue le ciel de sa masse.) C'est rien que des bureaux du gouvernement, continue l'homme des grandes plaines. Tu imagines un peu ça ? Deux cents étages rien que pour des bureaux. Et le palais de Quinn tout en haut, à ce qu'on dit. C'est pour quand il vient à New York. Un sacré bon Dieu de palais, comme pour un roi !

Ce que je redoute particulièrement, quand les visions m'arrivent à flots, c'est la première confrontation avec la scène où je *verrai* ma propre mort. Me démolira-t-elle comme elle a démolì Carvajal – toute impulsion, toutes velléités drainées hors de moi au simple aperçu de mes derniers moments ? J'attends, je me demande quand la chose se produira, je la crains et je la désire, je veux absorber la terrible connaissance, en finir une bonne fois avec elle. Et lorsqu'elle a lieu, c'est une antichute, une déception profonde tenant presque de la farce. Ce que je *vois* est un vieil homme au regard éteint, couché sur un lit d'hôpital, un vieillard décharné, épuisé, âgé peut-être de soixante-quinze ans, ou de quatre-vingts, ou même de quatre-vingt-dix. Il est entouré par un cocon brillant d'instruments médicaux destinés à le maintenir en vie : des bras métalliques munis d'aiguilles ondulent et se recourbent comme des queues de scorpion, le bourrent d'enzymes, d'hormones, de

décongestifs, de stimulants et autres drogues. Ce vieillard, je l'ai vu déjà, l'espace d'un éclair, dans Times Square, la fameuse nuit d'orgie, quand j'étais effondré sur le trottoir, hébété ; assommé, je l'ai déjà vu s'en aller tout doucement, mêlé à un torrent de voix et d'images. Mais à présent, la vision se prolonge un peu plus que cette première fois : je perçois ce Lew Nichols futur non plus seulement comme un malade, mais comme un agonisant, comme un être qui sort de la vie, qui se laisse glisser, glisser, peu à peu, le merveilleux arsenal d'appareils médicaux n'étant plus capable de ranimer l'infime battement de son cœur. Je sens les pulsations s'affaiblir. Doucement, doucement, le vieil homme quitte ce monde. Il s'engage dans les ténèbres. Il entre dans la paix. Il est très calme. Pas mort encore, sinon les perceptions que j'ai de lui auraient cessé. Mais presque... Presque... Et voilà. Plus d'image. Paix et silence. Une belle mort, certes.

Est-ce tout ? Est-il vraiment décédé dans cinquante ou soixante ans d'ici, ou bien la vision a-t-elle été tout bonnement interrompue ? Je n'ai aucune certitude. Si seulement je pouvais *voir* au-delà de l'instant suprême, jeter un coup d'œil derrière le rideau, épier le processus routinier de la mort, les infirmiers impassibles en train de démonter les appareils qui entretenaient la vie, le drap que l'on rabat sur le visage, le cadavre que l'on transporte au dépôt. Mais il n'y a pas moyen de prolonger la vision. Le film s'achève avec l'ultime étincelle. Pourtant, je suis certain que c'est bien cela. Je suis rassuré, et presque déçu en même temps. Est-ce donc aussi banal ? Je m'éteindrai à un âge avancé, sans plus ? Il n'y a rien d'effrayant là-dedans. Je pense à Carvajal obsédé de s'être vu trop souvent mourir. Mais je ne suis pas Carvajal. Comment une telle connaissance pourrait-elle me nuire ? J'admets le caractère inéluctable de ma mort : les détails ne sont qu'accessoires. L'image revient une semaine après, et une troisième, et encore. Toujours la même : un hôpital, un lacs arachnéen de fils, de bras métalliques et de tubes, le lent glissement, les ténèbres, la paix. Il n'y a donc rien à appréhender du fait de *voir*. J'ai affronté le pire, et il ne m'a pas abattu.

Mais soudain, tout est remis en cause. Ma confiance fraîchement acquise est ébranlée. Je me *vois* de nouveau dans cet avion géant, nous tombons à la verticale en direction de l'île artificielle. Une hôtesse se précipite comme une folle dans le couloir central de la cabine, et derrière elle jaillit un nuage de fumée grasse dont le volume ne cesse d'augmenter. Le feu à bord ! Les ailes de l'avion basculent, n'obéissent plus. Il y a des hurlements. Des cris inintelligibles couvrent la voix du haut-parleur.

On n'entend que des instructions noyées dans le tumulte, incohérentes. La pression accrue me cloue au fauteuil. Nous piquons droit vers l'océan. Nous tombons, tombons, et voilà que nous frappons la surface. Choc d'une violence inouïe, craquement épouvantable, l'appareil se casse en deux. Toujours attaché par ma ceinture, je plonge tête la première dans l'abîme noir et glacé. La mer m'engouffre et je ne sais plus rien.

Les soldats parcourent les rues en colonnes menaçantes. Ils font halte devant l'immeuble que j'habite. Ils discutent. Puis un groupe pénètre dans la maison. Je l'entends escalader les marches. Inutile de chercher une cachette. Je les accueille, bras levés. Je souris et leur dis que je les suivrai sans opposer de résistance. Mais alors (qui saura pourquoi ?), l'un des soldats, très jeune, tout au plus un gamin, se retourne brusquement, braque sur moi son arme en forme d'arbalète. J'ai à peine le temps d'ouvrir la bouche. Le rayonnement vert jaillit, et ce sont les ténèbres.

— C'est lui ! glapit quelqu'un.

L'homme brandit un gourdin au-dessus de ma tête et l'abat avec une force terrible.

Sundara et moi contemplons le crépuscule qui noie peu à peu l'océan. Devant nous étincellent les lumières de Santa Monica. Craintivement, timidement, je pose ma main sur la sienne. Au même instant, je ressens comme un coup de poignard dans la poitrine, je me plie en deux, je m'écroule, je bats l'air de mes jambes, je renverse la table, je frappe le tapis à coups de poings,

je lutte pour me cramponner à l'existence. Il y a un goût de sang dans ma bouche. Je me bats pour vivre, et je suis vaincu.

J'ai grimpé sur un parapet qui domine Brooklyn d'une hauteur de quatre-vingts étages. En un mouvement preste et délié, je me lance dans la brise légère du printemps. Je plane, j'effectue avec mes bras les gestes gracieux d'un nageur, je plonge paisiblement en direction du trottoir.

— Attention ! s'écrie une femme tout près de moi. Il tient une bombe !

La houle est forte aujourd'hui. Les vagues s'élèvent et se brisent, s'élèvent et se brisent sans répit. Pourtant, je m'écarte du rivage, je m'ouvre un chemin à travers les rouleaux, je nage avec une vigueur démentielle en direction de l'horizon, fendant l'océan hostile comme si je cherchais à battre un record d'endurance, nageant plus loin, toujours plus loin, malgré mes tempes qui cognent, malgré le sang qui bat dans ma gorge. La mer devient de plus en plus mauvaise, elle se gonfle et se soulève, même à l'endroit où je suis maintenant, même aussi loin du rivage. Une vague me frappe de plein fouet, je m'enfonce, je coule, j'étouffe, je bataille pour refaire surface, j'aspire l'air, une autre vague me gifle, et une autre, et une autre...

— C'est lui ! glapit quelqu'un.

Je me *vois* de nouveau dans cet avion géant. Nous tombons à la verticale en direction de l'île artificielle.

— Attention ! s'écrie une femme tout près de moi.

Les soldats parcourent les rues en colonnes menaçantes. Ils font halte devant l'immeuble que j'habite.

La houle est forte aujourd'hui. Les vagues s'élèvent et se brisent s'élèvent et se brisent sans répit. Pourtant, je m'écarte

du rivage, je m'ouvre un chemin à travers les rouleaux, je nage avec une vigueur démentielle en direction de l'horizon.

— C'est lui ! glapit quelqu'un.

Sundara et moi contemplant le crépuscule qui noie peu à peu l'océan. Devant nous étincellent les lumières de Santa Monica.

J'ai grimpé sur un parapet qui domine Broadway d'une hauteur de quatre-vingts étages. En un mouvement preste et délié, je me lance dans la brise légère du printemps.

— C'est lui ! glapit quelqu'un.

Et voilà. La mort, encore et toujours, la mort qui se présente à moi sous ses formes les plus diverses. Les mêmes scènes qui reviennent, qui ne changent jamais, qui se contredisent, s'annulent les unes les autres. Laquelle de ces visions est la vraie ? Que penser de ce vieil homme qui s'éteint paisiblement dans son lit d'hôpital ? Que dois-je croire ? La tête me tourne devant un trop grand nombre de données, je chancelle en proie à une fièvre schizophrénique, je *vois* plus que je n'en puis saisir, je ne fixe rien, et, constamment, mon cerveau dont chaque cellule palpite m'inonde de scènes et d'images. Je craque. Je me tasse sur le sol, près du lit, j'attends que de nouvelles visions contradictoires s'emparent de moi. Comment vais-je périr, la prochaine fois ? Je suis à la torture. D'une épidémie de botulisme ? D'un coup de couteau dans une rue sombre ? Que signifie tout cela ? Que m'arrive-t-il ? Il faut qu'on m'aide. À bout de ressources, terrifié, je cours trouver Carvajal.

Cela faisait des mois que je ne l'avais revu, six exactement, de novembre à cette fin d'avril, et des changements manifestes s'étaient produits en lui. Il paraissait plus menu, plus frêle, presque réduit à la taille d'une poupée, tout superflu enlevé, sa peau tendue et plaquée aux pommettes, son teint d'un jaune délavé, comme s'il se métamorphosait en un de ces très vieux Japonais, de ces petits bonshommes vêtus de bleu que l'on peut voir parfois, assis patiemment près des téléscripteurs dans les officines d'agents de change. Il y avait d'ailleurs maintenant chez lui un calme oriental inhabituel, une étrange sérénité bouddhique qui semblait signifier qu'il atteignait un lieu à l'abri des orages, une paix dont l'effet, heureusement, était contagieux : à peine fus-je arrivé, plein de panique et de désarroi, je sentis l'oppression me quitter. Toujours courtois, il me fit asseoir dans son lugubre salon et m'offrit le traditionnel verre d'eau.

Il attendit que je parle.

Par où commencer ? Que lui dire ? Je choisis de sauter complètement notre dernier entretien, de ne faire aucune allusion à ma colère, à mes griefs, à la façon dont je l'avais renié.

— J'ai pu *voir*, marmottai-je.

— Oui ? (Un oui inquisiteur, sans surprise, légèrement ennuyé.)

— Des choses troublantes.

— Ah ?

Il m'observait avec indifférence, attendant, attendant simplement. Comme il était calme ! Et quelle réserve ! On eût dit un visage taillé dans l'ivoire – un bel ivoire ancien, patiné, immobile.

— Des scènes ébouriffantes. Mélodramatiques, chaotiques, contradictoires. Je ne sais quelle est la part de clairvoyance et celle de schizophrénie.

— Contradictaires, dites-vous ? articula Carvajal.

— À certains moments, oui. Je n'ose me fier à ce que je *vois*.

— Quelles sortes de visions ?

— Eh bien, Quinn, par exemple. Il revient presque quotidiennement. Des images de Quinn sous l'aspect d'un tyran, d'un dictateur, d'une espèce de monstre qui plie la nation à ses

volontés, bien moins un Président des États-Unis qu'un Generalissimo. Son visage est omniprésent dans l'avenir. Quinn ici, Quinn là, tout le monde parie de lui, tout le monde tremble devant lui. Ça ne peut pas être vrai.

— Tout ce que vous *voyez* est vrai.

— Non. Ce Quinn-là n'est pas le vrai. C'est un fantasme de la paranoïa. Je connais Paul Quinn.

— Vraiment ? insista Carvajal, et sa voix m'arrivait d'une distance de cinquante mille années-lumière.

— Écoutez-moi. Je m'étais consacré à cet homme. Pour employer le terme exact, je l'ai aimé. Comme j'aimais tout ce qu'il symbolisait à mes yeux. Pourquoi donc ces visions d'un Quinn dictateur ? *Pourquoi en suis-je venu à avoir peur de lui ?* Il n'est pas ce genre d'individu. Je le sais.

— Tout ce que vous *voyez* est vrai, répéta Carvajal.

— Alors, il y aurait bientôt une dictature Quinn dans notre pays ?

Carvajal haussa les épaules.

— Peut-être. Ou très probablement. Comment le saurais-je ?

— Et moi ? Comment puis-je croire ce que je *vois* ?

Carvajal sourit et leva la main, paume tournée dans ma direction.

— Il faut croire, m'exhorta-t-il d'un ton las qui imitait celui de quelque vieux prêtre mexicain adjurant un jeune fidèle inquiet de se fier à la bienveillance des anges et à la charité de la Vierge. Bannissez le doute. Croyez.

— Je ne peux pas. Il y a trop de contradictions. (Je secouai la tête avec emportement.) Et ce n'est pas qu'au sujet de Quinn. J'ai *vu* aussi ma propre mort.

— Oui. Il fallait s'y attendre.

— À maintes reprises. Et dans des circonstances très différentes. Une catastrophe aérienne. Un suicide. Une crise cardiaque. Une noyade en mer. Et bien d'autres.

— Vous trouvez cela étrange, hein ?

— Étrange ? dites plutôt absurde ! Laquelle de ces visions correspond à la réalité ?

— Toutes.

— C'est insensé !

— Il existe plusieurs degrés de réalité, Lew.

— Mes visions ne peuvent pas être toutes vraies. Elles infirment ce que vous m'aviez dit sur un futur déterminé et immuable.

— Il y a un seul futur qui *doit* arriver, précisa Carvajal, et beaucoup d'autres qui n'aboutissent pas. Au premier stade de la *voyance*, votre esprit n'est pas réglé, la réalité se trouve brouillée par des hallucinations, et vous êtes bombardé de données sans aucun rapport avec elle.

— Mais...

— Peut-être y a-t-il un grand nombre de vecteurs-temps, enchaîna Carvajal. Un seul – le bon – et d'autres qui ne sont que virtuels. Des vecteurs prématurés, des vecteurs qui n'ont d'existence qu'aux vagues confins de la probabilité. Parfois, des renseignements provenant de ces vecteurs nous arrivent en masse, si notre esprit est réceptif, s'il est suffisamment vulnérable. Je suis moi-même passé par là.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Je ne voulais pas vous inquiéter, Lew.

— Mais que dois-je faire ? À quoi me serviront les renseignements que je reçois ? Comment établir la différence entre les visions qui sont vraies et celles qui sont imaginaires ?

— Prenez patience. Les choses finiront par s'éclaircir d'elles-mêmes.

— D'ici combien de temps ?

— Quand vous vous *voyez* en train de mourir, avez-vous déjà vu telle ou telle scène plus d'une fois ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Je les ai vues toutes au moins deux fois.

— Bien sûr. Mais y en a-t-il une qui revient plus souvent que les autres ?

— Oui. La première. Celle où je me *vois* comme un vieillard sur un lit d'hôpital, avec un tas d'instruments médicaux compliqués. Elle revient très souvent.

— Est-elle particulièrement nette ?

Je fis signe que oui.

— En ce cas, tenez-la pour la bonne, opina Carvajal. Les autres ne sont que des fantasmes. Elles cesseront de vous importuner avant longtemps. Les visions imaginaires ont quelque chose de délirant, de chimérique. Elles tremblotent, elles manquent de netteté sur les bords. Si vous les étudiez de plus près, votre regard passe au travers et vous apercevez le vide derrière. Très vite, elles s'évanouissent. Cela fait trente ans, Lew, que des phénomènes analogues m'ont troublé.

— Et les visions que j'ai de Quinn ? Sont-elles également des fantasmes venus d'un autre vecteur-temps ? Ai-je aidé à lâcher un monstre dans ce pays, ou est-ce que je fais simplement de mauvais rêves ?

— Je ne puis en aucune manière répondre à cette question. Vous n'aurez qu'à rester dans l'expectative, apprendre à affiner votre vision, regarder encore, peser les preuves.

— Vous ne pouvez pas m'en dire plus, me faire des suggestions plus précises ?

— Non. Il n'est pas possible de...

Le timbre de la porte d'entrée bourdonna.

— Veuillez m'excuser, dit Carvajal.

Il quitta le living-room. Je fermai les yeux et laissai la houle de quelque mer tropicale inconnue lustrer mon esprit, bain en eau salée réconfortant qui effaçait les souvenirs et les peines, qui rendait tout bien lisse. Je percevais maintenant passé, présent et futur sous un même aspect irréel : des traînées de brume, des rayons estompés de lumière bleu pastel, un rire lointain, des voix feutrées s'exprimant par phrases incomplètes. Une pièce se jouait quelque part, mais je n'étais plus sur la scène, ni dans les rangs des spectateurs. Le temps demeurerait en suspens. Peut-être, finalement, ai-je commencé à *voir*. Je crois que les traits énergiques et volontaires de Quinn ont flotté devant moi, baignés par la lumière crue des projecteurs, et il est possible que j'aie *vu* une fois de plus le vieillard couché dans son lit d'hôpital, les soldats progressant dans les rues. Après, il y eut les brèves images de mondes au-delà des mondes, de civilisations qui étaient encore à naître, de la dérive des continents, des créatures pesantes qui se traînent dans la nuit des temps sur la carapace de glace ceinturant notre Terre. Puis,

des éclats de voix me parvinrent du vestibule : un homme criait et jurait, Carvajal s'expliquait patiemment, réfutait les dires de l'autre. Il s'agissait de drogue, de coup fourré, de soupçons. Quoi ? Quoi ? Je m'arrachai au brouillard qui m'emprisonnait. Carvajal était là, près de la porte, tenant tête à un homme trapu au visage taché de son, aux cheveux hirsutes, et dont les yeux avaient une expression inquiétante. L'étranger serrait un pistolet dans sa main, un vieux modèle trop lourd, une vraie pétoire qu'il promenait à droite et à gauche avec des gestes désordonnés. Le chargement qu'on vous a remis ! ne cessait-il de crier. Où est-il, le chargement ? Qu'est-ce que vous espérez en tirer ? Vous croyez nous rouler ? Et Carvajal haussait les épaules, souriait toujours, secouait la tête, répétait inlassablement d'une voix douce :

— C'est une erreur, c'est un malentendu, pas autre chose !

Il semblait transfiguré, comme si son existence tout entière avait été conçue et programmée en vue de cette minute de grâce, de cette épiphanie, de ce dialogue de sourds grotesque qui se déroulait sur un pas de porte.

Je m'avançai, prêt à tenir mon rôle. Je bâtissais un texte pour moi-même. J'allais dire au truand : *Du calme, mon vieux, cessez de gesticuler avec cette arme. Vous vous êtes trompé d'adresse. Nous n'avons jamais eu de drogue ici. Je me voyais m'approcher avec assurance de l'intrus. Pourquoi ne pas vous calmer, rempocher votre pistolet, téléphoner au patron et en avoir le cœur net ? Parce que, autrement, vous vous attirerez de gros ennuis. Nous ne...* Continuer de parler, bien s'imposer au petit truand, tendre calmement la main vers le pistolet, le lui arracher, pousser l'homme contre le mur...

Faux. Le script, le seul vrai, exigeait que je ne fasse rien. Je le savais. Je ne bougeais pas.

Le truand me regarda, regarda Carvajal, me regarda encore. Il ne s'était pas attendu à me voir surgir du living-room, il se demandait quel parti prendre. Puis on frappa à la porte, de l'extérieur. Une voix d'homme venant du palier demanda à Carvajal si tout allait bien chez lui. Les yeux du truand brillèrent sous le coup de la peur et de l'affolement. D'un bond, il s'écarta de Carvajal, le buste fléchi en avant. Il y eut une détonation –

presque accessoire, presque rajoutée à la scène. Carvajal commença à s'effondrer, mais trouva la force de s'appuyer contre le mur. Le truand me bouscula, fonça jusqu'au living-room. Là il s'immobilisa, frémissant, à moitié accroupi. Il fit feu de nouveau. Tira une troisième balle. Puis courut soudain en direction de la fenêtre. Un fracas de vitres brisées. J'étais resté cloué sur place, mais cette fois je bougeai enfin. Trop tard : l'homme avait bondi au-dehors et dévalé l'escalier de secours pour disparaître dans la rue.

Je me tournai vers Carvajal. Il était tombé. Il gisait près de la porte, silencieux, le regard fixe, respirant encore. Le plastron de sa chemise était rouge de sang. Une autre tache s'élargissait le long de sa manche gauche, et je voyais une troisième blessure, un, trou étrangement net, juste au-dessus de sa joue, près de la tempe. Je m'agenouillai, passai mon bras pour le redresser, interrogeai ses yeux vitreux, et j'ai l'impression qu'au dernier instant il a ri – un petit rire étouffé – mais c'est peut-être un élément rajouté par moi, un simple détail concernant le jeu de l'acteur. Mektoub. Tout était dit. Terminé pour Martin Carvajal. Quel calme, quelle acceptation, quel bonheur de s'en être bien tiré ! Cette scène si longtemps répétée, il l'avait enfin jouée.

44

Carvajal est mort le 22 avril 2000. J'écris ces lignes dans les premiers jours de décembre, à quelques semaines seulement de la date où commencera officiellement le XXI^e siècle et s'ouvrira le troisième millénaire. L'aube de cette nouvelle période me trouvera dans une maison d'aspect peu agréable située non loin d'une ville du New Jersey dont je tairai le nom. J'y dirige les activités (à peine mises en route pour l'instant) du Centre d'Etudes des Procédés Stochastiques. Nous sommes là depuis août, depuis que le testament de Carvajal a été homologué, me laissant seul héritier de sa fortune.

Au Centre, naturellement, nous n'insistons pas outre mesure sur la stochastique. L'appellation que nous avons choisie est trompeuse à dessein : nous ne sommes point des stochasticiens, mais des post-stochasticiens, nous allons plus loin que l'exploitation des probabilités, nous recherchons la certitude que seule peut donner la double vue. Pourtant, j'ai estimé qu'il serait sage de ne pas le crier sur les toits. Ce que nous faisons est plus ou moins un genre de sorcellerie, et l'une des grandes leçons de notre XX^e siècle sur sa fin est que si vous voulez pratiquer la sorcellerie, vous avez intérêt à lui trouver un autre nom. « Stochastique » offre une harmonieuse résonance pseudo-scientifique qui jette un voile discret et rassurant sur la vraie recherche, car le terme évoque immédiatement un groupe de jeunes savants aux visages pâlis par les veilles, fournissant leurs données à des ordinateurs géants.

Pour l'instant, nous ne sommes que quatre. Notre nombre va s'accroître. Nous nous organisons progressivement. Je recrute mes nouveaux disciples à mesure que j'en ai besoin. Je connais déjà le prochain, je sais comment le persuader de se joindre à nous, et au jour voulu il viendra, ainsi que l'ont fait les trois premiers. Il y a cinq mois, ceux-ci m'étaient complètement étrangers. À présent, je les appelle mes frères.

Ce que nous édifions, au Centre, est une société, une congrégation, une communauté – à votre choix – une équipe de *voyants*, de prophètes. Nous accroissons et affinons nos facultés, nous éliminons les ambiguïtés, nous aiguïsons notre sixième sens. Carvajal disait vrai : tout le monde possède ce don. Il peut être éveillé chez n'importe qui. Chez vous. Oui, chez vous. Ainsi prendrons-nous de l'extension, chacun de nous offrant son aide à un autre. Pacifiquement, nous répandrons l'évangile post-stochastique, nous multiplierons le nombre de ceux qui *voient*. Les choses iront lentement, pas à pas. Il y aura du danger, des persécutions. Des temps très durs s'annoncent, et pas que pour nous. Il nous faut d'abord passer par l'ère quinnienne, une époque dont les lignes générales me semblent aussi familières que celles de n'importe quelle période de l'Histoire, bien qu'on n'en ait pas encore vu le début – l'élection qui le consacrera devant avoir lieu dans quatre ans seulement.

Mais je *vois* plus loin, j'aperçois les bouleversements terribles qui suivent, les troubles, le désordre, les souffrances. N'ayez crainte : nous survivrons au régime que Paul Quinn imposera, tout comme nous avons survécu à Assurbanipal, à Attila, à Gengis Khan, à Napoléon. Déjà les nuages qui bouchent notre vision s'éclaircissent. Par-delà les ténèbres imminentes, nous *voyons* poindre l'aube des guérisons.

Ce que nous bâtissons ici est une communauté consacrée à l'abolition de l'incertitude, à l'élimination radicale du doute. En dernier lieu, nous ferons pénétrer l'humanité dans un univers où rien n'est laissé au hasard, où rien n'est inconnaissable, où tout est prévisible, du microcosme au macrocosme, du mouvement de l'électron aux voyages des grandes nébuleuses galactiques. Nous enseignerons à l'homme à goûter le bienheureux réconfort que procure l'ordre préétabli. Et dans ce sens-là, nous nous hisserons au rang des dieux.

Des dieux ? Oui.

Écoutez-moi. Jésus a-t-il eu peur quand les soldats de Ponce Pilate sont venus l'arrêter ? A-t-il gémi à l'idée de périr ? S'est-il répandu en lamentations sur la fin prématurée de son ministère ? Non, non ! Il est allé calmement. Il n'a montré aucune crainte, aucune rancœur, aucune surprise, il a suivi le script, il a joué son rôle, il se rendait compte en toute sérénité que ce qui lui arrivait faisait partie d'un plan préétabli, nécessaire, inévitable. Et Isis, la tendre Isis aimant son frère Osiris, sachant dès l'enfance le sort qui les attendait, sachant qu'Osiris devait être dépecé, qu'elle irait chercher ses pauvres restes dans le limon du Nil, que grâce à elle il reviendrait à la vie, que de leur union naîtrait le puissant Horus ? Isis vécut dans le chagrin, certes. Isis vécut dans la préscience d'un deuil terrible, et *elle sut ces choses à l'avance* parce qu'elle était déesse. Or, elle accepta d'agir comme il le fallait : les dieux ne bénéficient pas d'un libre choix, telle est la lourde rançon et la gloire de leur divinité. Et ils ne risquent ni de s'apitoyer sur eux-mêmes ni de céder au doute, car ils sont dieux et ne peuvent donc prendre d'autre chemin que le bon. Cela, nous l'avons admis. Tous, ici, nous serons un jour tels des dieux. Je suis passé par l'ordalie du doute, j'ai survécu aux tenaillements des

désarrois et des terreurs, j'ai pénétré dans un domaine situé au-delà des angoisses, mais sans tomber dans cette aboulie qui frappait Carvajal. Je me trouve en un autre monde et je puis vous y conduire. Nous *verrons*. Nous comprendrons. Nous reconnâtrons l'inévitabilité de l'inévitable, nous accepterons chaque péripétie du script, sans regrets, d'un cœur courageux. Il n'y aura plus de surprises, et par conséquent plus de souffrances. Nous vivrons dans le beau, sachant que nous sommes des aspects du seul Grand Plan qui régit le cosmos.

Aux environs de 1960, un savant et philosophe français, Jacques Monod, écrivait : « L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers, d'où il a émergé par hasard. »

J'ai cru cela, naguère. Il se peut que vous le croyiez vous-même actuellement.

Mais examinez le point de vue de Monod à la lumière d'une remarque faite jadis par Einstein. Einstein disait : « Dieu ne joue pas aux dés. »

L'une de ces assertions est erronée. Et je pense savoir laquelle.

FIN